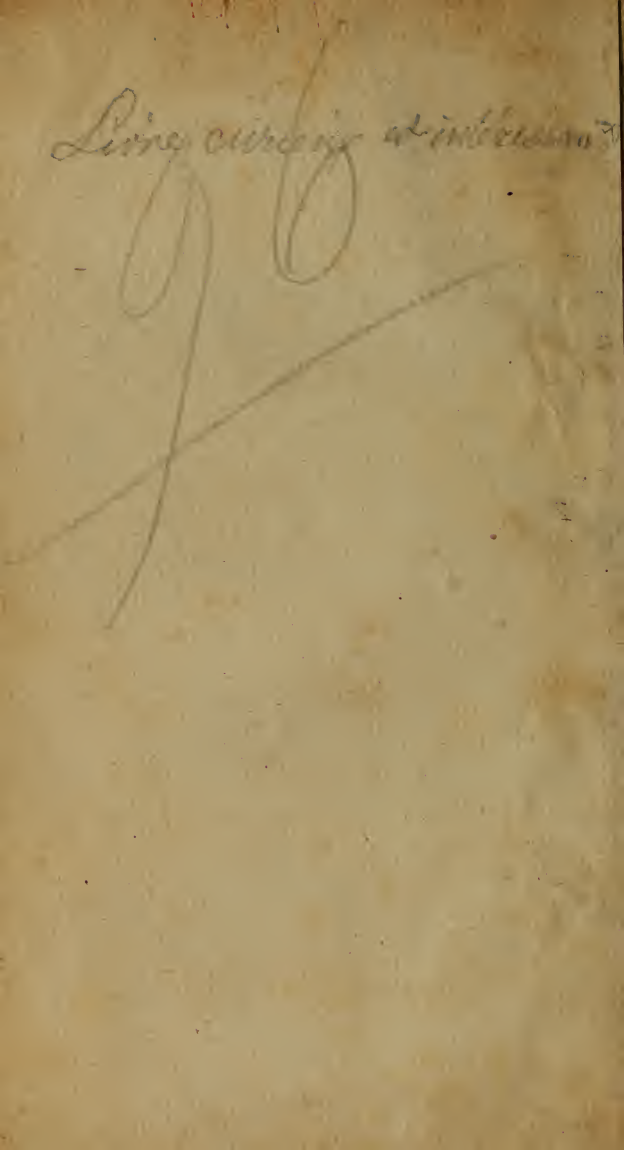
6.A. 45.
212



ELOGE
DE LA MEDECINE
ET DE LA CHIRURGIE.

Deffense de la Medecine contre les Calomnies de Montagne, en forme de Dialogue, par le Sr Beeverwyk, Medecin, Echevin de la Ville de Dordrecht, en Holande.

Traduit du Holandois par Madame *DE ZOUTELANDT*, à present femme du Sr *Boisson*, Ingenieur du Roi.

TOME I.

A PARIS,
Chez la V. Rebuffe', Imprimeur-Libraire, ruë Dauphine, près le Pont-neuf, à l'Arche de Noé.

M DCC XXX.
Avec Approbation & Permission.

9671

PREFACE.

JEAN DE BEEVERWYK, Echevin de la Ville de Dordrecht, étoit Medecin & Chirurgien de la même Ville, homme très-sçavant, qui avoit voyagé par toute l'Europe & exercé l'art sous plusieurs Medecins de diverses Nations, parant six à sept differentes Langues; a composé plusieurs Ouvrages sur a Medecine & la Chirurgie, & sur a Pierre; Il a traité des Passions & des Elemens, il disoit que l'Art étant infini, tous les habiles Medecins & Chirurgiens étoient obligez de laisser à la posterité des écrits sur les évenemens & les cures qui leur sont tombées entre les mains, afin qu'on pût tirer de cet

assemblage des lumieres pour l'utilité de l'Art, vû que la vie d'un homme, quelqu'habile qu'il soit, ne peut suffire pour lui donner une experience parfaite, & pour qu'il puisse connoître toutes sortes de Maladies.

Ses Ouvrages sont généralement estimés en Holande: J'ai choisi parmi ses écrits, *l'Eloge de la Medecine & de la Chirurgie, & la Défense de la Medecine contre les calomnies de Montagne dans ses Essais, II. Partie, Chap. XXXVI*, En forme de Dialogue; Et un petit Traité, par où il prouve, *Que Dieu fait naître dans chaque Païs des Simples & des Remedes pour entretenir la Vie & la Santé des Habitans, où il donne en même temps un Introduction pour parvenir à la connoissance des Vertus des Simples.* Tous les écrits de M. BEEVERWYK, quoiqu'il traite de la Medecine, sont d'un stile si agréable, ils sont mélés de tant de

traits d'Hiſtoire, qu'ils ſont goutés des perſonnes de tout ſexe & de tout caractere, ſur tout ceux que j'ai traduits, qui ont autant l'air d'Hiſtoire que de Medecine. Il étoit d'une Ville qui a produit pluſieurs célebres Auteurs, entr'autres Heinſius & Jean de Wit, Grand Penſionnaire d'Holande, dont j'ai traduit les Mémoires qui ont été fort goutés en France; j'oſe me flater que la preſente Traduction pourra avoir le même effet, & ſuivant qu'elle ſera reçue je m'attacherai à traduire quelqu'autres Ouvrages du même Auteur.

B'LOGE

ELOGE
DE LA MEDECINE.

L'ON a vû plusieurs grands Genies, qui se sont exercez à élever des choses de peu de valeur, pour mieux faire briller leurs esprits, parmi lesquelles sont les éloges des Cheveux, d'un ver, de la Goute, d'un Ombre, d'un Chien & plusieurs autres écrits par differens Autheurs : & même Lucian a fait l'éloge d'une Mouche ; en sorte qu'il paroît vouloir faire d'une Mouche un Elephant, suivant le Proverbe, de la même maniere que notre illustre Erasme de Rotterdam a fait l'éloge de la Folie, faisant voir combien elle domine sur toute sorte de personnes, de quelque état qu'elles puissent être ; ce qui a été imité très-agreablement par nôtre illustre Chevalier Heinsius, dans

l'éloge qu'il a fait de l'Asne : Il n'a pas été difficile à ces grands Hommes de supléer par leur esprit à la sterilité & à la sécheresse de la matiere qu'ils ont traitée. Pour moi, qui n'ai pas été partagé si liberalement de la nature, je tâcherai de supléer par la richesse de la matiere que je veux traiter, au défaut de ce qui me peut manquer par l'esprit. L'Art de la Medecine est un champ si vaste, qu'il est impossible d'en voir la fin : Il se presente en foule à ma mémoire les témoignages de tant de Gens illustres, soutenus par des raisons si fortes, que si je les voulois produire toutes, le papier me manqueroit plutôt que la matiere. Voilà pourquoi je me contenterai de passer légerement sur plusieurs choses.

Ciceron estime la Medecine parmi les Arts les plus honorables ; qui demande un bon Jugement & une grande Science : Seneque la met la premiere d'entre les Arts liberaux. Plutarque convient qu'elle ne cede à aucun autre Art, en beauté, en lustre, ni en agrément : Lucian dit qu'elle est plus à estimer que nul autre ; & Hypocrate qui, suivant le témoignage de Macrobe, ne pouvoit tromper ni être trompé, loue la Medecine, comme l'Art le plus noble, qui étoit si fort estimé des anciens qu'ils en ont attribué l'origine aux Dieux ; ils avoient

raiſon s'ils eſtimoient leurs Dieux remplis de bonté ; comme nous connoiſſons notre vrai Dieu être la bonté même : qui eſt-ce qui ne croiroit pas que c'eſt une grace ſinguliere de ſa main, de leur avoir donné la connoiſſance d'un Art, dont les hommes ne peuvent ſe paſſer : la vie conſiſte à ſe bien porter ; & l'Art qui entretient la ſanté eſt le plus ancien de tous ; il eſt né avec l'hõme. Ariſtote dit avec juſtice, que l'Art ſans lequel les hommes ne ſçauroient vivre a été trouvé le premier ; que les autres qui ne ſervẽt que pour l'embeliſſement, la commodité & l'utilité ont été inventez depuis, ſuivant la ſituation des tems. Après la chute du premier homme, le genre humain eſt devenu ſujet à toutes ſortes d'infirmitez ; il faut croire que les hommes ſe ſentant accablez de maux, qui les mettoient hors d'état d'agir & de travailler aux grandes choſes, à quoi ils étoient deſtinez ; la premiere grace qu'ils ayent demandée à Dieu, étoit une Science pour entretenir leurs corps en vigueur & en ſanté. Qui pourroit s'imaginer que ces premiers hommes euſſent négligé les maux preſents qui les ſuivoient par tout, pour s'adonner plûtôt à la Rethorique, à l'Aſtronomie & aux Belles Lettres ? que ces Ouvrages d'Eſprit les auroient occupez préferablement aux Maladies du corps qui

les faisoient souffrir ? & que celui qui se sentoit étrangler par un mal de gorge, ne songeoit pas plûtôt à se guerir promptemẽt qu'à toute autre chose ? & pour prouver cette verité ; les Sçavans d'entre les Hebreux & les Arabes nous aprenent, ainsi qu'il est confirmé par la Sainte Ecriture, qu'Adam, le premier Homme, avoit connoissance de la Medecine, ayant reçu de Dieu la grace de connoître la vertu des Simples ; il est à présumer qu'il n'aura pas négligé celui qui pouvoit preserver son corps des infirmitez ausquelles il étoit devenu sujet par sa desobeissance.

Depuis nos premiers Peres la Medecine s'est augmentée par succession, comme nous le voyons par les Livres de Moyse & de Salomon, où il est fait mention de la Medecine ; & par les Medecins Hebreux l'Art s'est étendu parmi les autres Nations, surtout parmi les Egyptiens, dont le Païs est vanté par le Poëte Homere pour sa fertilité & l'abondance de ses Simples.

Les Egyptiens sont louez par Herodote, comme la Nation la plus ancienne & la plus sçavante ; ils ont reçu la Circoncision & la Medecine des Hebreux. Nous lisons qu'ils se sont délivrés de la Peste par le Conseil d'un Medecin nommé Jachenus : celui-ci vivoit 270 ans après le Dèluge : aprés lui vint

Osiris & puis son fils Orus, qui a été adoré parmi les Grecs, sous le nom d'Apollon : après ceux-ci il y a eu plusieurs habiles Medecins en Egypte. Gryllus & Plutarque disent que tous les Egyptiens étoient Medecins ; & Herodote écrit que parmi cette Nation il y avoit des Medecins pour chaque mal en particulier : Apollon en a introduit l'art dans la Grece, & pour cette raison Platon & les autres Grecs lui ont attribué l'origine de la Medecine ; quoique suivant Gallien & Celse on a estimé Esculape fils d'Apollon, comme le premier Auteur de la Medecine : il est vrai qu'il a mis la Medecine en meilleur ordre. Il a été mis avec son pere au nombre des Dieux ; & après la mort d'Esculape plusieurs Malades passoient la nuit dans son Temple, s'imaginants qu'il leur inspireroit en songe, les Remedes pour les guerir. Esculape laissa deux fils nommez Podalire & Machaon, deux Princes qui assisterent les Grecs pendant la Guerre des Troyens, tant par des Troupes que par le secours de leur Art : Homere dit qu'ils amenerent dix Vaisseaux devant la Ville de Troyes. L'Art a augmenté considerablement par ces Grands Hommes & leurs descendans, parmi lesquels étoit Hypocrate, qui l'ont laissé par succession à leur famille, sans le rendre

commun ; en sorte que la Medecine a resté 1200 ans dans cette illustre Famille, elle s'est repandue depuis dans tout l'Univers ; toutes les Nations l'ayant reçûe agreablement, par la necessité qu'ils en avoient ; même ceux qui n'avoient point de Medecins ne se pouvoient passer de la Medecine. Il n'y a aucun Païs ni aucune personne, de quelque rang que ce soit, qui puissent se passer de cette Science: les Rois & les Princes, au dessus des autres Loix, sont obligez de se soumettre à celle-ci, s'ils ne veulent payer leur rebellion par des souffrances infinies.

Les meres doivent observer ses Loix, tant avant qu'après l'enfantement ; & même les peres & les meres dans la production des enfans ; comme dit Erasme qu'une infinité de personnes ne seroient point vivants, ni même nez sur la Terre, si l'Art n'avoit point trouvé des Remedes, contre les accidens qui arrivent dans les grossesses & les enfantemés; la mere & l'enfant crient pour l'assistance de la Medecine. Elle donne la vie à ceux qui ne vivent pas encore : sçavoir quand on prévient les avortemens ; quand la nature est fortifiée & preparée pour la conception. Elle facilite l'accouchement, remedie à l'infecondité, dont nous avons un exemple dans Catherine de Medicis, qui avoit été mariée plusieurs années à Henri II. Roi de France,

ans avoir des enfans ; & pour prevenir les roubles & les Guerres Civiles qui naiſſent dans un Etat, quand un Roi meurt ſans héritier, on déliberoit pour la faire repudier, ce qui ſeroit arrivé indubitablement, ſi ſon Medecin Jean Fernel n'y eût remedié par ſon Art ; il renoua ce lien du Mariage, qui étoit prêt à ſe rompre ; ſupleant par ſa ſcience à ce que la nature avoit refuſé ; il haſſa de la Maiſon Royale cette haiſſable ſterilité, & la Famille de Valois ſe vit oûtenue de pluſieurs rejettons : la France ne devoit qu'à Fernel la naiſſance de trois Rois, qui ont régné conſecutivement. La Reine, pour marquer ſa reconnoiſſance envers ſon Medecin, lui fit preſent de dix mil ecus à chaque fois qu'elle devenoit groſſe. Il n'y a point d'Art ſi conſiderable que celui qui eſt neceſſaire à l'homme avant ſa naiſſance ; qui n'a rien de plus cher que la vie ; celui qui eſt tourmenté continuellement par des douleurs, perd l'envie de vivre & ne ſouhaite que la mort. Quel plaiſir peut avoir un homme qui eſt tourmenté de la Pierre & de la Gravelle, ou dont les membres ſont diſloquez par la Goute, comme un Criminel à la torture? Pline dit qu'une des plus aigues douleurs c'eſt la Pierre, après celle de l'eſtomach, puis de la tête : & pluſieurs perſonnes ſe ſont privées de la vie, pour ne pouvoir

resister à la douleur. Suetone dit que l'Empereur Claudius voulut s'ôter la vie, étant tourmenté d'une grande douleur dans l'estomach. Corellius Ruffus pour une grande douleur qu'il avoit dans les jambes, qui se repandit dans la suite par tout son corps ainsi que Silliùs Italicus pour une douleur causée par un cor au pied, se laisserent mourir de faim. J'ai vû des personnes, d'une vie sans réproche, tomber dans une si grande mélancholie, que les unes se sont noyées d'autres se sont coupé la gorge par des frenesies, à quoi un habile Medecin auroit remedié, s'il avoit été appellé. Nous avons plusieurs exemples que des personnes, faute d'avoir appellé des Medecins, ont été enterrez vifs; entr'autres Scot, si connu par son sçavoir, étant tombé en apoplexie, fut enterré pour mort; mais étant revenu & ne voyant aucun moyen, il se cassa la tête contre le cercueil: & plusieurs femmes qui par la suffocation de la matrice, ont été tenues pour mortes & qu'on a enterrée vivantes, qui ont étouffé miserablement dans la terre. La Medecine previent ce malheur elle conserve la vie & la santé, sans laquelle les biens du monde ne sont rien Darius, Roi de Perse, étant au lit malade d'une grande douleur, causée par une jambe démise, toute sa Monarchie ni sa Puissance

e purent le soulager, il n'y eût que De-
ocede Medecin, qui étoit son prisonnier,
ui le délivra de son mal : ni Alexandre
orsqu'il s'étoit baigné dans la riviere de
idnus, dont le froid l'avoit si fort saisi
u'il étoit prêt d'en perdre la vie ; dans cet
tat ses Richesses ni toutes ses Conquêtes
e lui furent d'aucun secours, il n'y eût
ue Philippe, son fidele Medecin, qui le
erit par un breuvage.

Suivant Lucian Phyrrus, Roi d'Epire,
'a pas ignoré combien la Santé étoit ne-
ssaire à l'homme, puisque dans ses Sacri-
ces il ne demanda jamais autre bien aux
ieux que la Santé ; car quand la Fortune
uiseroit tous ses Tresors en notre faveur,
la Santé nous manque tout devient inutile.
itagore, le premier qui a merité le nom de
hilosophe, avoit coutume de se servir de
e salut ; Portez vous bien : ce qui a été imi-
é de ses Disciples, comme l'unique bien
'où dépend le bonheur des hommes : si
et argument tient lieu au sujet du corps,
plus forte raison doit-il être apliqué au
ujet de l'esprit, & l'on en doit estimer
avantage la Medecine, qui entretient l'un
c l'autre ; il y a une si grande union entre
e corps & l'esprit, qu'ils s'entrecommu-
iquent continuellement les maux qui leur
rrivent. Les inquietudes de l'esprit troublét

le corps, comme dit Salomon : le corps qui eſt ſujet à la corruption, accable l'ame & cette habitation terreſtre tourmente l'eſprit ; ainſi qu'on le remarque dans les Fiévres chaudes & dans les perſonnes yvres.

Platon recommande, avec juſtes raiſons que l'on doit conſerver la vie de l'homme avec un égale harmonie, entre le corps & l'eſprit, qu'on doit entretenir dans un certain ordre, en ſorte que l'un ne ſurpaſſe pas l'autre & que la Santé n'en ſoit point alterée ; c'eſt à quoi l'Art s'aplique. Il enſeigne à tenir l'eſprit & le corps en bride ; les manieres & les inclinations de notre eſprit, ſuivent les mouvemens du corps, comme il eſt dit par Ariſtote, & après lui par Galien ; ce dernier a fait un traité uniquement ſur ce ſujet. La Medecine régle les manieres, rafine l'eſprit & le fait agir avec plus de promptitude ; elle fortifie la mémoire. Si le Roi Cambyſe, qui avoit l'eſprit troublé par le mal caduc, eût ſuivi le conſeil d'un habile Medecin, il ne ſeroit pas devenu enragé, juſqu'à tel point qu'il tua ſa propre ſœur & ſon frere, ſa fême & pluſieurs de ſes domeſtique. Si Caligula, qui avoit le corps & l'eſprit foible, avoit eu un bon Medecin, pour lui fortifier la cervelle, ſuivant qu'il en avoit formé le

ssein, comme le dit Suetone, il n'auroit is fait perir tant de Grands Hommes par : fer & par le Poison.

Après avoir prouvé la necessité & les ef-ts de la Medecine, il est étonnant que lusieurs mépriſent cet Art Divin : disants uisque Dieu a borné le tems de notre ie, & que nous n'y pouvons adjouter ni breger un seul moment, à quoi peut ser-ir la Medecene ? ils ne songent pas que celui ui a marqué nos jours, a ordonné en même ems les moyens pour parvenir à ce tems ; & l'usage de la Medecine n'est aucunement ppoſé à la Providence de Dieu, comme ious en avons un exemple dans le Roi Hisquia ; quoyque Dieu luy fît annoncer, ar le Prophéte, qu'il ne mourroit point, rdonna neanmoins de mettre un Cata-plame de Figues sur son Apostume ; & Ci-ceron, dans son Livre de la destinée, dit que s'il étoit destiné qu'une personne ne mourroit point de Maladie, il étoit destiné en même tems qu'il devoit suivre le con-seil d'un bon Medecin ; & Seneque dit, dans son deuxiéme Livre des Questions Natu-relles : Quoique la Santé soit un don des Dieux, elle doit être attribuée aux Medecins, parce que ce don nous a été fait par leur en-tremise. Nous ne vivons pas selon la reso-lution de Dieu qui nous est inconnue, mais

suivant ce qu'il nous commande. Celuy qui mépriſe la Medecine quand il eſt malade dans l'opinion que nul ne meurt avant ſon temps, tente Dieu, & mépriſe les moyens qu'il a donnez à l'homme pour la conſervation de ſa vie, comme ſi quelqu'un diſoit : Je ne veux ni boire ni manger, & je n'en mourrai pas plûtôt, puiſque mon temps eſt fixé.

Il y auroit plus d'aparence de dire que pluſieurs malades qui ſe ſont paſſez de Medecins ont repris la ſanté ſans leur ſecours, & que d'autres ſont morts malgré les ſoins des Medecins. Le Prince de l'Art a répondu ſur ces deux queſtions : premierement, que ceux qui ont été guéris ſans les Medecins, ſe ſont conduits par hazard ou par une connoiſſance naturelle, de la même maniere que les Medecins leur auroient ordonné, ſuivant leur Art ; cet Art naturel ou du hazard eſt très-louable, puiſqu'il procure ſouvent la guériſon à ceux-mêmes à qui il eſt inconnu : pour ceux qui ne guériſſent point par les ſoins des Medecins, il arrive ſouvent de ce que le malade ne ſe gouverne pas ſuivant leurs ordonnances, ſoit par obſtination ou par la négligence de ceux qui les ſervent, qu'il fait ce qui lui eſt défendu, & omet de faire ce qui lui eſt ordonné. Hypocrate dit qu'il ne ſuffit pas qu'un Medecin faſſe ſon devoir, que le

malade

malade le doit faire pareillement, de même que ceux qui le servent, prevenans autant qu'il est possible les causes exterieures, comme le vent, la pluye, le bruit, les tristes ou joyeuses nouvelles, la colere, & mille autres inconveniens qui troublent le corps & l'esprit: outre qu'on ne doit pas exiger de l'Art ce qu'il ne peut donner: Le pouvoir que nous avons, dit Hypocrate, par les instrumens de la nature ou de l'Art, nous en sommes les maîtres, mais non pas au-delà; & si l'homme est affligé des maux qui surpassent les instrumens de l'Art; & si les Remedes n'ont point le succez qu'on en avoit attendu, il en faut accuser la malignité de la maladie, qui surpasse la force des Remedes, & non l'ignorance des Medecins: ce n'est pas la faute d'un Chirurgien, s'il ne peut pas remettre une tête qui a été tranchée du corps, mais la malignité de la playe qui surpasse le pouvoir de l'Art.

L'on pourroit par la même raison accuser la nature d'être ignorante dans son Art, lorsqu'elle produit des monstres si difformes; c'est donc mal à propos qu'ils calomnient les Medecins, parce qu'ils ne guérissent pas toutes les maladies. La Sainte Ecriture dit que que l'Art est un don de Dieu, & ceux qui en voudront des preuves

visibles, n'ont qu'à examiner les animaux qui trouvent des Remedes pour le soulagement de leurs maux, par le seul instinct de la nature, ce qui prouve la necessité de la Medecine : l'Hypotame nous a enseigné la Saignée, Lybis les Lavemens, la Belette mange la Ruë contre la morsure des Serpens, les Tortuës mangent Lhigun, les Chats la Calaminthe sauvage, les Chiens, les Ours, les Hyrondelles sçavent trouver leurs Remedes : l'on dit que l'Elephant voyant un animal blessé, il tire les fleches, les dards, ou autres instrumens restez dans la playe avec tant de precaution & d'adresse, qu'ils ne font aucun mal & sans rien endommager ni déchirer. Si l'on fait ces remarques dans les animaux brutes, comment les hommes à qui Dieu a donné une ame raisonnable, peuvent-ils s'opposer à la Sainte Ecriture, & se persuader que Dieu auroit fait croître sur la terre tant d'herbes inutiles ou qu'il auroit créé l'homme à son image, pour l'abandonner à toutes les infirmitez & à tant de maux, sans leur avoir donné les moyens pour les soulager : il n'y a point de Nation si sauvage qui ne se serve de Remedes & de quelque simple ; ce qui fait voir que la nature enseigne la necessité de la Medecine.

Ce qu'il y a de plus glorieux pour l'Art,

est qu'il a toûjours été estimé digne d'être exercé par les plus grands genies, par les hommes les plus illustres, même par les Empereurs, Rois & Princes, suivant Celse. Les Sages & les Philosophes ont été les premiers Medecins; & cet Art a été estimé comme la premiere partie de la sagesse; tellement que la Medecine & la Physique étoient la même chose. Homere qui est regardé par plusieurs comme une source de sagesse, s'étoit adonné à la connoissance de cet Art suivant Plutarque & suivant ses propres écrits. Donat dit que Virgile a beaucoup travaillé dans la Medecine, & parmi les Rois & les Princes de l'antiquité, nous trouvons Jason, Achilles, Hermes, Zoroaster, Chiron, Salomon, l'Empereur Antonin. Plutarque dit qu'Alexandre avoit reçû quelque connoissance de l'Art par son Precepteur Aristote, & même qu'il a guéri plusieurs de ses amis. Toutes les guerres que Mithridate avoit à soutenir contre les Romains, ni les soins de gouverner ses vastes Etats, ne l'ont pût détourner de la Medecine; & toutes ses Victoires ne l'ont pas tant immortalisé que le remede qu'il a trouvé contre le poison qui porte son nom, & l'a rendu fameux par tout l'Univers. Ces noms immortels de Gentius, Lysimachus, Artemise, ne leur ont été conservez que

par la découverte des Simples qui portent leur nom, comme le Roi des Medes, Sabor dont Mesve a décrit plusieurs mêlanges de Remedes qui ont été trouvez par ce Prince dont nous nous servons encore tous les jours, & ce même Mesve étoit fils d'un Roi de Damas; Evax, Roi des Arabes, a beaucoup écrit à l'Empereur Néron sur les vertus des Simples; & Avicenne, Prince de Cordouë, a composé un Livre dans lequel il a compris tout l'Art de la Medecine en general; les Anges se sont en quelque maniere mêlez de la Medecine, puisqu'un d'eux enseigna à Tobie a guérir les yeux de son pere avec le fiel d'un Poisson, Remede dont on se sert encore aujourd'hui, & l'Ange qui troubloit la Piscine pour guerir celui qui y entreroit le premier, & sans parler de S. Luc, des Apôtres & des Prophétes. Rien ne leur est plus glorieux que le Sauveur ait choisi cet Art parmi tant d'autres, pour prouver la puissance Divine.

Outre les honneurs qu'a reçû la Medecine, elle mene souvent ses nourissons à des grandes fortunes & richesses. Democede après avoir guéri le Roi Darius, devint, au lieu d'un malheureux prisonnier qu'il étoit, un homme riche & puissant qui mangeoit à la table du Roi, honneur qui étoit interdit aux plus grands du Royaume, sui-

vant Herodote. Gallien dit de lui-même qu'il fut gratifié de quatre cens écus d'or pour avoir guéri l'épouse de Boëtius à Rome. Le Medecin Thadée de Florence étant allé à Rome pour traiter le Pape Honorius, on lui paya tous les jours cinquante écus d'or, il rapporta chez-lui dix mille écus. L'Histoire nous apprend toutes les liberalitez que Louis XI. Roi de France, fit à son Medecin Jaques Coetier; que Philippe II. Roi d'Espagne, après que son Medecin Francisco Valesco l'eut guéri de la fiévre, le gratifia de six mille écus, outre sa pension ordinaire.

Avec la richesse qu'apporte la Medecine, le chemin des dignitez ne leur est pas interdit : leur plus grand honneur parmi les Payens, étoit d'être mis au nombre des Dieux; Hypocrate étant arrivé à Abdera pour guérir Democrite, tous les habitans vinrent au-devant de lui, le saluant comme un Pere & un Protecteur de la Patrie : il a reçû des honneurs divins dans Athénes; Gallien a été en grande consideration auprès des Empereurs & du Senat Romain, & plusieurs l'ont honoré après sa mort comme un Dieu. Jules Cesar pour engager les Medecins à s'établir à Rome, leur accorda le droit de Bourgeoisie, qui étoit dans ce temps là une faveur singuliere qu'on n'ac-

cordoit que rarement. Antoine Muſa ayant guéri l'Empereur Auguſte d'une dangereuſe maladie, le peuple Romain lui dreſſa une Statuë, qu'ils placerent à côté de celle d'Eſculape. Pline cite beaucoup d'autres Medecins qui ont été fort honorez à Rome; mais ſans nous arrêter à l'antiquité, nous voyons une infinité de Medecins très-eſtimez en France, en Eſpagne, en Angleterre & dans l'Italie; j'en ai connu pluſieurs qui étoient dans les Ordres de Chevalerie. Les Hiſtoires diſent que parmi les Ducs de Genes il y en a eu ſept Medecins; que le Pape Jean XXI. avoit été très-ſçavant Medecin, & pareillement le Pape Nicolas V. qui a fait revivre en Italie les Sciences & les belles Lettres, ſans parler de Louis, Patriarche d'Aquilée, Eugene IV. Cardinal, ni de Paul Jovias, fameux Medecin & Hiſtorien qui fut honoré de l'Evêché de Nocera; même chez les Turcs, les Medecins ſont en grande eſtime; Bartholomée Het Hart, Medecin du Grand Seigneur, fut envoyé par ce Prince en Ambaſſade vers Henri IV. Roi de France, ainſi que l'Empereur Juſtinien avoit envoyé autrefois ſon Medecin en Ambaſſade au Roi de Perſe; & même dans nos Provinces les Medecins poſſedent les premieres dignitez dans la Magiſtrature & dans les Etats; l'on ne doit point s'étonner, ni por-

ter envie aux honneurs & aux libéralitez qu'on accorde aux Medecins. Rien n'eſt plus cher que la vie, il n'i a ni richeſſes, ni honneur à balancer contre le tréſor de la ſanté, qui eſt le don que les hommes reçoivent par la main des Médecins.

Mais la Science de pouvoir départir ce don, ne s'acquiert pas ſi facilement, il faut bien de l'étude & du travail. Pour compoſer un parfait Médecin, il ne s'agit pas d'un beau diſcours & de ſe jouer impunément de la vie & de la ſanté des hommes. Hypocrate compare ces ſortes de Medecins à des Acteurs de Théâtre qui repreſentent les Empereurs & les Rois, de même pluſieurs repreſentent les Medecins qui ne le ſont pas davantage que les Comediens ſont des Empereurs; mais ceux qui veulent être Medecins, doivent avoir en premier lieu la probité, la Science & l'experience, trois qualitez inſeparables dans un bon Medecin; & pour parvenir à ce point, il faut une diſpoſition naturelle, jointe à un bon genie, une application à l'étude dans un lieu propre pour cet effet, avec une éducation qui y ſoit conforme.

Il eſt très-important que le genie y ſoit propre comme on l'a vû dans le fils du fameux Ciceron, que le pere envoya dans l'Ecole d'Athénes chez Cratippe, le plus ha-

bile Maître de ce temps là ; mais inutilement, puisqu'il n'avoit aucune disposition favorable, ainsi qu'Huarte le décrit dans un petit Traité qu'il a composé sur l'Examen de la disposition de l'esprit : le Proverbe dit que c'est un mauvais puits dans lequel il faut porter l'eau ; mais quand la nature vient au secours, on peut s'adonner à l'étude dès la jeunesse sous de bons Maîtres ; il faut travailler de longue main, afin qu'en accroissant toûjours, on puisse produire des fruits dans leur maturité. La connoissance de la Medecine se produit de la même maniere qu'une plante croît dans la terre ; notre esprit naturel est le champ, les leçons des Maîtres sont la graine, l'application à l'étude dans un lieu propre pour cet effet, est l'air qui donne la nourriture aux plantes, & le temps mûrit & produit le fruit : celui qui a assemblé toutes ces choses, & qui a ensemencé son champ dans les meilleures Ecoles par la connoissance de plusieurs Langues, sur tout la Grecque & la Latine, & par une connoissance parfaite de la Physique, qui est le fondement de l'Art, une lecture de tous les écrits des plus fameux qui ont exercé la Medecine, qui agit suivant leurs principes, joint à son bon jugement & experience, pour le soulagement de son prochain, voilà le portrait d'un ve-

ritable Medecin, auquel on peut confier sa vie & sa santé, & croire qu'il ne peut pas seulement conserver la santé, guérir les maladies, mais naturellement prolonger la vie, comme Democrite qui avoit une connoissance parfaite de l'Art en a montré l'exemple étant au lit malade, accablé de vieillesse & à la derniere extremité, voyant sa sœur très-affligée de ce que sa mort l'empêcheroit de pouvoir celebrer la fête de Cerès qui étoit prochaine, il la consola lui promettant qu'il se feroit vivre jusqu'à ce que la fête fut passée, comme il fit; car il s'entretint plusieurs jours en vie par l'odeur du pain chaud, d'autres disent par l'odeur du miel, & mourut fort doucement trois jours après la fête, âgé de cent neuf ans.

ELOGE,

DE LA CHIRURGIE.

HYPOCRATE dit : la vie eſt courte, & l'Art eſt infini ; ce n'eſt donc pas ſans raiſon que ce Prince de l'Art a ſeparé la Medecine d'avec la Philoſophie, car elle fut pratiquée long-temps par les Philoſophes, & nous liſons que pluſieurs d'entre eux ont eu une connoiſſance parfaite de la Medecine, comme Pitagore, Empedocle & Democrite ; & depuis Hypocrate, que l'Art s'étoit fort étendu & augmenté, & que la moiſſon étoit grande : la Medecine a été partagée en trois parties differentes, l'une qui guérit par un regime de vivre, l'autre par les remedes, & la troiſiéme par la main ; & quoique la Medecine ait été ſeparée de la

Philosophie, elles doivent rester unies comdeux sœurs, & la Medecine ne peut subsister sans la Chirurgie ; l'on voit encore plusieurs Medecins qui professent tous les deux ensemble parmi lesquels a été Jerôme Fabrice Aquapendente, Professeur à Padouë, & après lui Fabrice Bartoleté, Professeur à Bononie que j'ai vû délivrer heureusement plusieurs femmes dont l'enfantement étoit desesperé ; & guerir des blessures à la tête où l'on voyoit toute la cervelle à découvert avec une adresse merveilleuse, suivant l'exemple de notre commun Maître Hypocrate, qui guerit les blessures de la tête, & nous a laissé par écrit la maniere de les guerir, comme plusieurs autres traitez sur la Chirurgie ; & six cens ans après lui, il a été imité par Gallien, qui a laissé pareillement beaucoup d'écrits au sujet de cet Art qu'il a exercé lui-même dans sa jeunesse jusqu'à ce qu'il eut trop d'occupation dans la Medecine, il abandonna la Chirurgie à d'autres qui n'exerçoient que cette seule Profession, quoique communément la Medecine & la Chirurgie s'exerçassent séparément du temps d'Hypocrate, & même il faisoit inserer dans le Serment des Medecins qu'ils n'entreprendroient pas de tailler de la Pierre, mais qu'ils laisseroient ces operations aux Experts sur ce sujet.

Parmi les anciens, sur-tout Aristote, les Arts étoient estimez : premierement pour le sujet en quoi ils consistoient, & pour la solidité de leur fondement. Pour ce qui regarde le sujet de la Chirurgie, c'est le Corps humain qui est plus parfait de tout ce qui a été créé sur la terre. On ne peut disconvenir qu'un Chirurgien ne travaille sur la matiere la plus noble du monde : un Sculpteur travaille sur la pierre & sur le bois ; un Orfévre sur l'or & l'argent ; mais quelle comparaison y a-t-il avec les membres de notre corps ? si l'on a tant estimé un Apelles, & Praxiteles, qu'on a rendu leurs noms immortels pour avoir bien representé la figure du corps ; qu'elle louange ne merite pas un habile Maître qui a l'Art de conserver & de donner la santé au Corps de l'homme ?

Au sujet de la certitude, tout le monde doit convenir que rien n'est plus certain que ce que nous voyons & râtons avec la main : Aristote dit que la Science qui traite des Cieux & des Astres, doit ceder à celle que les animaux nous enseignent par leur instinct naturel, parce qu'elle est plus certaine : les Astrologues nous enseignent la grandeur du Soleil, de la Lune & des Planettes, combien ils sont éloignez de la terre ; mais nous n'en avons aucune sureté, l'on

a

a toûjours crû que le Ciel tournoit autour de la terre, à preſent tous les Sçavans conviennent que c'eſt la terre qui tourne; qui eſt-ce qui nous éclaircira de ce doute? il y a trop loin pour y aller voir; mais un Chirurgien a ſon ouvrage devant ſes yeux & dans ſes mains. Les Loix Civiles ne ſont point ſtables, ce qui eſt ordonné dans un Païs, eſt condamné dans un autre, mais les Loix de la Chirurgie ſont univerſelles; les membres diſloquez, les bleſſures ſe guériſſent par tout de la même maniere. Un Medecin qui n'eſt pas encore conſommé dans ſa Profeſſion, eſt quelquefois obligé de donner au hazard, puiſque la maladie eſt dans le corps; mais un Chirurgien peut voir les maux qu'il traite, & le ſuccès de ſes travaux eſt viſible, au lieu que quand un Medecin a guéri une maladie, l'on a lieu de douter ſi c'eſt par les remedes ou par le ſecours de la nature, ſur-tout pour ceux qui n'aiment pas à payer; mais la cure d'un Chirurgien eſt viſible, & on ne la peut pas attribuer au hazard.

La troiſiéme raiſon qui rend cet Art eſtimable, c'eſt la neceſſité qu'on en a, même en naiſſant; car de couper le boyau à un enfant, quoique cela ſe pratique par les Sages-femmes, c'eſt un ouvrage de Chirurgie; & quand il y a du danger dans les ac-

couchemens, on a recours au Chirurgien, souvent les enfans ont le filet, en sorte qu'ils ne peuvent pas téter, il faut encore le Chirurgien; le nombril de l'enfant n'a pas été bien noué, ou il leur vient des ruptures à force de crier, ou autrement, & mille autres maux qui nous suivent dès notre naissance, où on ne se peut passer de Chirurgien, & sans nous arrêter à ces maux qui viennent par des causes interieures, qui est la personne assez heureuse qui passe sa vie sans accidents?

La necessité de la Chirurgie est prouvée par son ancienneté, puisqu'il est fait mention des Medecins & Chirurgiens dans tous les temps: Moïse dit que Joseph fit embaumer le corps de son Pere, ce qui est l'ouvrage des Chirurgiens: & dans la sortie de l'Egypte, ce Legislateur ordonna que celui qui frapperoit ou blesseroit un autre, payeroit au blessé son temps & le salaire des Maîtres qui l'auront guéri, ce qui prouve que les Chirurgiens étoient en usage il y a trois mille ans.

Le Poëte Homere cite plusieurs Princes & Chefs d'armée qui penserent les blessez pendant la guerre de Troye. Nous lisons dans Tite Livre que Massiniſſe, Roi de Numedie, guérissoit les blessures pendant les guerres de Carthage, par un certain simple:

Denis, Roi de Sicile, a exercé lui même la Chirurgie, & pensoit les playes : Josine, Roi d'Ecosse ; pendant qu'il s'étoit sauvé en Irlande, apprit la Chirurgie ; & pour imiter son exemple, toute la Noblesse d'Ecosse s'attacha à la Chirurgie, & plus de cent ans après il n'y eut point de Gentilhomme qui ne fut Chirurgien, comme on le lit dans l'Histoire d'Ecosse fait par Boëce.

De la même maniere que plusieurs personnes illustres ont exercé la Chirurgie, on en a vû d'autres s'élever de rien par le moyen de cet Art, ainsi qu'on l'a vû du temps de Louis XI. Roi de France, Prince estimé pour l'un des plus habiles de son Siécle qui envoya Maître Olivier son Chirurgien en Ambassade à Gand, pour engager la Princesse Marie de Bourgogne de se mettre sous la protection de la France, & pour tâcher en même temps de se rendre maître de la Ville, disant qu'il ne pouvoit mieux confier les affaires de ses Etats, qu'entre les mains d'un homme auquel il confioit sa vie ; mais Maître Olivier que l'Art avoit élevé à cette dignité, au lieu de s'en faire honneur, eut honte de sa Profession & se fit passer pour le Comte de Milan ; mais les Gantois qui le connoissoient pour être né dans un Village de leurs Cantons, se moquerent de lui, & le mépriserent à tel

point, qu'il s'en falut peu qu'ils ne l'euſſent jetté dans la Riviere. Le mauvais ſuccés qu'il eut à Gand n'empêha pas qu'il ne gagnât la Ville de Tournai pour le Roi, ſans qu'il en coûtât ni Siége ni Bataille, pour prouver à ce Prince qu'il ne s'étoit point trompé dans ſa confiance. Louis Mediarota étoit un Chirurgien de Padouë; il parvint à être General des troupes du Pape & enſuite Cardinal, & depuis Patriarche d'Aquilée: il ſeroit trop long de m'étendre ſur tous ceux que cet Art a élevez à de grandes dignitez & richeſſes. L'Art ſurpaſſe la nature en pluſieurs choſes; il vient à ſon ſecours lorſqu'elle agit trop promtement ou qu'elle retarde trop ſes operations; il repare ſes défauts, comme les bouches de lievre, excroiſſances de chair & autres défectuoſitez; il acheve ce que la nature n'auroit pû mener à ſa fin; car dans les bleſſures la nature ne rejoindra pas au juſte les fentes & les bords des chairs baveuſes qui ſont fort ſeparées, ni elle ne remettra pas les membres démis, quoique le nom de Chirurgien ſignifie en Grec un Métier; un Chirurgien eſt un Medecin, nom qui leur a été donné par les Juriſconſultes Romains; & parmi les Grecs on trouve qu'ils ſe ſervoient communément du mot Iatros, qui veut dire Medecin pour ſignifier un Chirurgien.

& Hypocrate dans son Livre de l'ancienne Chirurgie nomme ceux qui guérissoient les blessures, Jatros ou Medecin. Un Chirurgien execute l'Art par la main, comme quand il remet les membres, qu'il les coupe, pense les playes, qu'il saigne, qu'il vantouze; il doit avoir une connoissance parfaite des simples pour composer ses emplâtres & ses remedes, ce qui demande une grande étude; il doit s'attacher sur-tout à connoître la situation du corps humain; se pourvoir de tous les instrumens necessaires pour faire ses operations, & se rendre à droit à tel point, qu'il tâche, autant qu'il est possible, de faire ses operations sans faire souffrir beaucoup de douleurs, ou le moins qu'il pourra, sans que cela porte préjudice,

DE'FENSES DE LA MEDECINE,

Contre les Calomnies de Montagne, dans le Chapitre 36 de la seconde partie des Essais, en forme de Dialogue.

Par le Sieur BEEVERWYK, *Medecin & Echevin de la Ville de Dordreght en Hollande.*

MONTAGNE. Aristote dit qu'en certaines Nations les femmes étoient communes, & l'on assignoit les enfans à leurs peres par la ressemblance ; il est à croire que je dois à mon pere cette qualité pierreuse, car il

mourut très-affligé d'une grosse pierre qu'il avoit dans la vessie ; il ne s'apperçut de son mal que dans la soixante-dix-septiéme année de son âge, n'ayant senti aucune douleur aux reins ni dans les côtez ni ailleurs avant ce temps là, & il a passé sa vie dans une parfaite santé, peu sujet à la maladie. Il a vêcu sept ans depuis son incommodité traînant une vie très-douloureuse : je suis né vingt-cinq ans & plus avant sa maladie, pendant sa plus vigoureuse santé le troisiéme de ses enfans en rang de naissance, où se connoît pendant ce temps la source de ce défaut, lorsqu'il étoit si éloigné du mal, comment cette legere substance dont il me bâtit, portoit-elle une si grande impression, qui a été cachée si long temps, que je n'ai commencé de m'en ressentir que quarante-cinq ans après, moi seul entre tant de freres & de sœurs, tous nez d'une même mere ? Celui qui m'éclaircira sur ce progrès, je croirai à tous les miracles qu'il voudra me persuader, pourvû qu'il ne me paye point suivant leur coûtume, d'une doctrine plus difficile & fantastique que n'est la chose mesme.

BEEVERWYK. Les maladies originaires que nous tenons des peres & meres, agissent aussi-tôt que nous sommes venus au monde, pour mettre en effet leurs dis-

positions naturelles, ce qui est retardé suivant la force du mal & du lieu sur lequel il agit : nous voïons qu'un même poison, fera son effet plus promptement dans un tems que dans un autre ; comme quand une personne est piquée d'un Serpent pendant la Canicule, elle meurt sur le champ, si cela arrive dans l'hyver elle languira plus long-tems. Les exemples nous ont appris que plusieurs personnes, ayant pris un même Poison en sont morts en differens tems, parce que toutes les operations demandent une matiere convenable pour faire leur effet, & les personnes d'une bonne constitution ne meurent pas si promptement du Poison, que celles qui ont le corps foible. Parmi ceux qui sont mordus d'un Chien enragé, la rage paroit aux uns dans peu de jours, aux autres dans plusieurs mois, d'autres au bout de l'année ; & des anciens Medecins ont certifié en avoir vû dont la rage ne s'est manifestée qu'au bout de 6 à 7 années, ce qui n'est attribué qu'à la bonne disposition, qui leur fait resister plus longtems au venin ; & si cette disposition est soutenuë par un regime de vie & une nouriture convenable, qui peut combattre le Poison, comme de boire du Vin fort, de manger des Racines piquantes & d'autres Legumes pareilles, on pourra resister à la Rage plusieurs années,

Ce Poison qui se trouve continuellement combattu, en fait son effet bien plus tard ; on peut juger de même des autres Maladies qui nous viennent d'origine, qui ne se font connoître qu'après de longues années. SILVATIUS, dit avoir vû un Enfant, qui étant né de pere & mere tachez de Maux Veneriens, auquel ce mal n'a parû qu'à l'âge de 17 ans. On a vû des enfans à la mamelle, ausquels on a trouvé des grosses Pierres, d'autres qui en ont en venant au monde ; quand cette disposition originelle rencontre un corps foible, les Maux font plûtôt leurs effets, & dans les corps sains & bien disposés, ils ne se font connoître que dans la vieillesse, lorsque le corps s'affoiblit. Mon Aïeul est mort de la Pierre, & ma mere, qui étoit son enfant unique, n'a jamais senti les moindres Maux de Gravelle que dans un âge fort avancé ; & si des Personnes, qui ont été engendrez par des Parens sujets à la Gravelle, observent un regime de vie & se précautionnent par des Remedes, elles peuvent retarder le mal, & même le surmonter, ainsi que l'experience me l'a fait connoître en plusieurs occasions. Je croi avoir donné de bonnes raisons au sieur de Montagne sur ce sujet.

2. MONTAGNE. Que les Medecins excusent un peu ma liberté, car par cette même infusion & insinuation fatale,

jai reçu la haine & le mépris pour leur art, cette antipathie m'eſt héréditaire ; mon pere a vecu 74 ans, mon aïeul 69 & mon bis-aïeul près de 80 ans, ſans avoir gouté aucune ſorte de Medecine, & tout ce qui n'étoit point d'uſage ordinaire leur tenoit lieu de Drogue ; la Medecine ſe forme par l'exemple & l'experience, mon opinion ſe forme de même : voilà une experience ſure. Je ne ſçai s'ils en trouveront trois dans leurs Regiſtres, qui ſont nés, nouris & qui ſont morts dans un même foïer, & ſous le même toit, qui aïent vécus ſi longtems par leur conduite.

BEEVERWYK. Montagne ne cache point ſa prévention en diſant qu'il haït la Medecine, cet aveu ſincere diminue beaucoup le credit que pourroient avoir ſes raiſons, puiſque, ſuivant les Loix, un homme ne peut témoigner contre celui qu'il dit haïr ; mais ſans nous prévaloir de ce droit commun, je prétends les combattre par la vérité.

Que trois de ſes Ancêtres ſont parvenus à un âge fort avancé, ſans le ſecours de la Medecine ; c'eſt une raiſon qui n'eſt aucunement oppoſée à cet art, il n'eſt pas difficile que parmi le grand nombre des hommes il ne s'en trouve qui ont naturellement le corps ſain & robuſte, qu'ils entretiennent par une vie ſobre & reglée, qui n'ont pas

besoin de Medecin ni de Drogues, suivant ce qu'a dit notre Sauveur : Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de Medecin : Hypocrate repondit à une Personne qui lui dit, que plusieurs avoient vécu longues années sans le secours des Medecins. C'est, dit-il, parce qu'ils ont observé un regime de vivre, que les Medecins leur auroient prescript ; mais comme il y en a peu que la nature a partagé de dispositions si favorables, & qu'il y en a bien moins qui sçavent conserver ce don de la nature, par une vie sobre & réglée, dans un siécle si corompu, on travaille plûtôt à détruire ce bon temperament, par la débauche & la bonne chere ; c'est ce dernier nombre qui a besoin de Medecin, pour redresser ce qu'ils dérangent continuellement. Platon dit que la plus grande marque d'une mauvaise police & d'un Peuple déreglé, c'est de trouver parmi eux beaucoup de Juges & beaucoup de Medecins : l'on sçait que Gallien étoit d'une complexion foible, qu'il avoit eu souvent des Maladies pendant sa jeunesse ; mais étant parvenu à l'âge de 28 ans, qu'il commençoit à observer les régles de l'art, il n'a plus été sujet à la moindre Maladie, ayant vécu jusqu'à l'âge de 70 ans ; & sans aller si loin, le Noble Loüis Cornaro, aïant été jugé dès sa naissance d'une complexion si foible, que les

Medecins convenoient qu'il ne pourroit vivre longtems, à moins d'observer un grand regime, suivant les régles de l'Art, ce qu'il executa exactement, & parce moyen il est parvenu jusqu'à l'âge de 80 ans, suivant qu'il l'a écrit lui-même dans un petit Traité, qui a été traduit de l'Italien, par Lessius, qui confirme la même chose par sa propre experience.

3. MONTAGNE. Il faut qu'il avouë en cela que si je n'ai pas la raison, que du moins j'ai la fortune de mon côté : Or chez les Medecins fortune vaut mieux que la raison.

BEEVERWYK. J'avoue que le bon heur ou le mal heur fait beaucoup dans une affaire, mais cela ne se doit point attribuer à l'issue d'une Maladie : il arrive souvent qu'un Medecin ignorant se croit fort habile, quand il a guéri une petite fiévre, ou une maladie qui étoit montée à son dernier periode & qui commençoit à diminuer. Un General qui commande dans une Ville assiegée & qui la défend vigoureusement, jusqu'à la derniere extremité, quoyque la Ville soit forcée de se rendre, est estimé plus brave que celui qui conserve une Ville, que l'on a assiegée foiblement & dont les Ennemis ont levé le Siege, de même un homme habile, qui a employé toute

toute la force de son Art, dans une Maladie maligne & qui surpasse toute la science humaine, ne mérite pas moins de loüange quoyque le Malade vienne à mourir ; c'est un bonheur à ces sortes de Medecins, qui sans être savans ont assés de credit sur le Peuple pour pouvoir gagner de l'argent par ces petites guérisons de hazard, comme je le viens de dire, & de subsister d'un Métier où ils ne connoissent rien ; mais malheureux sont ceux qui risquent leur vie entre leurs mains.

Les Maladies ne se guérissent point par le caprice de la fortune, mais par la science : la guérison doit être precedée par une parfaite connoissance de la Maladie & par des indices certains, ce qui est assés difficile, il faut avec cela peser la force des Remedes & proportionner les justes doses ; ce qui n'est pas possible à un homme, qui n'a point d'autre experience que les Livres, sur lesquels même il a passé assés legerement, d'entreprendre des gueriſons suivant ces Régles, & il arrive trés-souvent qu'au lieu de guérir une legere Maladie, un ignorant la rend très-dangereuse, en apliquant les Remedes sans régle ni jugement. Hypocrate dit, si la fortune décidoit de la guérison, tous les Remedes feroient leur éfet, étant favorisé de cette Déesse, sans qu'il fût

besoin de s'attacher au choix ni aux doses; ces sortes de Medecins prennent leurs précautions de loin, en faisant passer une legere indisposition, pour une grosse maladie, afin d'acquerir plus d'honneur de leur guérison : & si le malade vient à mourir, ils disent l'avoir prédit dès le commencement.

4. MONTAGNE. Je ne desavoue point qu'il n'y puisse avoir quelqu'art, & qu'il n'y ait parmi tant d'ouvrages de la nature des choses propres à la conservation de la santé; je comprens bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelqu'autre qui dessèche; je sçais par experience que les Raves produisent des vents, que les feuilles de Sené lâchent le ventre, comme je sçai que le Mouton me nourrit, & que le vin m'échauffe. Solon disoit que le manger étoit comme les autres drogues un Remede contre la maladie de la faim. Je ne doute point de la puissance & de la fertilité de la nature & de son application à nos besoins, je trouve que les Brochets & les Hirondelles se portent bien sans le secours de personne; je me défie de l'invention de notre Esprit, de notre Science & de l'Art, en faveur duquel nous avons abandonné la nature & les regles, & auquel nous ne sçaurions donner ni bornes ni limites de la même

maniere que nous appellons Justice une Mixtion des anciennes Loix qui nous tombent entre les mains, dont la dispensation & pratique est souvent très-ridicule & très-inique, & comme ceux qui s'en moquent, & qui l'accusent, n'entendent pas injurier cette noble vertu, mais seulement condamner l'abus & la prophanation de ce sacré Titre; ils honorent de même le glorieux nom de Medecine, sa proposition, sa promesse si utile au genre humain; mais ce qu'elle effectuë en nous, je ne l'estime ni l'honore.

BEEVERWYK. Montagne ne desavoue point qu'il n'y ait un Art pour la guérison, que les simples ont leurs vertus, cette verité est confirmée par les Saintes Ecritures, que la Medecine vient du Ciel, & dans l'Ec. 38. nous lisons. Dieu fait croître la Medecine sur la terre, & l'homme sage ne la mépriſe point: Montagne la mépriſe, & dit qu'il en estime davantage le nom que les effets, par l'incertitude qu'il trouve pour les Remedes; comme si depuis des milliers d'années les grands génies qui ont paru dans le monde n'auroient encore pû trouver des Remedes pour le soulagement des maux, & pour la santé, qui est la chose la plus importante de la vie. Tout ce qui est dans le monde est conduit par l'Art, il n'y auroit donc que le corps

humain qui en seroit excepté ; & si la Medecine est un Art suivant l'aveu de Montagne, il doit convenir en même-temps qu'elle doit être sure par elle-même, sans cela elle ne seroit plus un Art. Ciceron dit que Menedeme soutenoit qu'il n'y avoit aucun Art qui ne consistât dans des choses connues & bien experimentées, & qu'il ne pouvoit tromper. Seneque dit, ce qui se conduit par hazard, n'est plus un Art. & Gallien dépeint l'Art par une connoissance des Sciences certaines & experimentées tendantes à l'utilité de la vie. Montagne dit qu'il est inutile d'user de Medecine pour la maladie, qu'elle se guérira mieux par le secours de la nature ; il est vrai que la nature guérit assez souvent des maladies sans aucun autre secours. Hypocrate la nomme la maîtresse des maladies, parce qu'elle opere même sur les Remedes ; mais elle n'a pas toûjours assez de force pour guérir toutes sortes de maladies : les playes ni les ulceres ne se guériront point d'eux-mêmes, ni une jambe cassée ne se remettra point sans le secours d'un Chirurgien : il en est de même des maux interieurs. Aristote & Gallien disent que la nature n'a rien fait d'inutile : comment est ce que Dieu auroit créé tant de simples differens & des drogues qui ont tant de forces & de vertus ? ce seroit le

tenter que de les mépriſer.

5. MONTAGNE. En premier lieu, l'experience me l'a fait craindre ; car de ma connoiſſance je ne vois aucune perſonne ſi-tôt malade ni ſi-tôt guérie, que ceux qui ſont ſous la direction des Medecins, leur ſanté même eſt alterée & corompuë, par la contrainte & regime ; les Medecins ne ſe contentent point d'avoir la maladie dans leur gouvernement, ils rendent la ſanté malade, pour empêcher qu'on ne puiſſe échaper de leur autorité.

BEEVERWYK. Je pourrai prouver que pluſieurs perſonnes ont été guéries aſſez promptement de très-groſſes maladies, & qui ont conſervé leur ſanté longues années après, dont ils attribuent le ſuccès, après Dieu, au ſoin des Medecins, par les Remedes qu'ils ont pris d'une main habile ; mais il arrive ſouvent que les maux qui auroient pû ſe guérir facilement, ſe ſont inveterez par la raiſon qu'on les a négligez dans leur commencement, & pour lors ils ſont plus difficiles à guérir ; & c'eſt mal à propos que Montagne accuſe les Medecins de traîner les maladies pour leur profit, comme on accuſe les mauvais Chirurgiens de tenir les playes long-temps ouvertes, afin de tenir les malades dans leur dépendance, ainſi que les habiles politiques

qui brouillent l'Etat pour se rendre necessaires ; mais cette conduite est contre l'honneur & la politique d'un habile Medecin. Comme dit Seneque, rien n'est plus honteux à un Medecin que de chercher l'ouvrage de Medecin ; j'ai exercé l'Art pendant long-temps avec plusieurs habiles Medecins tant en France, en Italie, qu'en Allemagne, ainsi que dans nos Provinces, mais je n'ai jamais reconnu en eux une action si detestable : tous faisoient consister leur gloire & leur reputation dans une prompte guérison, & ils y trouvoient en même-temps leur compte, puisqu'un habile homme qui tire promptement d'affaire, est mieux récompensé qu'un autre. Cette fourberie seroit plus tolerable à un Chirurgien, puisqu'il pourroit tenir les playes ouvertes sans aucun danger, mais il n'en est pas de même dans la Medecine en retardant une maladie, il y pourroit avoir du danger pour la vie. Hypocrate dit qu'il faut observer les heureuses situations des temps, & qu'il ne les faut pas laisser échaper comme les moyens les plus surs pour faire operer les Remedes, faute de quoi il est arrivé souvent qu'on n'a pas pû parvenir à la guérison.

6. MONTAGNE. D'une santé constante & entiere, ils en tirent l'augure d'une grande maladie future.

BEEVERWYK. Il cite les paroles d'Hypocrate ans son premier livre, quand la bonne disposition des Luteurs est parvenue à son plus haut point, elle est en danger ; car elle ne peut rester long-tems dans ce même état ; & comme elle ne peut devenir meilleure, elle doit necessairement devenir pire. Hypocrate ne parle point ici d'une santé reglée, mais uniquement des Luteurs qui affectoient de se bien nourrir & d'être grands & robustes, & qui ne s'en portoient pas mieux, puisqu'ils ne s'exerçoient qu'afin de mieux boire & manger, & satisfaisoient à toutes les sensualitez de la vie, sans rime ni regle : il soutient que de se remplir le corps avec trop d'avidité, de s'échauffer & de se rafraichir trop subitement, est dangereux. Plutarque dit que le Prince Hilopeme railloit ces Luteurs de ce qu'ils vouloient être gros & gras, disant qu'ils n'étoient utiles à rien, & en très-mauvais état pour la santé. Caton le vieux dit d'un homme gras ; comment est-ce que cet homme pourroit être utile au service de l'Etat, puisque tout son corps est occupé par son ventre ? & Tite-Live dit que quoique les grands corps paroissent être garantis des attaques de dehors, ils ne laissent pas d'être chargez de leur propre fardeau ; pour faire un gros corps, il faut beaucoup

de sang, comme étant la matiere qui produit la chair ; & quand le vaisseau est trop plein, il est en danger de crever, ou bien que la chaleur naturelle ne soit étouffée, & vienne à s'éteindre. Gallien cite plusieurs de ces Luteurs qui sont morts subitement dans le tems qu'ils étoient dans leur plus grande vigueur : la vie reglée des gens de campagne qui travaillent, & qui se nourrissent sobrement, est convenable pour l'operation de la nature, & n'est pas sujette à de pareils accidents. Comme la nature est toûjours occupée dans le corps humain à digerer la nourriture & d'en faire la separation, pour faire le sang, & entretenir la chair, & quand il n'y a plus rien à augmenter aux parties solides, & qu'il n'y a plus de place dans les veines pour recevoir cette nourriture, il y a grand danger que les vaisseaux crevent, d'où il s'en suit une mort subite.

7. MONTAGNE. J'ai été assez souvent malade, & j'ai trouvé sans leur secours le moyen de supporter mes maladies ; j'en ai essayé quasi de toutes les sortes, & aussi courtes que nul autre, sans y avoir mêlé l'autorité de leurs ordonnances. j'ai la santé libre & entiere, sans autre regle ni discipline que ma coûtume, & ce qui me peut faire plaisir. Les Medecins peuvent-

ils nous prouver par leur bonne santé & la durée de leur vie, quelqu'effet apparent de leur science ? il n'y a point de Nation qui n'ait vêcu plusieurs siécles sans la Medecine, qui étoient les premiers siécles estimez les plus heureux ; la dixiéme partie du monde ne s'en sert pas encore ; à l'heure qu'il est, une infinité de Nations ne la connoissent pas, qui vivent plus sainement & plus longuement qu'on ne fait ici, & parmi nous le menu peuple s'en passe heureusement. Les Romains ont été 600. ans avant que de la recevoir ; mais aprés l'avoir essayée, ils la chasserent de leur Ville, par l'entremise de Caton le Censeur, qui leur montra combien ils s'en pouvoient passer aisément, ayant vécu 85. ans, & fait vivre sa femme jusqu'à une extrême vieillesse, non pas sans medecine, mais bien sans Medecins ; car tout ce qui est utile à la vie, se peut nommer medecine. Il entretenoit, dit Plutarque, sa famille en santé par l'usage, ce me semble, du Lievre.

BEEVERWYK. Montagne n'a pas de quoi se vanter beaucoup de s'être passé de la Medecine, puisqu'il se plaint de souffrir de grandes douleurs de la gravelle & des coliques : il se veut garantir de la Medecine, & ne sauroit se garantir de la maladie, il fonde ses sentimens sur ce que les

Medecins ne prouvent pas la force de leur l'Art par une meilleure santé, ni par une plus longue vie que les autres : je conviens qu'il y a beaucoup de Medecins qui s'attachent plûtôt à ce qui leur fait plaisir qu'à leur santé, negligeans les leçons qu'ils donnent aux autres. Un fameux Medecin à qui on fit la même objection, répondit, Je conseille ce qui convient à l'Art, & je fais ce qui convient au Medecin. Laerte écrit que Diogene reprenoit fort ceux qui offroient des sacrifices pour la santé & qui mangeoient tout ce qui y étoit contraire. Caton dit que rien n'est plus mépriſable qu'un Maître qui confond par ſes actions tout ce qu'il enſeigne. Ciceron dit pareillement qu'il ſied mal à un Maître de Muſique de chanter ſur un faux ton, qu'un Maître de Langue parle mal, & qu'un Philoſophe enſeigne la vertu, pendant qu'il prend un chemin oppoſé, ce qui peut être appliqué pareillement aux Medecins qui ſe rendent les eſclaves de leur paſſion, mais par la raiſon qu'un Muſicien ait chanté mal, qu'un Maître de Langues ait parlé mal ; qu'un Philoſophe & un Medecin ait mal obſervé les regles de ſon Art, on ne doit pas mépriſer la Muſique, les Langues, la Philoſophie, ni la Medecine. Si l'on a vû des Medecins qui ont abregé leurs jours

par leur déreglement, on en a vû d'autres qui ont suplée à une foible constitution par un regime de vie, suivant les regles de l'Art qui les ont menez à une grande vieillesse, ainsi que j'en ai cité quelques-uns, entre autres, Hypocrate, Platon & Aristote, assurent qu'Herodote étoit d'une disposition fort foible, mais qu'il est parvenu par le secours de l'Art jusqu'à l'âge de 100. ans. La preuve n'est pas trop sure de ce que Montagne dit, qu'il n'y a presque point de peuple qui n'ayent vêcu plusieurs siécles sans la Medecine, puisque nous lisons que parmi les Juifs, les Caldeens, Assiriens, les Egyptiens & les Gercs, l'Art a été en grande estime; d'ailleurs il ne seroit pas étonnant que cet Art eût été ignoré de ces peuples Barbares, qui n'avoient eu aucune connoissance des autres Sciences si utiles à la vie; ce n'est pas un deshoneur pour la Medecine, elle a la gloire d'avoir été toûjours estimée parmi les plus Sçavans. Strabon dit dans son 16. Livre que les Indiens préferoient la connoissance de la Medecine par dessus toutes les autres Sciences, & que parmi les Sçavans d'Allemagne il y avoit beaucoup de Medecins qui étoient fort estimez des peuples.

Le menu peuple & gens de la campagne, qui n'ont point d'occasion de mener une vie

déréglée en travaillant continuellement ; ils n'amaſſent pas tant de maladies. A l'égard de ce que dit Pline dans ſon 29. Livre de l'Hiſtoire naturelle que les Romains ont vecu 600 ans ſans la Medecine, & que par le Conſeil de Caton ils avoient chaſſé les Medecins de leur Ville. Le même Pline juſtifie qu'ils ont vêcu ſans Medecins, mais non pas ſans l'Art de la Medecine. Suivant l'aveu de Montagne, que Caton entretenoit toute ſa famille en ſanté avec le Lievre. Plutarque dit dans la vie de Caton, qu'il avoit vû dans les lettres qui étoient reſtées d'Hypocrate comment il avoit été invité avec de grandes offres, de ſe rendre chez Artaxercés, Roi de Perſe, à quoi il répondit qu'il n'exerceroit jamais ſon Art pour des Barbares, (les Grecs tenoient toutes les Nations pour Barbares) ; c'eſt pour ce ſujet que Caton ordonna à ſon fils d'éviter les Medecins. L'on voit à ce ſujet le fragment d'une lettre dans Pline. Mon fils, je ferai connoître dans ſon tems ce que j'ai éprouvé des Grecs dans Athenes, & qu'il eſt bon de lire leurs écrits, mais de ne les point ſuivre, ces peuples gâteront tout lorſqu'ils communiquerons leurs écris, & bien plus s'ils envoyent leurs Medecins chez nous, ils ont juré de détruire tous les Barbares par leur Art ; ils ſe feront bien payer,

afin

afin de mieux attirer la confiance pour les assassiner en toute sureté ; ils nous estiment pareillement pour des Barbares, & nous mépriſent plus que les autres, je vous ai défendu les Medecins.

Cela ne prouve pas qu'il ait condamné la Medecine, car il ajoûte par quel remede il s'est entretenu avec sa femme en santé jusqu'à un âge fort avancé. Plutarque dit que son remede étoit de ne point jeûner, & de manger sur-tout des legumes, de la chair de Canard & de Pigeon ou de Lievre, disant que c'étoit une nourriture legere & bonne aux malades, excepté qu'elle causoit des songes à ceux qui en mangeoient, quoi qu'il dise avoir entretenu sa famille avec cette nourriture ; mais, suivant Plutarque, cette précaution ne lui a pas fait éviter la colere des Dieux, car quoique par son bon temperament il soit parvenu à un grand âge, il a perdu sa femme & son fils de bonne heure, & les a en partie fait mourir par cette maniere de vivre ; car la nourriture qu'il loue tant, ne produit qu'un sang grossier & épais : il condamnoit l'Art sans condamner les effets, il ne faut donc pas s'étonner que le peuple Romain ait apprehendé les Medecins Grecs comme des assassins, s'il est vrai qu'ils se comportoient suivant ce dont Caton les accuse, ou du

moins suivant qu'il l'a voulu persuader; depuis ce tems-là, ils les ont reçûs & les ont même fort estimez. Suetone dit que Jules César accordoit à tous les Medecins qui vouloient s'établir à Rome, le droit de Bourgeoisie, & les Romains ont dressé une Statuë à Antonius Musa, parce qu'il avoit guéri l'Empereur Auguste. Guevara se trompe lorsqu'il marque dans ses lettres Espagnoles que Musa fut le premier Medecin Grec qui s'etablit à Rome; car Auguste fut guéri par ce Medecin dans l'année 731. après la fondation de Rome, & Pline écrit que le premier Medecin vint de Poloponese en 535. & qu'on lui accorda le droit de Bourgeoisie & son franc logement. Il n'est pas difficile de croire que les Romains qui étoient Barbares dans ce tems-là & qui ne s'occupoient qu'à la guerre ayent tant tardé à recevoir la Medecine. Ciceron se plaint pareillement des autres Sciences jusqu'à la Philosophie qu'il dit n'y avoir été connuë avant son tems, & qu'il n'y avoit aucune lumiere sur la Langue Latine. Caton a beaucoup contribué à entretenir le peuple dans cette ignorance, & dans ses vieux jours il arriva à Rome en qualité d'Ambassadeur d'Athénes, Carneade & Diogene, qui attirerent toute la jeunesse Romaine qui les venoit écouter tous les

jours avec admiration, elle étoit charmée des belles manieres de Carneade & de l'éloquence avec laquelle il insinuoit si agréablement, ce qui fit répandre le bruit dans Rome qu'il y étoit arrivé un Grec dont l'esprit étoit une des merveilles du monde: ils s'attirerent l'amour de la jeunesse qui quittoit tout pour s'adonner à la Philosophie, & le peuple fut ravi de voir qu'elle s'exerçoit dans les Lettres Grecques, & cherchoit l'habitude des grands hommes; mais cette affaire déplut fort à Caton dans la crainte que les Romains ne preferassent le gout des belles Lettres à celui de la guerre; il dit dans le Conseil qu'il faloit expedier ces Ambassadeurs au plus vite, afin qu'ils retournassent dans leurs Ecoles pour instruire la jeunesse Grecque, que les Romains ne devoient s'attacher qu'à obéir aux Loix & aux Magistrats, quoique Caton estimât Carneade: il mépriſoit la Philosophie & toute la Science des Grecs, faisant passer le sage Socrate pour un babillard, & un homme inquiet qui enseignoit au peuple des choses toutes opposées aux Loix, comme s'il avoit voulu se rendre le maître de la Patrie; il railloit pareillement sur l'Ecole d'Isocrate, & cherchoit à détourner son fils des Lettres Grecques, prédisant que quand les Romains s'adonneroient aux Sciences Grecques,

ils perdroient leur Empire ; mais sa Prophétie s'est trouvée fausse, puisque cette Ville a monté au plus haut point de sa gloire, quand ses habitans se sont soumis aux instructions des Grecs : & suivant Plutarque, ce même Caton s'est fait instruire dans les Lettres Grecques sur ses vieux jours, lui qui les avoit tant mépriſées. Caton a été un grand homme, mais d'une humeur particuliere, comme on le peut prouver par sa vie, & qu'il se voit dans un discours de Ciceron au jeune Caton.

L'ignorance d'une personne qui veut entreprendre des Sciences, n'en doit pas diminuer le merite, l'on doit distinguer un habile Medecin, d'avec ceux qu'Hypocrate comparoit à des Comediens qui imitent le personnage d'un Medecin, qui ont appris un peu de mauvais Latin dans les Ecoles, & qui n'ont pas fait un grand progrès dans les Academies, croyant qu'il suffit, d'apporter une belle Lettre de reception pour leur argent, comme s'ils étoient aussi habiles qu'il est marqué par le stile general de ces sortes de Lettres, à quoi contribue beaucoup la trop grande facilité des Professeurs, sur-tout en France, où ils ont pour proverbe : *nous prenons l'argent, & nous renvoyons l'âne dans son Pays.* S'ils suivoient les Loix qui leur sont ordonnées,

ils n'en recevroient point qu'ils ne fussent entierement capables. J'ai vû à Montpellier, Ville si renommée dans les siécles passez pour la Medecine, une personne qui fut trois jours entiers pour soutenir sa These, il fit très-peu de réponses justes, & cependant il fut honoré du Bonet de Docteur avec une chaîne d'or au col, comme s'il eût été le plus habile homme du monde. Il est arrivé de mon tems qu'un de nos jeunes Hollandois fut reçû à Caen en France, on lui demanda qu'est-ce que c'étoit que la fiévre, il répondit une intemperance dans le foye: on lui demanda quelle intemperance, à quoi il ne sçût que dire, jusqu'à ce qu'on lui demanda si c'étoit une froide, une chaude, une humide ou une intemperance seche, à quoi il répondit par hazard que c'étoit une chaude. Les Professeurs avides de son argent ne le questionnerent pas davantage, & il supplea par la bourse ce qui manquoit au sçavoir. Ce nouveau Medecin ne sachant plus que faire en France, revint dans sa patrie: le pere, la mere & tous les parens vinrent au-devant de lui contens d'avoir si bien employé leur argent, jusqu'à sa nourrice qui vint de la campagne, & pleura de joie de voir que son nourrisson fut devenu un si habile homme: il fut estimé pour un très-habile Medecin parmi ce menu

peuple, pendant que ſes Livres culbutoient parmi les rats & les ſouris, il ſe perſuadoit qu'ayant été reçû Medecin ſans avoir étudié les Livres, il pourroit bien s'y maintenir ſans leur ſecours: voilà comme on s'introduit ſouvent dans la Medecine au malheur de ceux qui s'y confient.

Ces fautes ſont perſonnelles, & ne regardent point la dignité de l'Art, qui eſt ſouvent mépriſé par l'incapacité de ceux qui s'en mêlent; c'eſt une plainte qu'Hypocrate a faite ſouvent, & Montagne auroit raiſon de dire qu'il vaudroit mieux ne faire aucun remede, que d'uſer de ceux qui ſeroient ordonnez par de pareils Medecins. Afin de pourvoir à ces dérangemens, pluſieurs Villes ne permettent point aux Medecins d'exercer l'Art, qu'ils n'ayent été examinez auparavant par ceux de leur Faculté, & en Eſpagne, quoiqu'ils ayent paſſé par tous les Examens & qu'ils ayent été reçûs, on ne leur accorde point des Lettres de confirmation qu'ils n'ayent accompagné leurs Maîtres auprès des malades pendant deux ans, & en Italie on ne les reçoit point qu'ils n'ayent travaillé chez les Profeſſeurs, & qu'ils ne connoiſſent leur capacité, par experience: on commence à imiter cette méthode à Leyde avec beaucoup d'utilité. Boëce marque dans ſon 2. Livre de ſon

Hiſtoire que Rheuthas, Roi d'Ecoſſe, voyant que beaucoup de ſes ſujets bleſſez & malades mouroient par l'ignorance des Medecins, défendit ſur peine de la vie que nul n'exerçât cet Art, ſans avoir donné des preuves de ſon experience; cette précaution dépend des Magiſtrats des Villes, il eſt encore plus convenable aux Profeſſeurs des Univerſitez qui ne devroient pas outre paſſer les bornes qui leur ſont preſcrites de ne recevoir que ceux qu'ils trouveroient capables.

8. MONTAGNE. Pline dit que les Arcades guériſſent toutes les maladies avec du lait de vache, & les Lebiens, dit Herodote, jouiſſent communément d'une parfaite ſanté, par la coûtume qu'ils ont après que leurs enfans ont atteint l'âge de quatre ans, de leur bruler les veines du chef & des temples, par où ils previennent pour toute leur vie toutes les fluxions & les rhumes; & les gens de Villages de nos païs, n'uſent pour tous les accidens, que du vin le plus fort, mêlé de force ſaffran, & du ſucre avec un pareil ſuccez; & à dire vrai quel effet peut produire cette confuſion & diverſité d'ordonnance, que de vuider le ventre, ce que mille ſimples domeſtiques peuvent faire, & ſi je ne ſçai ſi c'eſt utilement, & ſi notre nature n'a pas beſoin de la reſidence de ces excremens juſqu'à

certaine mesure, comme le vin de sa lie pour sa conservation.

BEEVERWYK. Pline marque dans son 25. Livre de son Histoire naturelle au 8. chap. que les peuples d'Arcadie n'usoient d'aucune autre medecine que du lait au Printemps, parce que les herbes sont dans toute leur force; que les vaches en les mangeant, leur lait en attire toutes les vertus, de la même maniere qu'on peut purger un enfant, en faisant prendre une medecine à la nourrice, & par cette raison, il faut convenir que c'est un remede, mais qui ne peut être bon à toutes sortes de maladies. Herodote dit que les peuples de Lybie bruloient les veines du dessus de la tête & d'autres aux temples de leurs enfans quand ils avoient atteint l'âge de quatre ans avec de la laine grasse de mouton, afin que les fluxions qui tombent de la tête ne leur pussent nuire. Il assure que ces peuples sont les plus sains & les plus robustes qu'il connoisse, sans pouvoir dire si c'est par cette raison, quoique ce remede puisse être bon contre les fluxions, ainsi que je l'ai vû pratiquer de même en Italie, il ne peut servir contre des maladies qui n'ont rien de commun avec les fluxions. Lorsque les gens de campagne ont des maladies causées de froidure, ils usent de vin fort avec force saffran,

ſucre & épicerie, cela ne peut faire qu'un bon effet ; cependant la trop grande quantité de ſaffran peut nuire. Nos femmes uſent aſſez ſouvent de ce remede ſans diſtinction, même dans les fiévres chaudes, la pluréſie & l'eſquinancie, & autres maladies chaudes ; & quoique le malade meurre, cela ne les guérit pas de la confiance qu'ils ont en leur remede ; c'eſt une mauvaiſe raiſon de Montagne de dire qu'il ne faut pas entierement vuider le corps, ainſi que le vin qui doit reſter ſur la lie. La comparaiſon n'eſt pas juſte : comment peut-on concevoir que les excremens dans leſquels il n'y a plus de ſubſtance pour la nourriture, puiſſent faire du bien dans le corps de l'homme.

9. MONTAGNE. L'on voit ſouvent des hommes ſains tomber en vomiſſement ou flux de ventre par un accident étrange & faire une grande vuidange d'excremens ſans aucun beſoin precedent ni ſoulagement, ſouvent même avec grand dommage & empirement. J'ai appris depuis peu du grand Platon que des trois ſortes de mouvemens qui nous appartiennent, celui de la purgation eſt le pire, & que nul homme à moins que d'être inſenſé, ne s'en doit ſervir que dans un dernier beſoin.

BEEVERWYK. Hypocrate s'explique ſur ce ſujet, lorſqu'il dit, pour ce

qui regarde le vomissement & le lachement de ventre qui viennent naturellement, lorsque cela arrive dans un tems que la nature le demande, il est très-utile & ne fait point de mal, autrement il est dangereux. Ciceron dit dans une lettre qu'il écrit à son épouse : J'ai vomi la nuit passée une quantité de bille & me suis senti soulagé sur le champ, comme si l'on m'avoit apporté un remede du Ciel ; ce que Ciceron dit que la nature a produit en lui, l'Art en fait de même aux autres, c'est en quoi consiste l'habileté d'un Medecin de ne purger que ce qui demande à être purgé ; & pour lors c'est un grand soulagement à un malade ; mais si au contraire il vomit & lache ce qui ne le doit point être, il empire & cela peut causer beaucoup de mal. Et quoique Platon dise que parmi les trois sortes de mouvemens, celui de la purgation est le pire, il la croit utile dans une derniere extrêmité : tous les Medecins conviennent en ce point que de purger un corps qui est en santé, est très-nuisible, car une medecine ne trouve point d'humeurs superfluës, elle travaille sur celles qui entretiennent la santé, ce qui prive le corps de sa nourriture ordinaire, & l'affoiblit ; mais les humeurs qui s'amassent en trop grande quantité & qui chargent la nature, doivent être purgées,

car la nature ne s'entretient pas par des excremens corrompus qui doivent être purgez avant qu'ils communiquent leur infection aux bonnes humiditez radicales, & dans de pareilles occasions, le mouvement de la purgation est le meilleur, & le pire, comme dit Platon, quand il se fait dans un corps sain, comme plusieurs en usent par une mauvaise habitude.

10. MONTAGNE. On reveille & on remue le mal par un moyen opposé: il faut par un regime de vie le conduire doucement à la fin, le violent combat entre les drogues & la maladie ne tend qu'à notre perte, puisque la querelle se demêle au-dedans, & que les drogues sont un secours auquel on ne se peut fier, & naturellement ennemis de notre santé & qui n'ont accès chez nous que par le trouble qu'elles y mettent. Laissons agir la nature, le même ordre qui pourvoit aux taupes & aux puces, pourvoit aussi aux hommes, pourvû qu'ils ayent la même patience à se laisser gouverner.

BEEVERWYK. Cela est bon pour le discours, si l'on veut chasser le mal il le faut émouvoir pas des remedes qui lui sont opposez pour le combatre: si la maniere de vivre pouvoit guérir toutes sortes de maladies, ce seroit une grande folie d'u-

ser des drogues ; mais comme cela n'arrive que dans de legeres indisposítions, on ne peut se passer de remedes qui sont ennemis au corps sain quand on les prend sans necessité, mais ils sont amis dans le besoin, & d'un grand secours lorsqu'ils nous sont donnez à propos par une bonne main : si nous laissions agir la nature, comme les puces & les taupes, qui nous dira si ces animaux ne connoissent pas leurs remedes, comme les chiens & les chats & tant d'autres animaux ; mais comme l'homme est le plus parfait de tous les animaux, l'on doit croire que la nature a pris plus de soin pour le conserver que les autres, sur-tout les taupes & les puces qui sont des insectes que Montagne a choisis pour nous les mettre en comparaison. Toutes les drogues qui purgent ne sont pas également violentes, on trouve de la Mane, de la Rubarbe & du Sené aussi facilement que la Scamonie, le Turbith & l'Antimoine dont on ne se doit servir que dans le dernier besoin. & c'est sur ces dernieres qu'il faut entendre Platon : puisque de son tems toutes ces sortes purgations étoient en usage, les Medecins Arabes ont trouvé long tems après les purgations douces dont on se sert à present communément.

II. MONTAGNE. On demandoit à

à un Lacedemonien ce qui l'avoit fait vivre si long-tems, L'ignorance de la Medecine, répondit-il, & l'Empereur Adrien crioit sans cesse en mourant que le grand nombre de Medecins l'avoit tué. Un mauvais Luteur s'étant fait Medecin, Courage, lui dit Diogene, tu as raison, tu mettras à present en terre ceux qui t'y ont mis autrefois. Mais ils ont le bonheur, selon Nicocles, que le Soleil éclaire leurs succès, & la terre cache leurs fautes, ils ont outre cela l'avantage de se pouvoir servir de tous les évenemens; car si la nature ou quelqu'autre cause étrangere dont le nombre est infini produit en nous des effets salutaires, la Medecine a le privilege de se le pouvoir attribuer, & tout l'heureux succès qui arrive au patient qui est sous sa regie, il le tient d'elle. Les occasions qui mont guéri & mille autres comme moi qui n'appellent point de Medecins, ils les usurpent; mais pour les mauvais accidens, ils les desavouent ou en attribuent la faute au patient par des raisons si vaines, qu'ils ne sont aucunement embaraſſez d'en trouver un nombre infini, comme telles: il a découvert un bras, il a oui le bruit d'un carosse, ou a laissé la fenêtre ouverte, il s'est couché sur le côté gauche, ou il a quelqu'embaras d'esprit, en un mot, un rêve, un songe, une œillade

leur paroît un sujet suffisant pour décharger leur faute, quand il leur plaît; ils se servent encore de cet empirement pour accommoder leurs affaires, qui est de dire, quand la maladie se trouve rechauffée par l'application de leur remede, qu'elle auroit été bien plus violente sans ce moyen : celui qu'ils ont jetté d'un rhume dans une fiévre quotidienne auroit eu sans eux la fiévre continuë, ils n'ont garde de faire mal leur besogne, puisque le dommage leur revient à profit.

BEEVERWYK. Pour les Lacedemoniens, on sçait qu'aucun peuple ne vivoit si frugalement, ils s'exerçoient continuellement le corps, ce qui les empêchoit d'amasser des mauvaises humeurs, & les mettoit hors d'état d'avoir besoin de remedes, comme je l'ai dit ci-dessus, ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de Medecin; il n'est donc pas étonnant que ces peuples ne fissent pas grand cas des Medecins; c'est une methode ordinaire de mépriser ceux dont on ne croit pas avoir besoin. Louis XI. Roi de France ne craignoit dans tout son Royaume que Jaques Coctier son Medecin, il croyoit que tout son bonheur dépendoit de lui, ainsi qu'il est dit dans Commines.

Pline reproche aux Medecins Grecs leur

nconſtance, diſant qu'ils étoient jaloux de
'acquerir un grand nom, ce qui produiſoit
es malheureuſes conteſtations, l'un ne vou-
ant ceder au ſentiment de l'autre, ce qui apa-
emment a donné ſujet à cette Epitaphe,
ainſi qu'on dit de l'Empereur Adrien, qu'il
rioit au lit de la mort ce Proverbe Grec:
*Le grand nombre de Medecins ont fait mou-
ir le Roi*, comme Pline certifie qu'il l'avoit
ait mettre ſur ſon Tombeau.

Turba Medicorum me frequentans perdidit.

Un autre voyant pluſieurs Medecins au-
our d'un malade leſquels ne pouvoient s'ac-
order, dit, Combien de corbeaux ſur une
roye. Je n'approuve aucunement de ſe ſer-
ir de pluſieurs Medecins à la fois, comme
it Dœmaſcene, Celui qui demande con-
eil à pluſieurs, tombe dans pluſieurs fautes,
uiſqu'il arrive rarement que leurs ſentimens
'accordent; l'un veut augmenter, & l'autre
eut diminuer, & le plus opiniâtre l'em-
orte; car pour ne ſe pas entre détruire, le
lus foible cede au plus fort, quoique contre
on ſentiment; outre cela, un habile homme
ui poſſede un bon remede, ne le veut pas
roduire par jalouſi- pour n'en point don-
er la connoiſſance aux autres, & ſuivant
e Proverbe, *rien ne perit plûtôt que les
iens communs*. Un malade qui ſe met entre

les mains de plusieurs Medecins, se rend commun à tous, & pas un en particulier ne le prend à cœur, s'en confiant les soins les uns aux autres; & si le malade vient à guérir, l'honneur en est partagé; mais comme plusieurs yeux voyent plus clair qu'un, il n'est pas mal à propos dans de grandes maladies d'entendre plusieurs sentimens; car il arrive que l'un fait des observations à quoi l'autre n'auroit pas songé, mais après ce recueil fait, il en faut laisser l'execution à celui qui a notre confiance, qui connoît notre temperament, comme le fameux Peintre Zeusil, pour faire le beau Tableau de Venus pour ceux de Crotone, il prit pour modele cinq filles des mieux faites pour imiter ce qu'elles avoient chacune de plus beau.

Diogene railloit un mauvais Lutteur d'être devenu Medecin, sçachant bien que cet Art qui demande une si longue étude, ne peut être exercé par un premier venu, qu'aux dépens des malades qui s'y confient, de même que Gallien railloit un Tisseran, qui avoit quitté sa navette & le métier, pour se mettre dans la pratique, & Phedre dans sa 14. Fable Liv. 1. dépeint un Cordonnier qui faisoit le Medecin, dans une Ville où il étoit inconnu, par ces vers Latins.

Malus cum sutor inopiâ deperditus,

Medecinam ignoto facere cœpisset loco,
Et venditaret falsò antidotum nomine,
Verbosis acquisivit sibi famam strophis.
Hic cum jaceret morbo confectus gravi,
Rex urbis, ejus experiundi gratiâ,
Scyphum poposcit; fusa dein simulans aquâ,
Mi scere antidoto illius se toxicum,
Hoc bibere jussit ipsum, posito præmio.
Timore mortis ille tum confessus est,
Non artis ullâ medicum se prudentiâ,
Verùm stupore vulgi factum nobilem.
Rex advocatæ concione hæc addidit:
Quantâ putatis esse vos dementiâ.
Qui capita vestra non dubitatis credere
Cui calceandos nemo commisit pedes?

Mais cela ne regarde aucunement les veritables Medecins qui ont été très-estimez par Diogene, suivant Laërte, qui cite ce que je viens de rapporter, & que ce grand homme disoit que quand il voyoit des Medecins, des Pilotes & de Philosophes, qu'il croyoit que l'homme étoit le plus sage de tous les animaux; & quand il voyoit des Devins, des Interpretes de songe & autres, qu'il ne trouvoit rien de si sot que l'homme. Montagne dit que les Medecins trouvent leur défaite, sur les inconveniens: est-ce une chose impossible, que l'Art ne puisse produire les mêmes effets sur un malade

dans un tems que la nature produit dans un autre, & l'experience ne nous apprend-t'elle pas que la négligence des personnes qui gardent un malade ou l'obstination du malade même, peut détruire toute la précaution d'un Medecin. Hypocrate dit qu'il ne suffit pas qu'un Medecin fasse son devoir, qu'il faut qu'un malade & ceux qui le soignent y correspondent, puisque le moindre accident peut beaucoup nuire; les Medecins ont bien plus grand sujet de se plaindre, puisqu'on jette toute la faute sur eux; si le malade s'affoiblit par sa maladie, on dit que le Medecin lui fait garder trop de diete, ou qu'on l'a trop purgé, ou qu'on ne le devoit point saigner, on le critique sur tout; & si les remedes font leurs effets, & que le malade soit guéri, on est en balance si l'on en doit l'évenement à ses soins.

12. MONTAGNE. Ils ont raison d'exiger de leurs malades une confiance favorable, il faut qu'elle soit à la verité bien forte pour se laisser persuader des choses si difficiles à croire.

BEEVERWYK. A la verité il est très-necessaire qu'un malade soit traité par un Medecin en qui il a confiance, & l'on dit communément que celui qui a la confiance, réussit mieux dans la guérison, qu'un autre; un malade doit avoir du courage.

Le Prophéte Job dit. Je ne vivrai pas long-tems, car je suis désespéré; l'impression a un grand pouvoir sur notre ame, elle cause un mouvement dans l'esprit & dans le sang, & si cela est accompagné d'une veritable confiance, les forces de la nature se joignent pour combatre la maladie, & nous voyons souvent quel changement produit dans un malade l'arrivée d'un Medecin qu'il a attendu avec confiance, il se trouve satisfait, ses esperances se reveillent, & son esprit anime ses forces contre le mal; & quand le Medecin n'est point agréable, & qu'un malade n'y a point de confiance, cette idée le rend triste & l'abat, son esprit perd sa force; quand un Medecin plaît, le malade se conforme volontiers à ses ordonnances, il prend les remedes dans la confiance qu'ils le guériront, au lieu qu'il les prendra d'un autre à contre-cœur, & cette repugnance lui empêche les bons effets, mais il ne faut pas pousser cette confiance jusqu'au point où Montagne le veut étendre.

13. MONTAGNE. Platon disoit avec raison qu'il n'apartenoit qu'aux Medecins de mentir en toute liberté, puisque notre salut dépend de la vanité, & de la fausseté de leurs promesses. Esope Autheur excellent, & dont peu de gens connoissent le mérite, nous represente plaisamment cette

authorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies & extenuées par le mal, & la crainte : il compte qu'un malade étant interrogé par son Medecin sur les operations des medicamens qu'il lui avoit donnez, J'ai fort sué, répondit-il : Cela est bon, répondit le Medecin. Une autre fois il lui demanda encore comment il s'étoit porté depuis : J'ai eu un froid extrême, dit-il, & j'ai fort tremblé : Cela est bon, poursuit le Medecin. A la troisieme fois il lui demanda de rechef comment il se portoit : Je me sens, dit-il enfler & bouffir comme d'hidropisie : Voilà qui va bien, ajouta le Medecin. L'un de ses domestiques venant après s'informer de son état : Mon ami, dit-il, je me meurs à force d'être bien.

BEEVERWIK. Il ne faut pas entendre Platon au sujet des veritables Medecins, mais de ceux qui se sont introduits indignement dans l'exercice de l'Art dont nous avons assez parlé ci dessus. Pline dit qu'il n'y a que dans cet Art seul qu'on croit facilement ceux qui s'y disent être fort habiles, quoyqu'il n'y ait point de mensonge plus dangereux que celui-là ; ceux qui n'ont point de connoissance des regles de l'Art, tâchent de satisfaire par un grand babil & un infinité de menteries : ils sont doux aux malades, complaisans à tout ce qui leur peut

faire plaisir, aplaudissant à tout ce qu'on leur dit, & la Fable d'Esope ne tend qu'à faire comprendre que rien n'est plus dangereux que les personnes qui flatent & qui aplaudissent à tout.

14. MONTAGNE. Il y avoit une Loi en Egypte plus juste par laquelle le Medecin prenoit le malade à sa charge pendant les trois premiers jours au peril, risque & fortune du patient ; mais les trois jours passez, c'étoit au sien ; car qu'elle raison y auroit-il qu'Esculape leur Patron ait été frapé de la foudre, pour avoir ramené Hypolite de mort à vie.

Tum Pater omnipotens aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis, ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis, & Artis:
Fulmine Phœbigenam stigias detrusit ad undas.

Et ses successeurs seront absous qui envoyent tant d'ames de la vie à la mort. Un Medecin se vantoit à Nicocles que son Art étoit de grande autorité : il répondit qu'il s'en pouvoit vanter avec raison, puisqu'il avoit le pouvoir de tuer les hommes sans craindre aucune punition.

BEEVERWYK. Les Medecins d'E-

gypte exerçoient l'Art suivant les Loix qui leur étoient prescriptes par les plus habiles Medecins, qu'ils nommoient les Livres saints; & s'ils traitoient les malades, suivant l'observation de ces Loix, ils n'étoient responsables de rien, quoiqu'ils vinssent à mourir: mais s'ils agissoient contre les Loix, on les condamnoit à la mort, puisqu'on étoit persuadé que les manieres de guérir telles qu'elles étoient marquées dans ces Loix, fondées sur les experiences de plusieurs années par les plus habiles Medecins, surpassoient tout ce qu'on auroit pû y ajoûter, suivant que Diodore le marque dans le premier Livre de son Histoire. Parmi ces Loix, il y en avoit une dont Aristote fait mention, qui défendoit aux Medecins de rien mouvoir avant le quatriéme jour, & s'ils purgeoient ou saignoient le malade avant ce tems là, c'étoit à leur risque, puisqu'ils croyoient que dans ces commencemens, la nature est encore dans sa force pour pouvoir agir par elle-même en gardant la diete; qu'on peut surmonter la maladie sans user de remedes, qui au lieu de faire du bien, empêchent la nature d'agir. Seneque dit que rien n'est plus dangereux que des remedes à contre-tems, & Tite-Live dit pareillement, que les Medecins avancent quelquefois davantage de rester tranquilles, que d'agir; cependant cette

regle n'eſt pas ſans exception, il eſt quelquefois utile d'attendre, mais tous les corps ne ſont pas d'un même temperament, ſouvent on doit prévenir le mal dès ſon commencement, avant qu'il prenne racine.

Pluſieurs maladies paroiſſent legeres dans leur commencement, elles vont toûjours en avant juſqu'à ce qu'elles ayent miné les forces, ſuivant la remarque de Seneque dans ſa 85. Lettre, & Ariſtote même n'aprouve pas cette Loi d'Egypte, diſant qu'il eſt ridicule de contraindre un Art par des Lois, il eſt impoſſible de fixer des regles dans une affaire qui eſt ſujete à tant de circonſtances qui changent de moment à autre; & ſi l'experience avoit fait connoître à quelques Medecins une façon meilleure que celle qui étoit marquée dans la Loi, étoit-il digne de mort pour avoir voulu chercher ce qu'il croyoit le plus utile aux malades: Hypocrate plus ſçavant que tous ceux qui avoient fait cette Loi, en auroit pû établir de plus juſtes; mais il a trouvé qu'il étoit impoſſible de preſcrire des Loix dans la Medecine, qu'il faudroit ſuivre ſans exception: ſon proverbe ordinaire, étoit: L'*Art eſt infini, l'occaſion prompte, l'épreuve dangereuſe, & le jugement difficile.*

Pline dit, ſuivant Pindare, que cette punition étoit arrivée à Eſculape, parce qu'il

avoit guéri par avarice un méchant homme haï de tous, qui étoit à l'extremité sans espoir de vie; mais qu'il n'a pas été frapé du Tonnere, mais emporté par une fiévre maligne qui l'a brulé comme un feu du Ciel, ce jugement d'Esculape deshonore moins ses successeurs que celui de Montagne. Alexandre le Grand fit pendre le Medecin d'Ephestion son favori, parce qu'il n'avoit pas employé ses soins pour le faire vivre. Manus ayant promis de guérir le fils du Roi de Perse qui mourut, fut écorché vif. Gabriel Zerby, n'ayant pû trouver aucun remede pour la guérison d'un Bacha Turc, fut poignardé par ses gens; & Avicene, ce fameux Medecin Grec, dit que lui-même a gardé la prison très-long-tems pour une cause pareille. Pierre Leo ayant vû dans les Astres qu'il couroit risque d'être noyé, quitta la Ville de Venise où il demeuroit, pour s'établir à Florence, où il n'y a point d'eau qu'une Riviere peu profonde: il y traita le Grand Duc Laurent de Medicis dans une maladie; il promit au fils de ce Prince qu'il le tireroit d'affaire; mais étant venu à mourir subitement, le nouveau Duc le fit jetter dans un puits: c'est une grande imprudence à un Medecin de répondre si legerement de la vie d'un malade, puisque ceux qui sont en santé ne sont pas assuré d'être en

en vie le lendemain : comment peut-on répondre d'une personne malade ? à combien d'inconveniens l'homme n'est-il pas sujet, tant ceux qui sont produits dans nous-même, que ceux que le hazard fait n'aître, ainsi que le Poëte Martial l'exprime par ces vers.

O ! quantum est subitis casibus ingenium,
Nemo tam divos habuit secundos,
Crastinum ut possit sibi polliceri.

Pline cite plusieurs exemples dans son Histoire naturelle de ces morts d'hazard : le Poëte Anacreon, est mort d'un pepin de raisin ; le Consul Fabius, d'un cheveu qu'il avoit avalé dans du lait : le pere de Jules César & Fabius Maximus, sont morts sans aucun indice de maladie ; Genseric, Roi des Vandales, Alaric, Roi des Gots, Alfonse VII. Roi d'Espagne, Aldebond, Roi d'Angleterre, Charles VIII. Roi de France, sont morts sans avoir été malades. La mort peut être causée par des émotions d'esprit, surtout de la colere à laquelle les malades sont fort sujets, comme l'experience nous l'apprend tous les jours : puisque la mort vient par toutes sortes de voies, il est impossible de répondre de la vie de qui que ce soit.

Il arrive souvent qu'un Medecin flate un

malade pour l'encourager ; cette complaisance n'ayant que de bons principes, ne le rend aucunement coupable, pourvû qu'il faſſe ſon devoir d'ailleurs ; rien n'eſt plus coupable qu'un Medecin ignorant qui entreprend un Art qu'il ne ſçait pas, & ſe jouë de la vie des hommes ; mais quand un habile homme a employé toute la force de ſon Art, & qu'il n'a rien négligé pour parvenir à la guériſon, il a fait ſon devoir & n'a plus rien à ſe reprocher. Il eſt impoſſible de guérir toute ſorte de maladie, & de rendre l'homme mortel immortel ; mais comme dit Seneque dans le 6. Chapitre de la colere, les Medecins ſoulagent les ſouffrances de ceux auſquels ils ne peuvent pas donner la vie, & leur font avoir une fin plus douce, & pour cette raiſon les Juges ont ordonné qu'on ne pouvoit pas tirer un Medecin en Juſtice pour ce ſujet ; & quand il n'y auroit que la punition établie par Hypocrate, qui eſt le deshonneur & la perte de la réputation pour avoir mal réuſſi, on ne peut pas dire qu'ils ont la liberté d'aſſaſſiner ſans craindre aucune punition.

15. MONTAGNE. Au reſte ſi j'euſſe été de leur conſeil, j'aurois rendu ma diſcipline plus ſacrée & plus miſterieuſe : ils avoient aſſez bien commencé ; mais ils n'ont pas achevé de même. C'étoit un bon com-

mencement d'avoir fait des Dieux & des Démons autheurs de leur Science, d'avoir pris un langage à part & une écriture particuliere, quoique la Philosophie soutienne que c'est une folie de conseiller un homme pour son profit par maniere intelligible.

Ut si quis medicus imperet ut fumat
Terrigenam herbigradam domi portam
sanguine cassam.

C'étoit une bonne regle dans leur Art, & qui accompagne tous les Arts fanatiques, vains & surnaturels, qu'il faut que la foi du patient precede par bonne esperance & confiance, les effets des operations; ils poussent même cette regle à tel point qu'ils jugent que le plus ignorant Medecin qui a la confiance du malade, est plus propre que le plus experimenté qui lui est inconnu. Le choix même de la plûpart de leurs drogues est mistericux & divin: le pied gauche d'une Tortuë, l'urine d'un Lezard, la fiente d'un Elephant, le foye d'une Taupe, du sang tiré sous l'aîle d'un Pigeon blanc; & pour nous autres Colliqueux, ils abusent tant de nos miseres, qu'ils nous donnent des crotes de rars pulverisées & telles autres singeries qui ont plus l'air d'un enchantement de Magie que de science solide, sans parler de

leur nombre impair & de leurs pillules, le choix de certains jours & Fêtes de l'année, la distinction des heures pour cueillir les herbes, & cette grimace rebarbative & prudente de cette contenance, & l'air composé dont Pline même se moque; mais j'ai voulu dire qu'ils ont failli après ce beau commencement de n'avoir observé de tenir leurs assemblées plus secretes & plus sacrées, aucun homme prophane n'y devoit avoir accès, non-plus qu'aux Ceremonies secretes d'Esculape, faute de cela on découvre leur irrésolution, la foiblesse de leurs argumens, l'âpreté de leurs contestations, pleines de jalousie, de hauteur & d'interêts particuliers; il faut être bien aveuglé pour ne se pas croire bien avanturé entre leurs mains: vit-on jamais Medecin suivre l'Ordonnance de son confrere sans y retrancher ou ajoûter quelque chose par où ils trahissent leur Art, & nous font voir qu'ils considerent plus leur réputation & profit particulier que l'interêt du patient; c'est un de leurs plus habiles Docteurs qui a ordonné qu'il n'y auroit qu'un seul à traiter un malade; car s'il ne fait rien qui vaille, l'on ne peut rien reprocher à l'Art, pour la faute d'un seul homme, & la gloire sera grande s'il vient à réussir; mais quand ils sont plusieurs, ils gâtent le métier & ne font rien qui vaille.

BEEVERWYK. De la même maniere que ceux qui ont vêcu parmi les Chrêtiens d'une vie exemplaire devant Dieu & leur prochain ont été tenus pour Saints après leur mort : ceux qui excelloient parmi les Païens dans les Sciences, & qui par de grandes actions, avoient produit de grands avantages au public, ont été honorez après leur mort comme des Dieux par la gratitude de leurs successeurs ; ils ne croyoient point que leurs Dieux avoient été de toute éternité, puisqu'ils conservoient leur Généalogie : par exemple ils disent que Jupiter étoit fils de Saturne & de Rhea né & élevé dans l'Isle de Crete, à present Candie. où il y a été gardé par les premiers habitans de l'Isle de Caretes sur le Mont Dicteos, suivant les vers de Lucrece dans son 2. Livre.

Dictæos referunt Caretas, qui Jovis illum,
Vagitum in Creta quondã occultasse feruntur:
Cum pueri circum puerum pernice chorea,
Armati in numerum starent pernice chorea,
Armati in numerum pulsarent æribus æra.

Il est mort dans sa Patrie, & suivant Ciceron dans son 13. Livre de l'origine des Dieux, on montre son Tombeau dans cette Isle. Ce même Auteur dit pareillement dans son 2. Livre des Loix, qu'Esculape en re-

connoissance du bien qu'il avoit fait au genre humain, avoit été mis au nombre des Dieux, qu'il étoit fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis. Suivant Homere il a mis la Medecine, qui étoit fort confuse avant son tems, en meilleur ordre; mais les Payens en attribuent l'origine à son pere Apollon; c'est de lui, dit le Poëte Callimachus, que les Medecins ont appris à retarder la mort, quoique Diodore de Sicile dise dans son Livre de l'Histoire Grecque, qu'il a appris la Medecine de sa mere Isis, Reine d'Egypte; car parmi les Egyptiens ils appellent Orus, celui que nous appellons Apollon, & les Grecs ont rendu des honneurs divins à tous ceux qui ont augmenté l'Art de quelque remede pour la santé, comme s'ils en avoient été les premiers auteurs.

A quoi sert qu'un malade connoisse tout ce qu'on luy fait prendre; il y a souvent des choses qui repugnent, quand on le sçait, il suffit que l'Apoticaire l'entende; les Medecins n'ont aucun langage particulier; il est vrai que pour la briéveté ils écrivent en demi mots, & qu'ils ont des marques pour les poids, les doses & les mesures; mais cela ne fait point un autre langage, parce qu'ils se servent des chiffres, il n'y a aucun Art qui n'ait ses manieres d'écrire: qui

peut comprendre les Notes de Droit, & cependant les Jurisconsultes se servent de l'écriture commune; & quand cela seroit, quel mal y auroit-il? Hypocrate & Gallien écrivoient en Grec, nous écrivons en Latin, cela n'empêche pas que ce ne soit le même Art.

Il repete la confiance qu'un malade doit avoir en son Medecin; c'est un point que j'ai défendu ci-dessus par des raisons plausibles, & qui doivent détruire la fausseté qu'il avance, que nous estimons mieux le plus ignorant Medecin qui a la confiance du malade, qu'un plus habile qui lui seroit inconnu.

Il n'est pas étonnant que Pline raille les Medecins, il témoigne bien de n'être pas de leurs amis, c'est de lui que Montagne tire la plus grande partie des mauvaises raisons qu'il nous oppose, puisque c'est de lui qu'il a fait toutes les descriptions qu'il vient de citer, quoique Pline n'ait jamais été Medecin: quant à moi, je ne me suis jamais servi de ces choses superstitieuses & je n'ai point vû d'autres s'en servir; voilà pourquoi je ne prens aucun parti sur ce sujet, quoiqu'il y ait de simples remedes qui sont très-utiles dans des maux contre lesquels les simples ne veulent point operer. Heraclite dit que la puissance de Dieu paroît jusque

dans les choſes les plus abjectes, l'experience a fait connoître que les Cloportes ſont merveilleux contre la Gravelle & la Pierre ; que les vers de terre ſont bons contre les opilations du foye ; mais comme j'ai d'autres remedes qui font le même effet, je n'en ai pas fait l'épreuve.

Il eſt vrai que les Medecins ſe ſervent ordinairement du nombre impaire, ſuivant que dit Virgile, *Numero Deus impari gaudet:* c'eſt plûtôt par habitude, que pour croire qu'il y ait quelque vertu cachée ; c'eſt une méthode ancienne qu'on donnoit le nombre impair pour un remede qui tendoit à conſerver la vie, ſuivant que dit Servius dans le 5. Livre de l'Eneide, que le nombre pair ſe pouvant diviſer, repreſente la mortalité ; que le nombre impair ne ſe pouvant partager, ſignifie l'immortalité.

Je n'entends pas ce qu'il veut dire par l'obſervation de certains jours & de Feſtes, ni d'obſerver les heures qu'on doit cueillir les ſimples, pourveu qu'on les cueille dans leur ſaiſon, dans un tems clair & ſec, les heures n'y font rien.

Il ne faut pas trouver étrange qu'un Medecin ajoûte quelque choſe à une Ordonce faite par un autre, puiſque deux voyent mieux qu'un, & que l'un entend quelquefois mieux ſon métier que l'autre ; cela

l'arrive pas toûjours par jalousie : un Me-
ecin est souvent obligé de changer sa pro-
re Ordonnance, suivant les situations de la
naladie qui changent d'une heure à l'autre,
ont je citerai un exemple tité des lettres
e S. Augustin, où il écrit : *Vindiciamus.*
.e plus fameux Medecin de notre tems ayant
té consulté par un malade, il lui ordonna
n remede dont il fut guéri : le même mal
ii ayant repris quelques années après, la
ersonne se servit de son premier remede ;
iais au lieu de se trouver soulagé il em-
ira : il envoya chercher le Medecin & lui
t recit de ce qui lui étoit arrivé ; „ C'est,
répondit-il, parce que vous avez pris ce
remede sans me consulter. Tous ceux qui
irent presens crurent que le Medecin fit
tte réponse par une prévention ridicule,
: lui en ayant demandé l'explication, il
ur dit, „ S'il avoit été dans ce tems là du
même âge qu'il est à present, je ne lui au-
rois pas donné ce remede. Il est donc bien
concevoir qu'il faut garder des précau-
ons, & ne point ordonner des remedes que
ır les regles, & suivant les situations des
ms.

J'ai dit mon sentiment sur la pluralité
s Medecins, & s'il s'en trouve des opi-
âtres dans la dispute, qui par jalousie de
urs confreres ne veulent pas accorder à

leurs sentimens, ce sont des fautes personnelles, sans que cela puisse être attribué à l'Art. Pline même a défendu autrefois une pareille question.

16. MONTAGNE. Ils devroient se contenter des disputes continuelles qui se trouvent dans les opinions des principaux Maîtres & anciens Auteurs de cette Science, ce qui n'est connu que des personnes versées dans les lettres, sans faire voir aux peuples l'inconstance de leurs jugemens. Si nous voulons voir un exemple de l'ancien débat de la Medecine, Herophilus loge la cause originelle des maladies dans les humeurs; Erasistratus au sang des arteres; Asclipiades aux atômes invisibles qui s'écoulent dans les pores; Alcmeon dans les superfluitez & aux défaillances des forces corporelles; Diocles dans l'inegalité des Elemens du corps & en la qualité de l'air que nous respirons; Strato, en l'abondante crudité & corruption des alimens que nous prenons: Hypocrate la loge aux esprits. Il y a un de leurs amis qu'ils connoissent mieux que moi, qui s'écrie à ce sujet que c'est la Science la plus importante à l'homme, comme celle qui tend à la conservation de notre vie, & par malheur la plus incertaine & la plus sujete aux troubles & aux varietez: il nous im-

rte peu de nous méprendre à la hauteur
soleil, ou dans quelque suputation As-
nomique; mais ici où il s'agit de notre
e, c'est une folie de nous abandonner à
merci & à l'agitation de tant de vents
ntraires; avant la Guerre de Peloponese,
te Science étoit peu connuë: Hypo-
te la mit en credit. Chrysippus renver-
tout ce que ce premier avoit établi; &
uis Erasistratus, petit fils d'Aristote,
truisit tout ce que Chrysipus avoit écrit:
ès ceux-ci survinrent des Empiriques,
se servirent de manieres tout opposées
c Anciens.

BEEVERWYK. Pline n'ayant pas
plus grand Ami des Medecins que
ontagne, lui fournit tout l'étoffe qu'il
ale ici, sur-tout dans le prem. Chap.
son 29.me Liv. où il dit qu'il est éton-
nt qu'il n'y a point d'Art si inconstant
auquel on ait tant changé, & qui ce-
ndant est le plus utile; mais y a-t-il au-
n art dans lequel il n'y ait point de dif-
ence de sentiment; est-ce que la Reli-
on est moins bonne parce qu'il y a des
hismes & des Heresies; chaque homme
es entêtemens, & il est très difficile de
tter tous les esprits à un même sentiment.
s personnes dont il fait mention, étoient
Etrangers Grecs qui introduisoient des

nouveautés à Rome, pour se mettre en crédit: les Medecins peuvent avoir des differends sans que cela fasse tort aux Malades à l'égard des moyens & non pour l'execution, ils peuvent tendre à la santé par differens chemins, & si l'on vouloit mépriser la Medecine pour cette raison, l'on pourroit rejetter la Philosophie à plus juste titre, puisque les Sçavans different beaucoup de sentiment, quoique toutes les Philosophies tendent à une même fin, pour embrasser la vérité autant qu'il est possible; mais Platon & Aristote par les lumieres de leur esprit, ont levé toutes les difficultés, dont les premiers Siecles étoient embrouillés, ils ont frayé un droit chemin pour la Philosophie, & l'Art de la Medecine a été réglé pareillement par Hypocrate & Galien; leurs régles sont suivies par tous les gens d'esprit, qui les ont fortifiées par l'experience, & les jugemens sont unanimes sur ce sujet. Si les Medecins font naître quelquefois des petites difficultés, cela se termine facilement; & l'on auroit tort de rejetter la Medecine pour ce sujet, puisque ces disputes arrivent rarement parmi les gens habiles, & c'est sur eux qu'on se doit régler.

Il dit qu'avant la Guerre de Poloponese, qu'on nomme à present Morée, la Medecin

cine n'étoit presque point connue ; j'ai prouvé le contraire lorsque j'ai parlé des Medecins d'Egypte, comme on le voit dans les anciennes Histoires, & même dans l'Ecriture Sainte, il est certain que Hypocrate a donné un grand lustre à la Medecine, mais Montagne se trompe dans son calcul, puisque la Guerre de Poloponese a commencé 430 ans avant la Naissance de Notre Sauveur, & Hypocrate a vecu plus de soixante ans avant ce tems là.

17. MONTAGNE. Jusqu'au tems de Pline aucun Romain n'avoit daigné éxercer la Medecine, c'étoit des Grecs & autres Etrangers de la même maniere qu'on fait parmi nos François par des Latineurs, comme dit un grand Medecin, Nous ne nous servons pas volontiers des Drogues que nous connoissons & que nous ceüillons nous mêmes : Si les Nations dont nous tirons le Gayac, la Salsepareille & le Bois de China ont des Medecins parmi eux, combien ne doivent-ils pas estimer nos Choux & notre Persil, par la même raison qu'ils sont rares & étrangers chez eux ? car qui oseroit mépriser des choses recherchées de si loin avec tant de perils ? Depuis ces anciennes mutations dans la Medecine, il y en a eu une infinité d'autres jusqu'à nous, & le plus souvent un changement géneral & uni-

verſel, comme de notre tems par *Paracelſe*, *Fioranti* & *Argenterius*, car ils ne changent pas ſeulement un Remede, mais, à ce qu'on m'a dit, toute la ſituation du corps de la Medecine, traitant d'ignorans & de fourbes tous ceux qui s'en ſont mêlés avant eux, encore ſi nous pouvions être aſſurés que lorſqu'ils ſe méprennent & qu'ils ne réuſſiſſent point, cela ne nous nuiſît point, on ſe riſqueroit d'acquerir un bien ſans courir le danger de la perte.

BEEVERWYK. Les perſonnes diſtinguées parmi les Romains ne ſe ſont point attachése à la Medecine, parce que cet Art n'étoit éxercé à Rome que par des Etrangers, qui n'étoient pas en grande eſtime chez eux, comme il arrive ſouvent de notre tems, que des perſonnes enflées d'une ſotte vanité, ſe croient au deſſus des Medecins, les regardans comme des gens qu'on envoye querir quand on veut en les payant. Le Fameux Medecin, tant cité par Montagne, eſt Pline, qui n'a jamais été Medecin, quoiqu'il ait beaucoup parlé des Remedes dans ſon Hiſtoire naturelle; il dit que cet Art eſt l'unique, qui n'a pas été éxercé par les Romains, quoiqu'il produiſît un grand avantage, que le petit nombre qu'il y en avoit avoit paſſé parmi les Grecs, puiſque ceux qui n'entendoient pas la Lan-

gue Grecque, ne pouvoient étudier dans la Medecine, qui étoit exercée suivant les manieres des Grecs; les Romains qui vouloient s'y adonner, étoient obligez de se mêler parmi les Grecs: il ne faut donc pas s'étonner qu'il soit fait peu de mention des Medecins Romains.

Quoiqu'on estime généralement les choses qui viennent de loin, ce n'est pas par cette raison qu'on estime les Drogues Etrangeres, mais parce que les anciens Medecins ont écrit sur la vertu de ces Drogues, qui se trouvoient dans le Païs où ils habitoient, ausquels nos simples étoient inconnus; & nos Medecins, par une mechante habitude suivent toûjours cette ancienne méthode, sans se donner la peine d'éxaminer les Remedes, que nous avons communement chez nous, quoiqu'il y ait quelques Medecins habiles qui se sont attachés à étudier l'usage des Drogues communes, & de les introduire en rejettant toutes celles qu'on apporte de si loin, & j'en ai fait un petit Traité.

Pline blame fort les Medecins qui appellét les Arabes, les Mores & les Indiens à leurs secours, mais tous ne sont pas de même avis sur ce sujet, ils alléguent pour raison que les mêmes Simples croissent dans differens Païs, mais que tous n'ont pas les même vertus, qu'il

faut donc les faire venir des endroits où le trouvent les meilleures ; il y en a que les Arabes estiment être chauds au troisiéme degré, les Grecs au second & chez nous au premier, ils ont de la force suivant le Terrein où ils sont produits ; voila pourquoi Gallien estimoit le Dictame de Candie ; le Persil de Macedoine, & il alla lui-même chercher de la Terre dans l'Isle de Lemnos, & nous voyons que les simples qui purgent & qui ne croissent pas chez nous, comme la Rhubarbe, le Sené, il faut necessairement les aller chercher ailleurs, quoiqu'il y en ait plusieurs qui ont taché d'en faire venir artificiellement dans nos Jardins, ils ont beaucoup perdu de leurs forces, & on n'en pourroit pas recueillir suffisamment pour l'usage commun : nous usons tous les jours du Poivre, du Sucre & du Vin & mille autres choses qui viennét des autres Païs dont nous nous trouvons bien.

Quoique j'aye repeté les raisons de ceux qui approuvent les Drogues Etrangeres, je dirai que je ne suis aucunement de cet avis, croyant certainement que Dieu a donné à chaque Païs de quoi entretenir la vie & la santé de ses Habitans, & j'approuve fort *Guevara* dans ses Lettres Espagnoles, qui préfere les simples Remedes à toutes ces Mixtions Etrangeres ; mais il y a de certains évenemens & inconveniens, où l'on est obli-

gé de se servir de Mixtions, ainsi que je l'ai prouvé dans un Traité que j'ai fait du Trésor de la Santé, cependant il est plus sur de se servir, autant qu'il est possible, des Simples du Païs, par la raison qu'il y a une grande tromperie dans les Drogues Etrangeres, sur-tout quand elles coûtent cher.

Pour ce que dit Montagne du Suisse *Paracelse*, on sçait qu'il a eu la ridicule arrogance de vouloir changer les Régles de la Medecine & même de la Philosophie & de la Theologie, menaçant le Pape & Luther qu'il les relevroit de la même maniere qu'il avoit fait Hypocrate & Galien; quoiqu'il ne faille pas entierement rejetter les Remedes de Chimie, puisque plusieurs ont apporté un grand secours à l'ancienne Medecine; à l'égard de *Fiorant i*, il ne mérite pas d'entrer en consideration, pour porter aucun changement dans l'Art: il a composé plusieurs Livres en Italien, dans lesquels on ne trouve pas la moindre ombre de Science; Mais *Argenterius* étoit un Medecin Piemontois très-sçavant, qui avoit enseigné la Medecine dans les Ecoles en Italie, où il a éxercé l'Art avec grande réputation, quoiqu'il paroisse dans ses Livres, qu'il n'étoit pas entierement des sentimens de Galien, il estimoit beaucoup sa Science sans vouloir détruire les Régles, pour en intro-

duire de nouvelles ; mais Montagne dit ne le sçavoir que par oüi dire, & l'on ne peut pas compter sur le rapport d'autrui.

Pour sa derniere question je répondrai avec Ciceron dans son deuxiéme Livre des Loix, qu'on ne doit pas juger des Régles d'un Art, parce qu'un Medecin ingnorant & sans experience donne de mauvais Remedes, qui font du mal aulieu de guérir.

18. MONTAGNE. Pour moi quand il n'y auroit autre chose que la répugnance & les efforts que font ceux qui haïssent le goût des Drogues, qu'on leur fait avaler à contre-cœur, à des heures si incommodes, & dans des tems qu'ils auroient besoin de repos, j'estime outre que cela nuit souvent aux Malades, que les sujets sur lesquels ils fondent les Maladies sont souvent si legers & si delicats, que je m'imagine qu'une petite erreur dans la dispensation de leurs Drogues, peut porter un grand préjudice.

BEEVERWYK. J'avouë qu'il est très-important de chercher le moment favorable, mais cela ne conclud point qu'un habile Medecin le manque souvent, mais bien un ignorant qui n'a point assés d'entendement pour observer ces momens, dont on doit faire la distinction sans les confondre ; pour ce qui regarde l'amertume & les mauvais goûts des Drogues, les Anciens

avoient plus de raison de se plaindre sur ce sujet, puisqu'ils ne s'appliquoient pas si bien à la préparation qu'aujourd'hui, où l'on sçait les préparer d'une maniere qui déguise le goût, cependant il nous est impossible de rendre l'Absinthe doux; mais le Créateur par sa sagesse infinie n'a pas voulu que certaines Drogues, qui servent à la Medecine, fussent d'un goût agreable, d'autant qu'elles ne sont destinées qu'à la guérison & qu'elles sont nuisibles à ceux qui sont en santé, n'étant aucunement propres à la nourriture, mais uniquement pour chasser du corps les mauvaises humeurs & les humidités superflues qui sont ordinairement la source des Maladies, la plupart des Drogues ont un goût qui nous répugne, ce qui est necessaire pour changer notre nature, car s'ils la laissoient dans la même situation, ce ne seroit plus un Remede; la vie est ce que nous avons de plus cher, & pour la conserver on se console de prendre des Drogues d'un mauvais goût. Mycene dit dans sa 150.me Lettre à Seneque, qu'il se consoleroit de souffrir des douleurs & d'être difforme, pourveu qu'il pût conserver la vie; & Montagne qui se recrie sur le mauvais goût des Drogues, ne se soutient-il pas d'avoir dit ci-dessus, J'estime la santé à tel point, que je ne craindrois point qu'on me

coupât, ni brulât, ni de souffrir aucune douleur pour la conserver ; cependant tous les Remedes ne sont pas de mauvais goût, il y en a de très-agreables.

19. MONTAGNE. J'observe volontiers les exemples qui me touchent ; dernierement un Gentilhomme à Paris fut taillé de la Pierre, par l'Ordonnance du Medecin, on ne lui trouva non-plus de Pierre dans la Vessie que dans la main ; & pareillement un Evêque de mes amis, ayant consulté tous les Medecins, ils lui conseillerent de se faire tailler, moi-même abusé sur la foi d'autrui, j'aidai à le déterminer, on le fit ouvrir après sa mort, & l'on trouva qu'il n'avoit du mal qu'aux Reins ; ils sont bien moins à excuser dans de pareilles Maladies, puisqu'elles sont en quelques manieres palpables, & par cette raison la Chirurgie me paroît plus certaine, parce qu'elle voit & qu'elle tâte ce qu'elle fait, il y a moins à deviner, mais les Medecins n'ont point de *Speculum Matricis*, qui leur découvre notre Cerveau, notre Poulmon & notre Foye.

BEEVERWIK. Je ne puis répondre de ce qui est arrivé à Paris, je sçai qu'une pareille chose est arrivée ici d'un Tisseran, qui s'étoit ingeré de tailler de la Pierre ; quoiqu'il eût réussi à quelques-uns,

j'ai assisté à plusieurs Cures ausquelles je n'ai jamais vu arriver de pareilles bevuës, puisqu'on ne doit point consentir à tailler, que quand le Chirurgien tâte la Pierre avec ces doigts : il arrive souvent que tous les indices marquent de la Pierre, mais qu'elle est si avant qu'on ne la peut pas sentir, il vaut mieux en pareil cas ne point tailler que de risquer à faux.

Il dit que les Medecins n'ont point de *Speculum Matricis*, pour voir les Maux interieurs, que les Chirurgiens qui voyent & qui tâtent sont plus assurés de leur fait ; je dirai la dessus qu'il y a beaucoup de choses que nous ne pouvons voir ni toûcher, & qu'on connoît par les Operations; il y en a peu qui ayent été dignes de voir la face de Dieu ; mais quand on regarde le monde & toutes ses merveilles, l'on voit sa grandeur jusques dans les moindres Creatures ; nul ne voit son ame, quoique tout ce qui respire soit agité par ses mouvemens ; nous tirons continuellement l'air par notre haleine & nous ne le voyons pas, de même les Maladies interieures, quoiqu'on ne les voye pas, donnent des indices infaillibles qui les font connoître aux Medecins habiles & experimentés.

20. MONTAGNE. Les promesses de la Medecine sont incroyables, car ayant

à pourvoir à divers accidens tous oppoſés les uns aux autres, qui nous accablent ſouvent à la fois & qui ont une relation neceſſaire, comme la chaleur du Foye & froidure d'Eſtomach, ils nous perſuadent qu'avec leurs Drogues l'une réchauffera l'Eſtomach & l'autre rafraichira le Foye, l'une à la charge d'aller droit aux Reins, même juſqu'à la Veſſie, ſans faire ailleurs ſes Operations & conſervera ſes forces & ſes vertus, par ce long chemin plein de tours, juſqu'aux lieux où elle eſt deſtinée par ſa proprieté occulte; celle-ci déſechera le Cerveau, l'autre humectera le Poulmon, ayant fait une Mixtion de ce Breuvage, n'eſt ce pas une réverie d'eſperer que ces vertus ſe partageront, pour courir chacune au lieu où on les deſtine; je craindrois fort qu'elles ne changeaſſent leur Etiquette & qu'elles ne troublaſſent leurs quartiers: qui eſt-ce qui pourroit s'imaginer, que cette confuſion de mélange ne ſe confonde enſemble & ne ſe corrompe pas l'un parmi l'autre?

BEEVERWYK. Rien n'eſt plus commun que de ſe plaindre du Foye échauffé & d'un Eſtomach refroidi, comme ſi la chaleur du Foye alteroit celle de l'Eſtomach, & beaucoup de Medecins le ſuppoſent, pour exceller la difficulté qu'ils

rouvent de remedier à ce Mal, & les Ma-
ades ſe le perſuadent facilement, par la
aiſon qu'ils ſentent des vents & des crudi-
és dans l'Eſtomach & des feux qui mon-
nt au viſage & par tout le corps, mais il
a bien des obſervations à faire là deſſus.
remierement, l'Eſtomach eſt une partie
ompoſée de Peau, conſiſtante en ſemence
ns aucun ſang, d'un temperament froid;
ais il n'y a point de bon ſens de croire,
ue la chaleur du Foye luy puiſſe nuire,
uiſque Galien nous apprend que l'Eſto-
ach eſt entouré des Entrailles chaudes,
our mieux faire ſon operation, entre le
oye, la Ratte & le gros Boyau qui l'en-
rment, de la même maniere qu'un Pot,
us lequel on a mis un grand feu pour le
ire boüillir. Le Fameux Anatomiſte *Bau-
it* dit, qu'il n'y a aucune apparence que
Foye puiſſe attirer la chaleur de l'Eſto-
ach, puiſqu'au contraire il le réchauffe;
faut encore obſerver que cette incommo-
té arrive ſouvent à des corps ſains, qui
nt les Entrailles échauffées, par une vie
éreglée, car l'excès du vin engendre beau-
oup de crudités dans le Ventre, qui cauſent
s gonflemens, des vents & des vomiſ-
mens, & il arrive ſouvent que le trop
rand uſage des Boiſſons chaudes, cauſe
s Maladies froides, qu'on ne doit point

attribuer à l'intemperance de la partie, mais au déréglement des hommes, puiſque le Foye attire tous les eſprits ſubtils de cette boiſſon, ce qui l'échauffe & communique ſa chaleur par tout le ſang, ce qui fait ſentir à la fois une chaleur dans le ſang & du froid dans l'Eſtomach, ils ont grand tort de vouloir rendre la partie complice de leurs fautes, s'ils obſervoient la ſobrieté dans leur boire & leur manger, ils ne ſeroient pas ſujets à ces maux, cela arrive quelquefois à ceux qui ne font point d'excès, quand ils ont les Entrailles bouchées par un temperament chaud & ſec, comme il y en a beaucoup chez nous, dont cependant le déreglement de vie a été la ſource principale, mais pour lors l'Eſtomach n'eſt point refroidi par la faute des Entrailles; c'eſt qu'il s'y eſt engendré des humiditrés venteuſes & épaiſſes, qui empêchent la coction & fait paroître l'Eſtomach plus froid qu'il n'eſt en effet: toutes ces humeurs affoibliſſent l'Eſtomach, ce qui ne cauſe pas ſeulement des crudités aigres, qui proviennent du froid, mais des vapeurs chaudes, ſur-tout quand on uſe des mets indigeſtes, comme des œufs, fruits & autres choſes pareilles; voilà pourquoi l'on dit que les accidens ſont froids, mais la ſource vient de chaleur, ce qui prouve

que

que l'Eſtomach froid & le Foye chaud n'ont
ucun raport enſemble, comme Montagne
e veut ſoûtenir : il ſeroit à ſouhaiter que
es Maladies de differens genres ne vinſſent
oint à la fois, mais quand cela arrive il
aut y remedier autant qu'il eſt poſſible, &
uand les Remedes n'aident & ne nuiſent
oint à tous les deux, la guériſon n'en eſt
as ſi prompte, & pour lors il faut s'atta-
her à ſoulager le mal qui preſſe le plus, ſans
ependant entierement négliger l'autre, car
endant qu'on cherche à remedier à l'un, on
e peut éviter d'empirer l'autre, qui ſera dans
a ſuite plus difficile à guérir ; mais entre ces
eux extremités il vaut encore mieux reme-
ier à celui qui eſt le plus violent, que de
aiſſer entierement abattre les forces d'un
Malade, dont il s'enſuivroit la mort, qui
ſt le pire de tous les inconveniens : par
xemple une perſonne qui auroit l'Eſtomach
efroidi & accablé de fluxions, & qui avec
ela ſeroit attaqué d'une Fiévre chaude, je
roi qu'il ſeroit plus neceſſaire de remedier à
a Fiévre, quoique l'Eſtomach s'en dût re-
roidir davantage & que cela augmentât la
luxion, que de la laiſſer emporter par un
nal ſi dangereux ; dans des Maux moins vio-
ens, les habiles Medecins ſçavent préparer
& moderer les Drogues, de maniere que tous
es deux ſont ſoulagés, mais avec moins de

promptitude que s'ils n'avoient qu'un seul mal à guérir.

Il n'est pas si ridicule, que Montagne le veut persuader, de croire qu'il y a des Simples, qui ont la vertu secrette de n'operer que sur de certaines Parties, & qui s'attachent uniquement, sans communiquer ni perdre leurs forces en chemin ; l'experience nous apprend que la Betoine soulage la Tête, l'Hysope les Poulmons, la Bourache le Cœur, les Capres la Ratte, le Persil les Reins ; quoique tous ces Simples soient chauds & secs, & paroissent être d'un même temperament & d'une même vertu, comme il y en a qui, par une vertu propre, ne nuisent qu'à de certaines Parties, comme les Mouches Cantarides qui font ulcerer la Vessie & le Liévre Marin qui fait ulcerer le Poulmon, sans faire mal à aucune autre partie des Entrailles ; & si nous voulons juger communement de ces Drogues, sans consulter l'éxperience, l'on croiroit que les Mouches Cantarides & le Liévre Marin devroient plûtôt ulcerer l'Estomac, où elles entrent le premier & s'y arrêtent plus longtems, que de se répandre sur la Vessie & sur le Poulmon, après qu'ils ont perdu une partie de leurs forces par le chemin, car ordinairement les Drogues font plûtôt sentir leurs forces, dans les endroits

où elles sont conduites premierement ; ce qui nous fait connoître qu'il n'y a qu'une vertu propre qui le puisse empêcher, ainsi que les feüilles de Feugere & de Chêne soûlagent la Ratte, & sont contraires à l'Estomach ; la Terebentine soulage les Reins & est nuisible à la Tête, les Fougeres font bien à la Ratte & nuisent à la Matrice, le Laurier fait bien aux Nerfs, mais il nuit à l'Enfant d'une Femme grosse ; & ceux qui se bornent à la consistance exterieure des Drogues, en jugent fort grossierement, ce qui fait voir combien il est dangereux de régler les Remedes sur les Livres des Simples, puisqu'on n'en trouve aucun à qui on n'attribue les vertus de guérir plusieurs Maux ; mais comme on n'y fait aucune description, de leurs vertus & consistances secrettes, on s'expose souvent à de grandes mépriſes : voilà pourquoi Galien dit, qu'il ne suffit pas qu'un Medecin ait une parfaite connoissance du naturel commun des choses, provenant de la force de plusieurs proprietés; qu'il doit outre cela avoir étudié pour connoître leurs vertus propres & secretes, de chacune en particulier ; ce n'est pas assez qu'il sçache que les Billieux sont d'un temperament chauds & sec, & que celui des flegmatiques est froid & humide, puisqu'on trouve souvent des Bilieux qui ont des grosses veines

plus pleines de sang, que ceux qu'on croit plus saguins, & l'on voit plus de temperamens bilieux incommodés de fluxions que des Flegmatiques, & Gallien recommande de jetter un œil sur le naturel commun des hommes & l'autre sur le temperament particulier & caché, & pareillement les Simples & les Drogues ont, outre leurs vertus exterieures, une Proprieté particuliere, que Dieu a voulu nous faire regarder plûtôt comme des merveilles, que pour en pouvoir comprendre la cause: Par exemple, il y a plusieurs Drogues qui font évacuer, cependant on convient généralement qu'elles n'évacuent pas toutes les humidités sans distinction; mais que chacune travaille sur ce qu'il lui est propre, comme la Rubarbe sur la Bile, le Sené sur la Bile noire, l'Agarie sur les Flegmes, le Jalap sur l'Hydropisie: Il faut remarquer que la Scammonée & le Turbith, sont un des plus violents Remedes pour l'évacuation & font très-peu d'effet sur l'Hydropisie; elles n'agissent que sur ce qui leur est propre: Puisqu'il est ainsi des Remedes purgatifs, qu'est-ce qui empêche de croire, que certaines Drogues travaillent plutôt sur la Tête que sur la Poitrine, d'autres plûtôt sur le Foye que sur les Reins.

21. MONTAGNE. L'exécution de leurs Ordonnances dépend encore d'un au-

tre officier, à la foi & merci duquel nous abandonnons encore un coup notre vie. Comme nous avons des faiseurs de pourpoints & des faiseurs de chausses pour nous habiller, & que nous en sommes mieux servis, lorsque chacun se restraint à son métier, que d'un Tailleur qui embrasse tout; & comme les grands Seigneurs ont des Officiers séparez pour la bouche, l'un pour la rotisserie, l'autre pour la patisserie, sont mieux servis que d'un Cuisinier qui se charge de tout; de même les Egyptiens pour la guérison, rejettoient le métier en general de Medecin, & attachoient à chaque partie du corps son Medecin, & cette partie en étoit mieux soignée: qui pourvoit à tout ne pourvoit à rien. La totale police de ce petit monde leur est intelligible, ils craignét d'arrêter une dissenterie, pour ne pas causer la fiévre; ils m'ont tué un ami qui valoit mieux qu'eux tous; ils pesent leur divination contre des maux presens, & pour ne point guérir le cerveau au préjudice de l'estomach, en offensant l'estomach, ils empirent le cerveau par leurs drogues mixtionnées.

BEEVERWYK. Montagne trouve à redire qu'il faut encore se risquer à la foi d'un Apoticaire: voudroit-il que les Medecins s'embarassassent à preparer eux-mêmes les drogues, lui qui vient de louer les Egyp-

tiens de ce qu'ils avoient des Medecins pour chaque mal en particulier. Suivant Herodote dans son 2. Livre de l'Histoire Grecque, Cyrus, Roi de Perse, demanda à Amasis Roi d'Egypte, de lui envoyer un Expert pour les yeux. Il est vrai qu'au commencement les Medecins preparoient eux-mêmes leurs remedes, & même qu'ils exerçoient la Chirurgie, & l'on voit par les écrits d'Hypocrate, qu'il a exercé l'un & l'autre, quoiqu'il y eut des Maîtres particuliers pour tailler de la pierre, Gallien a expliqué les Livres d'Hypocrate sur la Chirurgie, & même écrit qu'à l'âge de vingt ans, il étoit chargé à Rome de guérir les Gladiateurs, mais qu'il l'a exercée pendant sa jeunesse, puisqu'il avoit quitté ce métier à trente-deux ans, le confiant uniquement aux Chirurgiens. Avicene dit qu'un habile Medecin ne doit point travailler de ses mains, & qu'il peut laisser ce soin à ses serviteurs; cependant le fameux Aquapendus a exercé les deux Arts, suivant ses écrits, & j'ai vû à Bononie l'Illustre Bartoleti en faire de même, mais il étoit assisté des Chirurgiens. Il y a plusieurs Païs où l'on a des Professeurs en Chirurgie, afin d'en instruire les Medecins; car il est necessaire qu'ils en ayent une parfaite connoissance, sans qu'il soit besoin qu'ils travaillent de leurs mains, ils

peuvent faire executer leur conseil par un Chirurgien; car un Medecin & un Chirurgien doivent avoir des qualitez toutes differentes, ainsi que le marque Celse qu'un Chirurgien doit être jeune, avoir la main ferme, sçachant agir de la main gauche comme de la droite, la vûë pénétrante sans se laisser attendrir par les cris des patiens. Un Medecin au contraire doit être doux & affable & d'un âge consommé, puisque Hypocrate se plaint que la vie est trop courte pour pouvoir assez se perfectionner dans l'Art, & qu'il est necessaire pour faire un habile Medecin, qu'il joigne la Science avec la Medecine, & qu'il ait une grande experience, ce qui ne se peut rencontrer dans un jeune homme qui ne fait que sortir des Ecoles. Ceux-ci se doivent attacher à prendre continuellement des leçons des anciens, & travailler sous eux, avant que d'entreprendre à guérir des maladies dont ils ne peuvent juger; mais la plusparт s'imaginent avoir toute la sagesse en partage. Comme dit Quintilien, qu'il y en a beaucoup qui seroient devenus sçavans s'ils n'avoient pas crû l'être, plus un homme est sçavant, plus il sçait ce qui lui manque à sçavoir; voilà pourquoi le sage Socrate disoit, Tout ce que je sçai, c'est que je ne sçai rien: il est vrai que les anciens Medecins

preparoient eux-mêmes leurs remedes ; ma
comme il leur étoit impossible de travaille
à tout, ils avoient des serviteurs destine
à cet usage, qui faisoient la même fonc
tion des Apoticaires d'aujourdhui. L'His
toire nous apprend que Philippe, Medeci
d'Alexandre le Grand, avoit composé lui
même le breuvage qu'il donna à ce Prince
Nous lisons dans Gallien que Demetrius
premier Medecin de l'Empereur Antonius
composoit lui même la Theriaque, ce que
Gallien fit de même, & Plantius dit dan
la vie de Fernel, Medecin d Henri II. Ro
de France, qu'il préparoit lui-même ses
remedes. Horatius Augustus, fameux Pro
fesseur d'Italie loue beaucoup les Medecins
qui composent eux-mêmes leurs remedes,
& ce seroit le vrai moyen de punir la teme
rité des Apoticaires qui se mêlent souvent
de faire les Medecins, s'imaginant avoir
une grande experience, parce qu'ils exe
cutent les Ordonnances des Medecins. Pla
ton dit qu'il n'y a pas de plus grandes
folie que de s'imaginer quand on a lû quel
ques Livres de Medecine, & qu'on a éprou
vé quelques remedes, que l'on soit Medecin.

Mais comme un Medecin a assez d oc
cupation à visiter ses malades en dehors, &
d'étudier dans sa maison, c'est une neces
sité qu'il laisse le soin de préparer ses re-

medes aux Apoticaires, & s'ils sont honnestes gens, comme on les doit choisir, il n'y a rien à craindre de ce costé là. Pour faire un bon Apoticaire, il faut qu'il prepare les remedes de la maniere qu'ils lui sont prescrits, qu'il ait une connoissance parfaite des drogues, pour distinguer les veritables d'avec les fausses, qu'il sçache le Latin, qu'il fasse la revûë tous les mois chez lui pour voir si ses drogues se conservent & ôter celles qui sont gâtées: il doit être homme d'honneur, & chercher son gain dans une bonne réputation, ce qui lui donne la vogue, & l'on n'en devroit point recevoir qu'ils n'eussent demeuré quelques années avec un Medecin, & donné des preuves de leur capacité, comme il est observé à present dans nos Villes.

Montagne voudroit qu'il y eût des Medecins particuliers pour toutes les parties du corps à la maniere d'Egypte, comme on le pratiquoit autrefois à Rome, ce que Gallien approuvoit fort quand c'est dans une grande Ville comme Rome ou Alexandrie, mais cela est impossible dans des petites Villes, parce que ces Medecins n'y trouveroient pas dequoi récompenser leur travail; comment y pourroit subsister un homme qui ne guériroit que des yeux, les autres les oreilles, l'aluette, les descentes &

ainſi des autres: voilà pourquoi ceux qui ne ſçavent que ce métier courent de Ville en Ville comme nous voyons nos Operateurs, & qui parce qu'ils n'ont pas beaucoup d'occupation ſe font payer fort cherement.

Si les Arts liberaux, comme dit Ciceron ſont enchaînez enſemble, à plus forte raiſon, l'Art de guérir toutes les parties du corps humain doit l'être, qui n'a qu'un même but, ſçavoir l'entretien de la vie, ſurquoi s'étend tout le travail: toutes les parties dépendent les unes des autres, & ce n'eſt pas à ce ſujet qu'on peut appliquer le proverbe, *qui trop embraſſe mal étreint.*

22. MONTAGNE. Pour prouver la verité & la foibleſſe de cet Art, les choſes aperitives ſont utiles aux Coliqueux, puiſqu'en ouvrant les paſſages, elles acheminent cette matiere gluante qui forme la gravelle & la pierre par bas; les choſes aperitives ſont dangereuſes à un homme Coliqueux, parce qu'ouvrant le paſſage, elles acheminent la matiere qui produit la gravelle vers les reins qui ont un penchant naturel à la recevoir, & il eſt difficile qu'il ne s'y arrête une partie de ce qu'on y aura conduit.

BEEVERWYK. Cela n'eſt pas ſi ridicule que Montagne le croit à l'égard de ces operations ſi oppoſées les unes des autres cela ne provient que de la diffe-

nce des tems, de la situation des per-
nnes qui usent de ces remedes, comme
lectra l'explique du Grec de Sophocles,
ue l'occasion favorable fait tout, & les
eilleures choses faites à contre-temps ne
roduisent aucun effet, ce qui soulage dans
n tems, ne le fait pas dans un autre,
omme nous l'avons dit ci-devant de Saint
uguſtin, qu'il faut distinguer les tems. A
égard des coliques, on doit faire cette
istinction, que la gravelle est souvent ac-
ompagnée des coliques & des vents, mais
la ne prouve pas que la colique soit la
avelle, ce sont deux maladies differentes,
une est dans les boyaux. & l'autre dans
s reins & dans les conduits des eaux dont
Cardinal Dossa sçait mieux faire la diffe-
nce dans sa 80. Lettre qu'il écrivit au
ecretaire de Villeroi, où il marque que
Pape avoit un grand mal de côté, que
on avoit crû d'abord que c'étoit une co-
que venteuse, mais que l'observation du
al avoit fait connoître que c'étoit la gra-
elle, & qu'il s'étoit attaché quelques pe-
tes pierres aux petits conduits qui con-
uisent l'eau des reins dans la vessie, qui
voient bouché le passage, ce qui causoit
tte douleur, & dans ces occasions les
medes qui évacuent sont très-utiles pour
étacher ces petites pierres; mais avec cette

précaution de purifier auparavant les parties du corps par lesquelles ce remede doi passer, avant que d'entrer dans les reins de cette maniere elles évacuent sans entraîner une nouvelle matiere dans les reins, c qu'elle feroit certainement si c'étoit dan un corps plein, & que l'on n'eût pas purgé auparavant l'estomach & les boyaux & les autres entrailles, suivant les regles d l'Art, & il seroit ridicule d'en juger autrement. J'ai parlé plus amplement sur c sujet dans mon Traité de la pierre,

23. MONTAGNE. Les Bains qui sont la seule chose où je me suis laissé aller, quoiqu'elle soit la moins artificielle, ne laissent pas que d'avoir la même incertitude. Suivant l'art, à ceux qui sont aux bains, il est salutaire de peu manger le soir, afin que les Eaux qu'ils doivent prendre le lendemain matin fassent meilleure operation, trouvant l'Estomach vuide, au contraire-il est meilleur de manger peu à diner, pour ne point troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encore parfaite, & il ne faut pas charger l'Estomach, sitôt après ce travail, pour laisser à la nuit l'office de digerer, qui le fait mieux que le jour, où le corps & l'esprit sont en continuel mouvement; voilà les discours dont ils nous amusent, en se mocquant de nous à nos dépens; ils ne me

ſçaurcient fournir aucune raiſon, à laquelle je ne leur oppoſe un contraire de pareille force ; qu'on ne ſe recrie donc plus contre ceux, qui, ſans ſe troubler de leurs diſcours, ſe laiſſent conduire par le Conſeil de la nature ; j'ai veu dans mes voyages preſque tous les Bains fameux de la Chreſtienneté, & depuis quelques années j'ai commencé de men ſervir, car en géneral j'eſtime les Bains ſalutaires ; & crois que ce n'eſt pas une legere incommodité en notre ſanté d'en avoir perdu la coutume, qui étoit géneralement obſervé du tems paſſé, preſque parmi toutes les Nations, & ne puis m'imaginer que nous en vallions beaucoup mieux de tenir ainſi nos membres encroûtés & nos pores bouchées de craſſe.

BEEVERWYK. Clement d'Alexandrie, fameux Ecrivain Grec, dit dans ſon troiſiéme Livre de ſon Pedagogue. Chapitre 9. Que l'on ſe baigne pour quatre raiſons ; ſçavoir. Pour la propreté, pour la chaleur, pour la ſanté & pour le plaiſir ; les Bains ſont ſur-tout neceſſaires aux fémes, pour la propreté & la ſanté, & ſont bons pour les hommes pour la ſanté ; mais on ne ſe doit pas baigner avec un corps trop vuide ni trop plein, & pour ſe baigner en en pleine Riviere, il faut obſerver l'âge, la force & la ſaiſon : pour les Bains do-

meſtiques, comme on eſt le Maître de les temperer, on les peut prendre dans toutes les ſaiſons, pourveu que ce ſoit de la bonne eau de Rivierre, qui ne ſoit point corrompue, ni de l'eau de puits que les Baigneurs y mettent fort ſouvent, ce qui eſt très nuiſible : mais quelques Bains qu'on veuille prendre il n'en faut uſer qu'après que la digeſtion eſt faite, & c'eſt un grand abus de certaines perſonnes qui mangent dans les Bains; il me faudroit un volúme entier pour d'écrire tout ce qui convient à l'uſage des Bains.

24. MONTAGNE. Les Habitans de la vallée d'Angrogne vivoient d'une maniere particuliere dans leurs mœurs & leurs vêtemens, ſans aucune communication avec d'autres peuples, ce qui les fit vivre ſi heureuſement qu'il ne leur falloit aucun Juge pour régler leurs actions ni entremetteur pour decider de leurs quereles, & jamais on ne vit parmi eux des neceſſiteux, ils évitoient tout commerce & alliance avec les autres Peuples, pour ne point alterer la pureté de leur police, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux, ayant l'ame piquée d'une noble ambition, s'aviſa, pour relever ſon nom, de faire l'un de ſes enfans Maître Jean ou Maître Pierre, & l'ayant fait apprendre à écrire dans quelque Ville voiſine, le rendit

nfin un beau Notaire de Village ; celui-ci evenu grand commença à mépriser leur ncienne Coutume, & à leur mettre en ête la magnificence des autres Regions. On avoit écorné une Chévre au premier le ſes comperes, il lui conſeilla d'en demander raiſon devant les Juges Royaux l'autour delà, & celui-ci à un autre juſqu'à e qu'il eût tout abâtardi ; ils diſent qu'après ette corruption, il en ſurvint un autre de lus grande conſequence par un Medecin, ui prit envie d'épouſer une de leurs filles & de s'établir parmi eux. Celui-ci commença à leur apprendre les noms des Fiévres, es Rhumes & des Apoſtumes, la ſituation u Cœur, du Foye & des Inteſtins, ce qui toit une Science à eux inconnue juſqu'à ors, & aulieu de l'Ail qui avoit été leur nique Remede, pour chaſſer toutes ſortes le maux, quelque violents qu'ils fuſſent, l les accoutuma pour une Toux ou un Rhume à des Mixtions étrangeres, & commença à faire trafic, non ſeulement de eur ſanté mais de leur mort. Ils aſſurent que ce n'eſt que depuis ce tems-là qu'ils commencerent à s'apercevoir que le ſerein leur appeſantiſſoit la tête, que de boire ayant chaud leur portoit préjudice, & que le vent de l'Automne étoit plus dangereux que celui du Printems, que depuis

l'usage de cette Medecine ils se trouvent accablés d'une legion de Maladies auparavant inconnues, & qu'ils s'aperçoivent d'un dèchet géneral de leur ancienne vigueur, & que leur vie est abregé de la moitié.

BEEVERWYK. Il se peut que les Peuples de cette Vallée vivoient heureux, parce qu'ils n'avoient point d'habitude avec les Etrangers, qui amene souvent des maux inconnus. Pline & Val. Maximus racontent d'un certain Aglaus, qui habitoit dans un petit coin de Terre en Arcadie, où il vivoit tranquillement, sans en jamais sortir, qu'il fût jugé par l'Oracle d'Apollon être plus heureux que Giges, qui étoit dans ce tems là un des plus puissans Rois; il y a plusieurs Villes dans la Grece qui ne recevoient aucuns Etrangers, ne voulant qu'aucun de leurs Habitans voyageât dans d'autres Pays. Si les Espagnols n'avoient été dans les Indes, ils n'en auroient point apporté la Vérole, qui étoit auparavant inconnue dans les autres Païs, ils ont donné aux Indiens pour recompense la petite Vérole, qui leur étoit pareillement inconnue & dont plusieurs moururent; il se peut aussi que le Peuple d'Angrogne vivoit avant ce tems là sobrement & suivant les régles de la santé, & que par l'habitude des Etrangers ils ont imi-

é leur maniere de vivre, qui les a entrainés dans des Maladies qui leur étoient inconnues. Hypocrate a écrit que les femmes ne ont point sujettes à la Goutte, & Gallien ssure qu'il n'y en avoit point dans ce tems là, mais que cela a changé dans la suite ar la faineantise & la vie dereglée : elles 'enivrent comme les hommes, elles passent es nuits en débauche, elles ne cedent rien ux hommes dans les excés de l'Amour : il n'est donc pas étonnant que le plus habile Maître de l'Art ait un dementi, malgré sa connoissance des choses naturelles, puisque plusieurs femmes sont atteintes de la Goutte, elles ont perdu l'avantage de leur Sexe par leur déreglement, s'étant dépouillé des manieres des femmes pour imiter les vices des hommes, elles sont devenues sujettes à leurs Maladies ; il n'y a point de Maladie plus commune à present que les Fluxions, & Platon dit, qu'avant le tems de Socrate, qui étoit né 486 ans avant la venue de notre Sauveur, le nom de Fluxion ou Catharres n'étoit point connu, il en est de même des autres maladies qui s'introduisent tous les jours, comme dit Seneque & Plutarque, par déreglement de leur vie, dont nos Anciens qui menoient une vie plus sobre, n'avoient aucune connoissance ; pour ce qui est de l'Ail dont ils guérissoient toutes sortes

de maux, ce Remede a été de tout tems usité parmi les Gens de Campagne, comme nous le lisons dans Galien, qui a nommé l'Ail la Theriaque des Païsans, disant qu'il chasse les vents, sans qu'il altere, il ajoute qu'on feroit grand tort aux Peuples de Thrace, de France & d'autres Païs froids, de les priver de l'Ail, & dans son 2me Liv. des Vertus des Alimens, au 71 Chap. il marque que c'est un mest qui n'est propre qu'aux Personnes incommodées de flêgmes épais & grossiers, mais nullement à ceux qui sont billieux & qui ont le sang échauffé : il aide à la digestion, dégage les humeurs quand on n'en use qu'en maniere de Remede, il est moins fort quand on lui fait jetter un boüillon auparavant, ce qui lui fait perdre une partie de son acide. Si les Peuples d'Angrogne étoient sujets aux Rhumes & aux Toux causés par les broüillards qui régnent assés communement dans les Vallées, l'Ail leur peut avoir été un bon Remede, mais non-pas pour toutes sortes de maux, sur-tout pour les Fiévres chaudes & autres Maladies, provenant de chaleur, ausquelles il est très-nuisible & causeroit des Inflammations étant chaud & sec jusqu'au quatriéme degré.

25. MONTAGNE. Avant que je fusse sujet à la Gravelle, j'entendis vanter

à plusieurs le sang de Bouc, comme une Manne Celeste envoyée dans ce dernier Siecle, pour la conservation de la vie humaine, des personnes d'esprit m'ayant persuadé que c'étoit une chose admirable & d'une operation merveilleuse, moi qui me suis toûjours attendu d'être en butte à tous les accidens auſquels tous les autres hommes sont sujets, quoique pour lors en pleine santé, je me pourveus de ce Miracle & commandai qu'on me nourrît un Bouc, suivant l'Ordonnance, car il faut le retirer dans le mois le plus chaud de l'été, & qu'on ne lui donne à manger que des choses aperitives & à boire du vin blanc; je me trouvai par hazard chez moi le jour qu'on le tua, on me vint dire qu'on avoit trouvé dans sa panse deux ou trois groſſes boulles, qui se choquoient parmi sa mangeaille, je me fis apporter toute la Tripaille, & fis ouvrir cette groſſe & large Peau, il en sortit trois gros corps, legers comme des Eponges, de façon qu'ils sembloient être creux, quoique durs & fermes en dehors & bigarés de plusieurs couleurs pâles, l'un parfaitement rond & les deux autres de moindres grandeurs, & pas tout à fait si ronds: c'eux qui ont accoutumé d'ouvrir ces Animaux m'ont assuré que c'étoit un accident qui arrivoit très-rarement, il y a

apparence que ce ſont des Pierres pareilles aux nôtres, & ſi cela eſt, c'eſt en vain qu'on eſpere tirer guériſon de la Gravelle, par le ſang d'un Animal qui s'en alloit mourant de ce même mal; de dire que le ſang n'eſt point infecté de cette contagion & que ſa vertu n'en eſt point alterée, il eſt plus facile de croire qu'il ne s'engendre rien dans un corps, avec la communication de toutes les parties, voilà pourquoi il y a grande apparence que dans toutes les Parties de ce Bouc il y avoit une qualité petrifiante.

BEEVERWYK. Que le ſang de Bouc peut rompre la Pierre, tant interieurement qu'exterieurement, a été de tous les tems ſoutenu par tous les plus habiles Medecins, ainſi que je l'ai prouvé dans mon Traité de la Pierre, où cette Citation de Montagne eſt inſerée. La queſtion qu'il ſoûtient que le ſang de Bouc ne peut rompre la Pierre, veu qu'il eſt lui-même ſujet à ce mal, ne conclud rien, nous avons écrit de pluſieurs Pierres qui ont des grandes vertus contre nos Pierres, même les Pierres qu'on a tirées du corps humain ſont vantées comme un Remede contre cette incommodité, par Aœtius, Petrus Hypanus, Silvius Gatinaria, Hollerius, Euchſius, Leonellius, Faventius, Paſchalinus & autres. Le Liévre eſt un Animal compoſé d'un ſang groſſier

& épais ; cependant ſon cœur reduit en poudre & pris dans du vin, eſt un Remede ſouverain pour la Fiévre quarte, qui provient d'un ſang épais ; rien ne ſe corompt plus vite que le Citron, & rien ne preſerve tant le corps humain des humidités corrompues ; le Scorpion écraſé ſur la playe en guérit la piqûre, ainſi qu'on applique le poil de la Bête enragée pour guérir la morſure.

26. MONTAGNE. J'honore les Medecins, non-pas pour la neceſſité, à quoi l'on pourroit oppoſer ce Paſſage du Prophete, reprenant le Roi Aſa, d'avoir eu recours aux Medecins, mais je les eſtime pour l'amour d'eux-mêmes, ayant connu parmi eux beaucoup d'honnêtes gens & dignes d'être aimés ; ce n'eſt pas à eux que j'en veux, c'eſt à leur Art ; je ne les blâme pas de profiter de notre folie : il y a pluſieurs Profeſſions plus élevées & moindres que la leur, qui n'ont pas d'autre fondement que l'appui du Public ; je les fais venir quand je ſuis malade, j'aime à les entendre parler & je les paye comme un autre, je conſens qu'ils m'ordonnent de me tenir chaud, ils peuvent encore choiſir parmi les herbes qu'on met dans mon boüillon, ou des poireaux ou des laitues, laquelle ils trouveront la plus utile ; ſi je boirai du

vin blanc ou du rouge & autres choſes pareilles, qui me ſont indifferentes pour le goût ; je comprends bien que ce n'eſt rien faire pour eux, puiſque l'eſſentiel de la Medecine conſiſte en des choſes étranges & qui répugne au goût : Licurgue ordonnoit du vin aux Spartiates quand ils étoient malades, parce qu'ils y avoient naturellement de la répugnance étant en ſanté ; comme un Gentilhomme de mes voiſins, qui boit du vin pour guérir la Fiévre, comme un Remede ſalutaire, parce qu'il en hait le goût mortellement.

BEEVERWYK. C'eſt un grand point que Montagne conſidere, les honnêtes gens quoique Medecins, mais quand il ne les jugeroit pas dignes de cette faveur, ils pourroient dire comme Agamemnon, Aſſés d'autres m'honorent, ſur tout le ſage Jupiter : Dieu même ordonne de les honorer, Eccleſiat. 38. par la neceſſité ; mais Montagne rejette cette Loi, parce que le Roi Aſa a été repris par le Prophete, de ce qu'il avoit mis ſa confiance aux Medecins, mais ce Paſſage de l'Ecriture Sainte n'y eſt nullement oppoſé, car le Roi ne fut pas repris pour s'être ſervi des Medecins, mais parce qu'il avoit eu plus de confiance en leur Art qu'en Dieu, dont il devoit attendre ſeul la Bénediction ſur l'operation

des Remedes, suivant le Passage du 2me Liv. des Chroniques Chap. 16. Asa tomba malade de douleur aux pieds & sa Maladie augmenta, mais il ne recherchoit point Dieu dans sa Maladie, mais les Medecins, ainsi s'endormit & mourut : ce qui prouve que ce Passage n'est point conforme au sentiment de Montagne.

Il dit que les Medecins ont raison de profiter de la folie des hommes, & que plusieurs autres Professions en font de même; à la verité il est permis à chacun de veiller pour son profit pour soûtenir sa maison, mais sans préjudice des autres; & ce seroit faire un tort notable à son prochain, que de les tourmenter par des drogues & des breuvages qui leur seroient inutiles, uniquement dans la vue d'un guain sordide & injuste; s'il y a parmi les Medecins des honnêtes gens, qui sont dignes d'être estimez, il n'est pas à croire qu'ils s'attacheroient à une Profession, qui ne les feroit subsister qu'en trompant le monde; il y a tant d'autres Professions qui peuvent faire subsister un honnête homme; car pour les gens d'esprit tous les chemins sont ouverts : Montagne dit, qu'il souhaite fort d'avoir les Medecins avec lui, quand il est malade, mais qu'il ne reçoit leur Conseil que sur le choix des Herbes de son potage & du vin qu'il boira,

ce qui est à peu près la même chose, comme si l'on apelloit un grand Capitaine dans une Ville assiegée, pour ne suivre aucun de ses conseils, ce qui seroit regardé comme une folie; l'Ecriture Sainte dit dans l'Ecclesiastique 38. L'Homme sage ne mépriſe point la Medecine: s'il ne s'agit que d'avoir compagnie, il est inutile de choisir pour cet effet des Medecins.

Sur ce qu'il dit que le vin a guéri plusieurs de la Fiévre par anthipatie, c'est le propre des Remedes, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Sur ce que plusieurs Medecins ne veulent pas prendre les Remedes qu'ils ordonnent aux autres, ce sont des fautes personnelles dont ils souffrent eux-mêmes la punition.

27. MONTAGNE. Quelqu'un ayant demandé à Pericles comment il se portoit, Vous le pouvez juger par là, repondit-il, montrant en même tems des Billets qu'on luy avoit pendus au col & aux bras, voulant témoigner par là qu'il falloit qu'il fût bien malade pour être reduit à fonder ses esperances dans des choses si vaines, & de se laisser accommoder de la sorte.

BEEVERWIK. Plutarque écrit, dans la vie du Prince Pericles, qu'étant malade il montroit à un ami toutes les babiolles que les femmes lui avoient attachées

au col & au bras : Il n'eſt pas étonnant qu'un ſi grand Prince ſe ſoit mocqué lui-même de ſes fadaiſes, qu'il s'étoit laiſſé mettre pour les contenter ; ce n'eſt pas une preuve qu'il ait mépriſé la Medecine, puiſque ſuivant le même Plutarque il avoit guéri un de ſes ſujets par un prompt remede.

Je crois avoir ſuffiſamment répondu aux raiſons que Montagne oppoſe à la Medecine, du moins aux plus apparentes, pour le reſte ce ne ſont que des plaiſanteries, alleguées par le malheureux *Corn. Agrippa* de Cologne, dans ſon Livre des inutilitez des Sciences : Cet Enfant auroit étouffé ſon pere par ſa naiſſance, ainſi qu'on dit des Viperes, ſi le Cardinal Campego & l'Evêque de Liege ne ſe fuſſent employez pour lui, la faveur de ces deux Prelats l'avoit délivré d'une mort certaine. Il a traîné une vie pauvre & malheureuſe, étant mort en France dans l'Hôpital de Grenoble, déteſté de toute la Terre pour ſa Magie.

Fin du premier Tome.

LETTRES

De la très fameuse Demoiselle ANNE-MARIE SCHURMANS, Academicienne de la Fameuse Université d'Utrecht.

Traduites du Holandois par Madame DE ZOUTELANDT, *à present femme du Sieur* BOISSON, *Ingenieur du Roy.*

TOME II.

A PARIS,
Chez la V. REBUFFE', Imprimeur-Libraire, ruë Dauphine, près le Pont-neuf, à l'Arche de Noé.

M DCC XXX.
Avec Approbation & Permission.

PREFACE.

J'Ai déja donné au Public quelques Ouvrages que j'ai traduits de la Langue Holandoise, entr'autres les Mémoires de Jean de Wit, Grand Pensionnaire d'Holande, & des Mémoires que j'ai composés sur des particuliarités qui concernent nos Provinces & quelques Cours d'Alemagne, qui ont été assés bien reçus. J'ai composé le Livre de la véritable Babylone demasquée; c'est ce qui m'a encore excitée à traduire les Lettres suivantes, sur tout les deux qui ont été écrites par la célebre Demoiselle Anne-Marie Schurmans, ne pouvant mieux honorer la mémoire de cette incomparable fille, qu'en la faisant connoître en

France, dont la Nation eſt naturellement doüée d'un goût ſi délicat, & où elle n'eſt connuë que d'un petit nombre de gens de Lettres : Elle a compoſé pluſieurs Ouvrages en differentes Langues, car Elle en ſçavoit juſqu'à dix-ſept, & poſſedoit toutes les anciennes Langues de l'Aſie ; Elle excelloit dans la Poëſie, la Philoſophie & la Théologie ; Elle étoit admiſe à la fameuſe Univerſité d'Utrect, Elle peignoit en Mignature, Elle gravoit au Burin & au Diamant ſur le Verre, & ſur le Cuivre, & avoit la réputation d'exceller dans les plus Nobles Arts d'entre les Mécaniques ; Elle ſçavoit de même la Carte des Païs dont elle parloit les Langues, & Elle auroit pû y voyager ſans avoir beſoin de Guide ni d'Interprete, & ce qui la faiſoit regarder davantage pour l'une des Merveilles de ſon Siecle & de ſon Sexe, c'eſt qu'avec une Science ſi

supérieure, Elle étoit douée d'une parfaite modestie, sans avoir le défaut assés ordinaire à notre Sexe, lorsqu'il se trouve partagé d'un esprit au dessus des autres. Mademoiselle Schurmans possedoit un esprit véritablement mâle, sans jamais faire aucun étalage de son sçavoir; tous les Etrangers de remarque qui voyageoient dans nos Païs, passoient à Utrect pour la voir par admiration & les Curiositez de son Cabinet, comme on le voit dans les Voyages de Madame la Ducheſſe de Longuevillee allant à Munster & de la Reine de Pologne, Ducheſſe de Nevers. Baile fait son éloge dans son Dictiõnaire; ces deux Lettres me sont tombées fortuitement entre les mains, parmi les écris de M. Beevervvyk, dans un Traité qu'il a fait de la Peste, ce qui a donné matiere à cette dispute sur la Prédestination: La premiere Lettre qui est d'un Ministre

Calviniſte de Leyde, paroît du ſentiment de Coccius, qui admet le libre Arbitre, qui eſt la même croyance des Armeniens, & Mademoiſelle Schurmans, qui étoit de la même Secte de Calvin, paroît pencher vers les Sentimẽs de Voëtius, qu'Elle cite même dans ſa Lettre; ce ſont deux Partis oppoſés parmi les Calviniſtes, qu'on appelle Cocciens & Voëtiens: Cette inegalité ne doit pas être étonnante parmi les Héretiques, puiſque quand on s'eſt une fois forvoyé du droit chemin, on peut errer ſouvent: mais il eſt triſte de trouver cette même diſcorde parmi la véritable Egliſe, établie depuis tant de Siecles, par ſucceſſion depuis S. Pierre.

On voit par la premiere Lettre, comment le Peuple abuſé groſſierement de cette ferme opinion de la Prédeſtination, les Turcs ſont de ce même ſentiment, ce qui fait que leurs Villes ſont ſi ſouvent in-

fectées de la Peste, puisqu'ils ne prennent aucune précaution pour l'éviter, l'on y voit perir des Familles entieres, sans qu'il en réchape un seul par cette superstition; il est arrivé en l'année 1577. dans la Ville du Caire, en Egypte, que la Peste y emporta dans 24 heures 24000 Personnes, quand la mortalité se met une fois parmi les Turcs elle cesse difficilement; dans l'année 1598. il mourut en Maroc, pendant quelque tems, tous les jours 4000 & quelquefois 6000 Personnes, les Villes du Caire & de Constantinople, sont la plus grande partie du tems, plus ou moins infectées de la Peste. M. de Busbeke, raconte dans sa 4me Lettre que, pendant qu'il étoit à Constantinople, en qualité d'Envoyé de l'Empereur Ferdinand, la Ville fût attaquée de la Peste avec une telle violence, qu'il mouroit tous les jours 1000 à 1200 Personnes ce

Miniſtre ſe trouvant dans une maiſon infectée, il pria le Grand Viſir Ruſtan, qui étoit gendre de l'Empereur Soliman, d'obtenir du Grand Seigneur la Permiſſion de changer de logement, le Grand Viſir l'ayant demandé, Soliman lui répondit, „ Quels ſont les deſſeins de l'Am-„ baſſadeur, où veut-il aller? ne „ ſçait-il pas que la Peſte ſont des „ Traits tirés de la main de Dieu, „ qui ne peuvent manquer leur „ but; par tout où il poura aller, il „ n'en parrera pas les coups; s'il „ plaiſoit à Dieu de me frapper, „ aucune retraite ne m'en pour-„ roit garantir, il eſt inutile de fuir „ ce qu'on ne peut éviter, mon „ Serail n'eſt pas exempt de la „ Peſte à l'heure qu'il eſt, & cepen-„ dant j'y demeure, & je croi qu'à „ mon avis l'Ambaſſadeur fera fort „ bien de reſter pareillement où „ il eſt, & M. Busbeke fut contraint de ſe conformer aux Régles de l'Al-

coran, & de reſter dans une maiſon infectée, il ſeroit à ſouhaiter que cette erreur & cet abandon de ſoi-méme ne ſe fût point gliſſé parmi les Chrétiens.

La prévoyance de Dieu n'ôte pas les moyens, au contraire elle ordonne de s'en ſervir, parce qu'ils ſervent à effectuer les reſolutions de Dieu; par quelle raiſon ne ſeroit-il pas permis d'éviter la Peſte, de même que l'on évite les perſecutions de la Guerre & la Famine? quoiqu'on ſoit perſuadé que Dieu conduit toutes choſes, que même les cheveux de notre tête ſont comptés: on ne condamne point la Famille de Jacob d'avoir quitté la Terre Sainte pour ſe ſauver en Egypte, à cauſe de la Famine, ni David lorſqu'il évitoit la colere de Saül: rien n'eſt plus convainquant que le Chap. 27 des Actes des Apôtres, où S. Paul aſſure le Centenier, de la part de Dieu, qu'au-

cune Perſonne du Vaiſſeau ne periroit, mais voyant que les Matelots cherchoient à ſe ſauver du Vaiſſeau, il dit au Centenier ſi ces Gens ne demeurent nous ne pouvons nous ſauver : quoique S. Paul ſçût que nul ne periroit, il n'ignoroit pas que la conſervation du Vaiſſeau, devoit être effectuée par les mains des Matelots, ce qui prouve que les moyens ſont compris dans la Prévoyance de Dieu, bien loin d'y être oppoſés, puiſque les deſſeins de Dieu nous ſont inconnus, nous devons entierement nous repoſer ſur ſa Providance, en employant tous les moyens pour conſerver notre vie & notre ſanté, quand même nous ſerions aſſurés, comme S. Paul, que Dieu nous préſervera de la mort.

Je me ſuis un peu étendue ſur une matiere, qui convient mieux à des habiles Théologiens, qu'à une perſonne de mon Sexe, ne

prétendant nullement atteindre au ſuprême ſçavoir de Mademoiſelle de Schurmans, c'eſt un Phenix qui ſe trouve rarement; l'avantage que j'ai ſur Elle c'eſt d'être éclairée de la Lumiere de la vraie Foi, & qu'il a plût à Dieu de me tirer de mon Héreſie; cette grace n'a pas été accordée à cette Sçavante Fille.

L'on m'a promis d'autres Ouvrages de Mademoiſelle de Schurmans, à meſure qu'ils me tomberont entre les mains, j'en ferai part au Public.

J'ai ajouté à ces Lettres un petit Traité de M. Beevervvyk, Medecin & Echevin de la Ville de Dordrecht, dont il envoye une Copie à la Demoiſelle Schurmans; Elle en fait mention dans ſa derniere Lettre: Je demande au Lecteur la même indulgence que j'ai demandée, dans les Prefaces de mes premiers Ouvrages; ſi toute la délicateſſe de la langue françoiſe n'y

eſt pas obſervée, il eſt aſſés difficile à une Etrangere, quelqu'application qu'elle ait à ſe perfectionner dans une Langue qui ne lui eſt pas naturelle, d'en connoître toute la délicateſſe, ſur-tout la Françoiſe, à la perfection de laquelle on travaille avec tant de ſoin; outre cela il eſt bien plus difficile de garder la reguliarité d'une Langue dans une Traduction, que dans un Ouvrage nouvellement compoſé: la premiere Régle de la Traduction, étant de conſerver fidellement le ſens de l'Original, & faute de cette attention on en trouve ſouvent de défectueuſes.

PREMIERE

PREMIERE LETTRE

D'UN MINISTRE DE LEYDE.

DIEU nous a à la fin regardés avec des yeux de pitié après avoir combattu long-tems avec la maladie : sa bonté nous en a délivrés dont nous lui rendrons graces éternellement. Il n'y a eu la semaine passée que 14. morts dans le Bourg : il s'étoit ajoûté à ce mal parmi le menu peuple une superstition ridicule : quelques-uns non contens de ce qu'on leur enseigne, épluchent les Saintes Ecritures, pour chercher à y pêcher des nouveautez, se sont ingerez, malgré la resistance de nos Théologiens, à persuader au peuple, que l'on ne devoit point éviter les personnes ni les maisons infectées : que le mal ne se communiquoit que par l'imagination & la frayeur que l'on se formoit dans l'esprit ; cet erreur les a fait courir aveuglément dans toutes les maisons

en sorte qu'au commencement que je suis arrivé à ma Metairie, j'ai trouvé dans le Village plus de 80. maisons attaquées : je me suis rencontré avec un Docteur qui leur avoit inspiré cette fermeté. Il fondoit son sentiment sur ce que Dieu pouvoit tout ce qu'il vouloit, & que ceux qui en doutoient, pêchoient grandement, & n'étoient pas Chrêtiens.

Je lui répondis que personne ne devoit mettre en doute que Dieu ne fût tout puissant, que les Turcs même le soutenoient, que c'étoit le plus grand reproche qu'ils faisoient aux Chrêtiens de ce qu'ils évitoient la peste, & qu'ils ne connoissoient pas la Puissance Divine, que nous sçavons parfaitement bien que Dieu pouvoit tout ce qu'il vouloit, mais qu'il ne vouloit pas toûjours ce qu'il pouvoit, ni même ce que nous voulions, & quoiqu'il pût tout, il n'arrêtoit pas le cours des choses du monde, & qu'il ne conduisoit point la nature suivant le bon plaisir de l'homme ; que je ne conseillerois point à personne de mettre sa main dans le feu, dans la croyance qu'elle ne bruleroit point, parce que Dieu pouvoit tout ; que ce n'étoit point par des pareilles extravagances qu'on prouvoit le Christianisme ; qu'à la verité on étoit obligé de satisfaire à la charité Chrêtienne, mais que

cette même charité avoit ſes degrès, qu'il ſeroit inhumain d'abandonner ſes proches parens & ſes intimes amis en pareille occaſion, qu'il étoit du devoir d'un Paſteur de ne point abandonner le ſoin des ames, & d'un Magiſtrat de ſoigner à la conſervation de ſes Bourgeois, que tous les Chrêtiens étoient freres, mais que cela n'empêchoit point que la maladie ne fût contagieuſe, que s'expoſer trop legerement étoit tenter Dieu, & que le fleau devenoit plus grand.

Mes raiſons le mirent ſi fort en colere, qu'il en étoit hors de lui-même : il me demanda d'un ton violent ſi j'avois jamais lû l'Ecriture Sainte avec attention ? je lui répondis que je la preferois à tous les autres Livres, & bien, dit-il, liſez donc ce qui eſt dit dans le Pſeaume 90 : *Vous ne craindrez point la fléche qui vole pendant le jour ou qui ſe gliſſe dans les tenebres, ni la mortalité qui ravage en plein midi* : je lui répondis que je n'avois jamais douté que Dieu ne fût au-deſſus de la peſte, & qu'il en garantiſſoit tous ceux qu'il lui plaiſoit, mais que ce paſſage ne m'aprenoit point qu'elle ne fut pas contagieuſe, & qu'il n'étoit pas permis de l'éviter ni de ſe precautionner par des remedes : que Dieu diſoit auſſi qu'un ſeul homme en battroit mille, que deux hommes en mettroient dix mille

en fuite ; que cependant on ne conseilleroit à personne de s'aller battre contre mille hommes, ni à deux d'en attaquer dix mille, quoiqu'un Chrêtien ne dût point douter que cela ne soit possible ; que néanmoins il y auroit de la folie de l'éprouver d'un dessein premedité sans un exprès commandement de Dieu, comme il le faisoit connoître autrefois par ses Prophêtes. Mes réponses déconcerterent un peu mon Docteur ; il m'allegua pour toute conclusion le passage du même Pseaume ; *Car il commandera à ses Anges de vous garder en toutes vos voies ; ils vous porteront sur leurs mains de peur que votre pied ne heurte contre la pierre.*

Je lui demandai s'il avoit étudié dans une Ecole où le Diable eût été Recteur, puisque c'étoit le même passage qu'il avoit allegué au fils de Dieu dans le desert ? que je me servirois de la même réponse que lui avoit fait celui qui ne peut point errer : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Notre dispute finit par là, & moi pareillement ma lettre. *De Leyde le 19. Juin 1636.*

DEUXIE'ME LETTRE.

A la très-ſçavante Mademoiſelle Anne Marie Schurmans.

MADEMOISELLE,

L'Apôtre a bien dit, que la profonde ſageſſe de Dieu eſt impénétrable à l'homme ; cela eſt prouvé par les limites de notre vie ; c'eſt un point qui a cauſé beaucoup de diſputes parmi les Théologiens, leur paroiſſant dur de croire que l'heure & le genre de mort de tous les hommes avoit été arrêté dès l'éternité, & entierement contraire à l'Art de la Medecine ; c'eſt ce qui a excité ma curioſité pour ſuivre leurs pas par un grand deſir de la verité. J'ai examiné les ſentimens des plus ſçavans ; j'ai pouſſé cette recherche à un ſi haut point, qu'il m'a été impoſſible d'aller au-delà ; mais comme j'ai trouvé en vous, Mademoiſelle, un eſprit ſi ſuperieur & ſi pénétrant, & que j'ai vû par les lettres dont vous avez daigné quelquefois m'honorer, que vous vous attachez fortement aux choſes divines, j'eſpere que vous voudrez bien embellir cet édifice, d'un frontiſpice de marbre : vous n'ignorez pas que pluſieurs mettent une

difference à ces bornes à l'égard de Dieu & de l'homme, & qu'elles ſont immuables d'un côté & muables de l'autre, mais dites-moi je vous prie, Mademoiſelle, de quelle maniere qu'on le puiſſe diſtinguer, ſi ce n'eſt pas la même borne, du moment qu'elle finit notre vie? à quoi ſert le muable, ſi l'immuable nous écraſe & nous ôte la vie? je ne vois pas de quelle maniere on peut pénétrer ce miſtere, & plus j'y veux faire des reflexions & employer toute la raiſon humaine, plus j'y trouve de difficulté, à moins que vous ne veniez à mon ſecours, vous en qui le Seigneur a placé une ſcience divine & humaine, pouvez plus que perſonne donner des lumieres ſur une queſtion ſi délicate. Voilà pourquoi je vous prie de me parler de l'interieur de votre ame, comme dit Euripide de donner un jugement ſincere, & d'éclairer ces tenebres par les lumieres de votre eſprit. Tous ceux qui aiment veritablement la ſageſſe, en partageront avec moi la reconnoiſſance, & le plaiſir pour le ſalut de celui qui ne conſidere rien tant au monde que de pouvoir avoir quelque part à votre ſageſſe, & à votre eſtime.

TROISIE'ME LETTRE.

Réponſe à la precedente.

Votre derniere lettre, Monſieur, m'a donné autant de joie que de confuſion de l'honneur que vous me faites de m'inviter à la recherche d'une queſtion auſſi delicate: à la verité, rien ne m'eſt plus glorieux que d'entrer en lice ſous la conduite d'un auſſi ſçavant Maiſtre que vous, où toutes les veritez Celeſtes triomphent & remportent une entiere victoire: vous ne vous eſtes pas trompé de croire que mon plus grand plaiſir conſiſte à m'exercer dans les études des divins Miſteres, mais je rougis juſqu'au dernier point de l'excès de vos bontez qui m'attribue un ſçavoir ſi ſupréme, comme ſi mon petit genie étoit capable de donner quelque éclairciſſement ſur un differend qui a été agité par les plus ſçavans hommes de notre ſiécle. Si mes forces pouvoient égaler la bonne opinion que vous avez de moi, je mettrois un frontiſpice au-devant de ce beau bâtiment; mais une entrepriſe ſi temeraire feroit voir le peu de connoiſſance que j'aurois de moi-même ou bien une ignorance parfaite de l'importance de la choſe; mais comme vous me pouriez ſoupçonner que je voudrois ſuivre les principes du ſça-

vant Arcesilaus, qui doutant de tout, étoit d'opinion que pour conserver le nom de sçavant, il falloit suspendre son ignorance dans un certain équilibre, sans decider absolument d'aucune question. J'ai voulu répondre en quelque maniere, sur une demande aussi délicate que vous me faites, plûtôt pour exercer mon génie, que dans l'attente d'y trouver une explication veritable.

Vous me marquez que la plus part mettent une difference aux bornes de notre vie, à l'égard de Dieu, & à l'égard de l'homme, qu'elles sont immuables d'un côté, & muables de l'autre, qui est la même doctrine de ceux qui disent que chacun a une destinée immuable par la resolution de Dieu, j'adhere volontiers à ce même sentiment par la vraisemblance que j'y trouve, comme une chose digne de la grandeur de la Majesté Divine, qui excite une admiration & un respect dans le cœur de l'homme qui se raportent entierement. Je pourrois dire ce que Ciceron disoit autrefois des Stoiques; la Doctrine des Stoiques, dit-il, est enchaînée d'une maniere que la fin se raporte au commencement, le milieu aux deux autres parties, & le tout avec le tout; ils voyent d'un clin d'œil tout ce qui peut y être contenu; & comme dans la Géometrie quand on est convenu du premier

oint, il faut convenir de tout le reſte ; il
roit très-agréable de s'étendre ſur cette
atiere ſi nous n'avions été precedés par plu-
eurs illuſtres ſçavans qui nous ont marqué
ar leurs lettres, combien ils ſoutenoient
s mêmes ſentimens parmi leſquels ſe ſont
iſtinguez Weſterburg, & ſur tout Voëtius :
s ont allegué de ſi belles raiſons, que
uand j'ai tout examiné, je ne trouve rien
ui puiſſe fournir de nouvelles étoffes, je
e laiſſerai pas néanmoins de vous expri-
ner les ſentimens interieurs de mon ame,
els que vous me les demandez. Je reviens
la difficulté qu'on vous allegue que les
ornes de notre vie ſont muables d'un côté
& immuables de l'autre, à quoi vous ré-
ondez, avec juſte raiſon : à quoi ſert cette
ifference, n'eſt-ce pas cette même borne ?
u'importe qu'elle ſoit muable, ſi l'im-
nuable nous écraſe & nous ôte la vie : à
la verité il paroît qu'ils veulent ſe jouer
des paroles, & étourdir les oreilles des
ſçavans par des queſtions vaines ; ſçavoir ſi
l'on examine la deſtinée en elle même à l'é-
gard de la vertu agiſſante, ſur quoi doit
être appliqué le proverbe des ſages, toutes
choſes puiſqu'elles ſont ainſi, doivent ne-
ceſſairement être, puiſque la diſpute n'eſt
pas ſeulement de la deſtinée en elle même
pour autant qu'elle ſubſiſte ſans la cauſe,

mais sur-tout à l'égard de la force & vertu de ses causes, il ne sera pas hors de propos de s'étendre plus amplement sur ce qu'ils entendent par une borne immuable & muable.

Je m'imagine qu'ils prétendent que la fin de notre vie. est de l'ordre de la premiere cause; sçavoir à la regarder du côté de la prévoyance Divine sur les choses à venir, ils la considerent en ce point comme immuable; par le muable, ils entendent une mort dont l'heure est incertaine, qui n'est point limitée, qui est dans l'ordre des causes qui sont libres & incertaines par elles-mêmes. Cependant quoique cette même borne soit comparée à la destinée immuable de la generale & premiere cause, & que par consequent, la seconde cause qui y est attachée doive être certaine; sans pouvoir être changée en aucune maniere; néanmoins comme cette derniere est produite librement par une vertu propre, elle peut être appellée avec raison muable; ce qui est expliqué par le jeune & sçavant Docteur Thomas dans le 4. Livre de la prévoyance & destinée, où il écrit de cette maniere; le dernier ouvrage ne suit pas le premier principe dans la necessité ou la destinée, mais la seconde cause, par la raison que la vertu de la premiere cause est conçûë dans la se-

conde, suivant la mesure de ce qui conçoit & non de ce qui est conçû; sçavoir ils cherchent à prevenir cette erreur de ne pas croire que les causes du hazard, & sur-tout celles qui proviennent de notre volonté, reçoivent quelque vertu par influence de la premiere qui est la source de toute liberté, comme l'a fort bien écrit le jeune Prince de la Mirandole qui fut nommé le Phenix & la joie des Muses & le nourrisson de la sagesse, & par un autre Phenix de son siécle, Joseph Scaliger dans son 4. Livre contre les Astrologues, où il dit que le fatum ou la destinée expliqué Chrêtiennement, n'est qu'une suite des causes dépendantes de la resolution de Dieu sous lesquelles notre liberté ne court aucun danger, puisque nous sommes compris dans les causes, & que nous faisons toutes choses accompagnées de cette même destinée, soit que nous regardions cette prévoyance de Dieu, comme sçachant toutes choses avant leur accomplissement, ou que nous obéissions à sa sainte volonté, il n'est fait aucun tort à la nôtre; car quant à la prévoyance, il dépend de nous de faire librement ce que Dieu a prevû que nous ferions de notre volonté, celle de Dieu étant que nous serions les libres arbitres de notre sort, nous en serions les maîtres, quand même

il nous en ôteroit la volonté.

Cela étant ainsi, il paroît que ce qui s
dit de chacun en particulier, se peut attri
buer à l'un & à l'autre, & d'autant plu
que sans cette distinction, la dignité r
l'ordre ne leur peut être conservez; mai
vous y mettez le dernier neud: à quoi ser
le muable, si l'immuable nous écrase &
nous ôte la vie; à quoi servira l'art de
Medecins & leur prudence, l'usage des re
medes, & les précautions du malade, si l
destinée l'a condamné à la mort sans appel
il faut avouer que nous ne comprenons pa
bien en opposant à ceci uniquement la vo
lonté de Dieu, ce que dit le plus sage de
Rois dans ses Proverbes 21 & 30, est seu
capable de détruire toute la resistance de
hommes; que peut la sagesse des homme
contre le Seigneur; les chevaux sont pre
parez au jour de la bataille, mais la Vic
toire vient du Seigneur: je dois joindre ici
pareillement les paroles d'Aben Esra le plus
sçavant des Rabbins qui explique le même
sens plus amplement; *tous les Sages conseils*
n'ôteront rien de la main du Seigneur, &
quoiqu'on aprête les chevaux au jour de
la bataille pour pouvoir prendre la fuite, il
n'est pas dans notre pouvoir de nous sau
ver ni de conserver la vie, car cette conser
vation appartient à Dieu, & il l'accorde

à

à qui il lui plaît, il n'y a rien qui approche tant des regles de la Philosophe que convenir que Dieu ne peut surpasser son but & ses vûës, comme étant seul la principale cause qui est parfaite, comme dit le sçavant Seneque dans le IV. Livre des bienfaits au 7me. chap. la premiere cause dont toutes les autres dépendent, toutes choses doivent être attribuées à celle-ci comme à son point fixe, suivant le témoignage de S. Paul Rom. 11. 36. toutes choses sont de lui & par lui, à quoi est joint l'experience & l'opinion de toutes les Nations, sur quoi s'est fort étendu l'illustre M. Claude Faumaise, Chevalier & Conseiller du Roi de France dans une lettre qu'il vous a écrite, que tous nos sçavans esperent voir dans peu sous la presse. Je dois encore citer ici le beau proverbe de l'Alcoran, quoique ridicule d'ailleurs: Dieu triomphe dans toutes ses actions, quoique les hommes ne le comprennent pas: tous les Poëtes Gentils soutiennent pareillement que nul ne peut éviter sa destinée: le Poëte Grec Pindare, dit dans ses vers, que Dieu peut tout, que sa volonté preside, que c'est une folie de ne le pas croire; & le Galant Poëte même pour se moquer de ceux qui sont d'un sentiment contraire, dit: Qui est l'homme assez insensé qui souhaiteroit changer la resolu-

tion de Dieu, il n'y a aucune Puiſſance ſur la terre qui en puiſſe arrêter le Cours un ſeul moment, ils ont même pouſſez plus loin comme Adraſte dans l'Euripide: O! Dieu qu'eſt-ce que l'hõme & toute ſa ſageſſe, nous ſommes uniquement dépendans de vos volontez, le ſignal de vos yeux conduit tout ſans que nous puiſſions faire autrement: l'illuſtre Poëte Simonides s'eſt aſſez approché de nos ſentimens quand il dit: Tout ce que font les hommes eſt entre les mains de Dieu, il peut tourner à bien ce que nous croyons mal: nous n'avons point de volonté, & quand nous formons des projets, il coupe le fil de notre vie.

Il eſt à remarquer qu'en tems de guerre & de mortalité que ceux dont le cœur n'eſt point reſigné à cette prévoyance de Dieu ayant pû prendre des précautions plus ſalutaires pour la conſervation de leur vie, autres que celles auſquelles la deſtinée les a conduits malgré leur ſentiment; c'eſt ce que le plus habiles Hiſtoriens ont remarqué qu'lorſqu'ils ſe ſont attachez à la deciſion d'une affaire, ils tombent dans notre ſens: vous n'ignorez pas ce que dit le plus ancien des Grecs: Ce qui nous doit arriver de la main de Dieu, l'homme ne ſçauroit le parer, la même choſe eſt exprimée par l'incomparable Ecrivain de l'Hiſtoire de l'Egliſe N

cephore dans son 7. Livre, que la providence de Dieu n'agissoit point également avec la conduite de l'homme, & que s'il s'ensuit un mauvais succès contre son attente, que pour lors un homme sage ne l'est point, la force abandonne les plus courageux, les plus habiles conseils n'effectuent rien, & les plus beaux jours ont une honteuse fin.

Tous les exemples citez dans l'Histoire, nous font voir qu'on ne peut en aucune maniere avec toute la sagesse du monde changer la moindre chose des arrêts de la destinée. Tite-Livre raconte dans le 8. Livre de son Histoire Romaine d'Alexandre le Grand, que quoiqu'il eût pris toutes les précautions pour ne point aller à l'endroit où on lui avoit predit qu'il mourroit, il n'a pû éviter d'y aller mourir : cet Auteur se sert même du proverbe si generalement connu, *qu'en voulant éviter le peril, on tombe dans sa destinée*, ce qui ne differe point avec ce que dit l'Historien Grec Herodien de son Macrin voyant que tout tendoit à une prompte ruine pour cet Empereur, il conclud de cettte maniere, *Il a été arrêté par la destinée que le Prince Macrin après avoir vécu une année dans la joie & la prosperité, devoit perdre la vie & l'Empire* ; mais je retourne à l'Histoire Divine à laquelle on ne peut contredire :

il y a un passage remarquable touchant le Prophéte Roi, dans les Actes des Apôtres ch. 13. v. 36. *David ayant servi son tems au dessein de Dieu, il mourut & fut mis avec ses peres*, par où nous pouvons conclure que le tems de notre vie avec son cours, est écrit là haut, & qu'il dépend à l'égard de sa certitude de la volonté du Grand Dieu. Mais quelqu'un pourroit dire que le mot *Genea* dont on se sert dans cette expression a plusieurs autres significations, que le tems des hommes : nous ne desavouons point qu'on s'en peut servir dans un autre sens, mais il paroît par le texte que ce mot signifie ce que nous avançons, puisque l'Apôtre parle de la vie & de l'enterrement de David, & dans d'autres passages de la Sainte Ecriture, le tems de notre vie est exprimé par le même mot, comme dans les mêmes Actes des Apôtres ch. 14 v. 16. & 8. v. 33. & pour marque qu'il ne signifie pas un tems non limité, il y est ajoûté le mot *Idia*, qui veut dire son propre, sçavoir le tems, par où l'on voit clairement que l'homme voudroit détruire en vain ce que Dieu a résolu ; mais comme la principale question roule si Dieu a arrêté de l'Eternité toutes les choses à venir, soit ce qui arrive du hazard ou par necessité, & si ce qu'il a une fois resolu, il ne pourroit pas

même le changer, j'exprimerai mes sentimens d'une maniere plus étendue, & afin de ne point ennuyer par des recherches trop curieuses, je m'arrêterai à un passage de l'Ecriture qui servira pour tous les autres, c'est le chap. 46. du Prophete Isaie, où Dieu nous parle de cette maniere : *Je suis Dieu, & nul autre Dieu qui n'a pas son pareil, qui annonce tout ce qui arrivera ci après, & avant que toute chose arrive, & que mon conseil subsistera, & je fais tout ce qui me plaît :* qui est-ce qui ne comprend pas ici que ces trois choses sont enchaînées ensemble ? la certitude de la prévoyance de Dieu, l'immutabilité de sa résolution, & la puissance de l'executer ; celui qui se relache ici dans la moindre chose perd tout, car par ces trois vertus, ce puissant Créateur & Maître du monde, veut être distingué des Idoles ; ce seroit donc une grande erreur de vouloir séparer la resolution & la prévoyance d'avec l'execution de cette résolution, ce que le Philosophe disoit autrefois des vertus morales qu'elles sont entrelassées comme une guirlande, se peut appliquer avec bien plus de raison, aux vertus Divines ; car d'où provient la certitude de la prévoyance, si nous ne concluons point de cette maniere, cela seroit-il produit par l'avenir, par les faits du hazard ; mais tout

ce que le hazard produit, eſt fort incertain avant ſon évenement, & n'eſt point arrêté, puiſqu'une choſe ne ſçauroit ſe fixer pendant qu'elle n'eſt point, cette production ſe pouroit-elle faire par la prévoyance même, mais ſuivant ces mêmes ſentimens, ce n'eſt pas encore une cauſe de certitude des choſes à venir non-plus que notre connoiſſance des choſes paſſées, & même qui ſubſiſtent actuellement. Le Docteur Thomas d'Aquin nous repreſente aſſez diſtinctement combien notre connoiſſance humaine differe de la connoiſſance Divine p. 1. q. XIV. Art. VIII. les cauſes naturelles font un milieu avec Dieu & notre connoiſſance humaine, car nous tirons notre connoiſſance des cauſes naturelles dont Dieu par ſon Eſprit eſt le principe & la ſource, & autant que les cauſes naturelles ſont au-deſſus de notre connoiſſance, la connoiſſance de Dieu ſurpaſſe les cauſes naturelles, de la même maniere qu'un Edifice eſt entre l'Architecte qui le conſtruit, & celui qui en juge après qu'il eſt achevé.

Il eſt donc bien juſte que nous adorions avec cette Colonne de l'Egliſe S. Auguſtin : Ce Dieu qui a établi un commencement & une fin à la nature, qu'il a créé de lui-même, qui connoît les cauſes de tout, qui les poſſede & les conduits ; & comme il

dit encore dans un autre passage, Qui agit suivant sa volonté qui est éternelle avec sa prévoyance, & il a tout ce qu'il souhaite au Ciel & sur la terre, & a fait ce qui est passé, le present & l'avenir.

C'est encore une grande erreur d'attribuer le changement à la resolution de Dieu; c'est à ce sujet qu'on peut appliquer ce que dit le Poëte Homere quand quelque chose arrive, que la volonté de Jupiter est accomplie, comme il l'explique par ses vers en ce même sens, Que tout ce que les hommes veulent, ne sont que des chimeres, que la décision vient de Dieu.

Tout le monde convient que le changement de volonté est une grande imperfection, puisqu'il ne peut provenir que d'un esprit inconstant, ou bien qu'on ait ignoré ce qu'il y avoit de meilleur, étant impossible que celui qui connoît toutes choses avant leur évenement, puisse avoir hesité à choisir la meilleure sans qu'il ait besoin de changer, & de vouloir dans un tems ce qu'il n'a pas voulu dans un autre, suivant la demande de Seneque dans le premier Livre des questions naturelles, où il traite de la nature de Dieu, Si c'est une diminution de Majesté & un aveu d'imperfection, d'avoir fait quelque chose qu'on doit changer; il conclut de cette maniere:

Il eſt neceſſaire qu'une même choſe lui plaiſe toûjours ; car il ne peut choiſir que la meilleure, & il n'en eſt pas moins libre ni moins puiſſant, car pour lui-même il n'a beſoin que de lui-même.

A quoi ſe raporte pareillement ce que le Philoſophe dit de la ſimple nature, qu'elle prend toûjours un ſeul & unique plaiſir ; la verité en eſt claire, que Seneque s'en raporte même au jugement de ſes parties, Vous dites que le ſentiment d'un homme ſage ne peut changer, par conſequent celui de Dieu bien moins ; car un homme ne ſuit que le preſent, mais tout eſt preſent devant Dieu, au II. Livre de ſes demandes naturelles ch. 36. & ce que dit Platon au II. Livre de ſon Gouvernement Civile au ſujet que Dieu ne change point : il demande s'il change en plus beau ou en parfait, ou change-t-il en pire qu'il étoit, & répond en même tems : S'il change, il faut que ce ſoit en pire puiſque Dieu eſt parfait en vertu & en beauté. Il demande enſuite, Cela étant peut-on croire que Dieu voudroit ſe changer en pire, & répond : Cela eſt impoſſible que Dieu voudroit changer, puiſqu'il eſt le plus beau & le plus vertueux, étant éternellement & purement dans ſon même état. Si l'on vouloit comprendre que cet Auteur parle plûtôt de la face de Dieu que de ſa volonté,

c'eſt de quoi je ne voudrois pas diſputer, mais je voudrois que l'on convînt en même tems que ces deux choſes ſont la même & ne ſont point ſeparées dans la Divinité, car les Chrêtiens ne doutent nullement de ce que dit S. Hilaire : Tout ce qui eſt en Dieu eſt Dieu, & tout ce qui eſt en lui eſt une même choſe ; & ſans m'arrêter davantage à ceci, ſuivant l'Apôtre Saint Jacques ch. 1. 17. où il dit du Pere des lumieres qu'il n'y a pas le moindre changement en lui ni ombre de changement, même les Gentils ſoutiennent que Dieu execute fermement ce qu'il a reſolu, comme le dit Pindare par ſes vers, Que peut l'homme, ſi Dieu l'a autrement reſolu, tout ſe conduit ſuivant ſa volonté.

Cette opinion eſt ſi generale & ſoutenue par des raiſons ſi convainquantes, qu'il eſt inutile d'en alleguer davantage : je ſçai bien qu'il y en a beaucoup qui diſputent de quelle maniere Dieu gouverne tout à ſa volonté, mais je trouve que cette queſtion ne peut être mieux expliquée que ce qu'en dit le Comte de Mirandole : Il eſt certain que Dieu a ſçû d'avance notre volonté & même l'a reſolu ; & lorſque Gregoire de Niſſe & Damaſcene paroiſſent nier ce ſentiment, ce n'eſt que pour ſoutenir que tout ſe conduit ſelon la volonté de Dieu, mais que notre

choix & libre volonté ſont compris ſous cette même direction, & que le ſuccès de nos penſées & de nos projets, de même que les cœurs des Rois & de tous les hommes, ſont entre les mains de Dieu, qui gouverne tout à ſa volonté : à la verité il faut avouer que l'homme ne peut comprendre de quelle maniere cette vertu admirable de la prévoyance Divine opere ſur la volonté de l'homme, en ſorte qu'il ſe conduit volontairement dans l'accompliſſement des réſolutions de Dieu ; mais qui poura dire que l'eſprit humain donne une juſte meſure à toutes choſes, & que l'on n'y doit pas ajoûter une ferme croyance, parce que cela ſurpaſſe le génie de l'homme, dont nous remarquons la petiteſſe juſque dans la moindre choſe : ceux qui montent une montagne inacceſſible, redoublent leur précaution, lorſqu'en jettant les yeux en bas ils en conſiderent le terrible precipice ; de même quand nous voudrons pénétrer fort avant dans des choſes qui nous peuvent mener à des erreurs ſans fin, nous devons nous attacher à la ſimple verité, pour ne point étouffer dans ce precipice des myſteres cachez comme nous le décrit fort bien notre ami Colvius au commencement de ſa lettre.

Ayant ſuivi juſqu'ici ce qui regarde la Religion, je toucherai en peu de mots de

de la maniere que cette Théologie se peut rapporter avec la Medecine, à quoi vient à propos les sentimens de ce Philosophe qui dit, Que toutes choses ont deux faces, & qu'il y a une grande difference laquelle des deux on prendra la premiere; & quoique le sentiment où nous penchons, qui est celui que vous cherchez à combattre paroisse un peu dur, il surpasse de beaucoup le premier par toutes sortes de raisons, il soutient qu'aucun Art ni précaution puisse prevenir ce que Dieu a resolu, qui doit arriver, que cela soit, cela ne fait aucun tort au profit ni à la gloire des Medecins, puisque veritablement leur Art ne tend point à vouloir détruire les résolutions cachées de Dieu, mais pour moderer la violence des maladies, apaiser les douleurs, reveiller les forces naturelles, & pour découvrir les indices d'une mort prochaine, notre conscience nous oblige de conserver notre vie & d'y employer tous nos soins, comme un precieux don de la main de Dieu. J'ajoûterai ici la remontrance de Ciceron qui écrit dans les songes de Scipion: Tout homme craignant Dieu doit conserver son ame à la garde du corps, & il ne la doit separer de la vie que par le commandement de celui qui la lui a donnée. Outre cela l'experience nous apprend que les malades de tout âge

nonobſtant tous les ſoins des plus habiles Medecins, & toutes les précautions poſſibles viennent à mourir, nous n'en eſtimons pas moins ces fameux Maîtres de l'Art : Eſculape, Hypocrate & Gallien, quoique nous ne les adorions point comme des Dieux ainſi que les anciens Gentils, mais nous leur témoignons bien plus d'honneur lorſque nous les conſiderons comme les inſtrumens qui aident à l'Auteur de la nature & de la vie ; & de quelque maniere que les choſes puiſſent réuſſir, nous en jugerons toûjours bien en leur faveur ; ſi elles ont un bon ſuccès, nous reconnoîtrons par leur ſoin la main & la Benediction de Dieu ; ſi cela réuſſit mal, nous conviendrons de ce que dit le Grec Naziance, que tout le travail eſt inutile, ſi Dieu ne veut pas qu'il opere, il nous a tous commis le ſoin de ſatisfaire au devoir de la charge à laquelle il nous a deſtinés, & de nous tenir en repos après cela, puiſque c'eſt ſa Sainte volonté, qui ne peut vouloir que ce qu'il y a de meilleur, écoutons la divine leçon du ſage Epitecte : *J'aime mieux ce qui plaît à Dieu, que ce qui me plaît, je ſerai attaché à lui, comme un ſerviteur & un imitateur, je ne demande que lui, je n'aſpire qu'après lui, & pour tout dire en un mot tout ce que Dieu veut je le veux.*

Voic

Voici le veritable Port contre les troubles & les inquietudes qui nous met à l'abri des vents & des orages; voici la veritable borne sur laquelle je repose mon esprit & ma plume : portez-vous bien avec votre incomparable épouse, & vos chers enfans, & sur-tout celle de vos filles que vous avez vouée à la sagesse, & à la connoissance des Langues : je prie Dieu tout puissant de vouloir donner sa Benediction sur une si louable entrepriſe, afin de donner l'exemple à d'autres pour l'imiter, & que plusieurs puissent connoître combien est vaine & peu durable cette vie passagere. *A Utrecht le 8. de Février 1639.*

QUATRIE'ME LETTRE.

A la Noble & Sçavante Demoiſelle Anne-Marie Schurmans, sur ce que Dieu s'est servi de Terre & de Salive, pour guérir l'Aveugle.

MADEMOISELLE,

Dans le moment que j'hesitois d'interrompre vos Divines occupations, par mes petits Ouvrages, on m'a envoyé de Rome

les Vers qu'on y a fait imprimer à votre louange qui m'ont été dediés, & c'est sous leurs auspices que je me suis hazardé de vous envoyer un petit Livre que j'ai composé, pour l'introduction des Médicamens d'Holande, dans lequel je prétends prouver que la Providence de Dieu a donné à chaque Pays, de quoi se nourir & conserver la santé, & qu'il est inutile que nous allions chercher si loin des Simples & des Medecines pour nous guérir, puisque nous en avons suffisamment chés nous, je sçai que plusieurs ne seront pas de mon avis, de ceux qui estiment mieux les mauvaises choses qui viennent de loin que les meilleures qu'ils ont chez eux, mais je serai content pourveu qu'il soit approuvé des gens de bon goût & sur-tout de vous, Mademoiselle, dont j'estime l'approbation par dessus tous les autres; j'ai pris un si grand plaisir à cet Ouvrage, que je m'y suis appliqué sans rélache, jusqu'à ce que je l'aye fini: Quelle est votre occupation à present? vous qui ne pouvés être oisive, quand même vous le vouderiez, suivant le sentiment de notre Professeur Lipsius: Tous les honêtes gens cherchent à s'acquerir un nom dans le monde, mais s'il devient trop élevé & trop éclatant, il est à charge; on est en quelque maniere obligé de le soutenir, & par

onſequent, Mademoiſelle, vous vivez pour
a gloire de votre nom, & non pour vous
même, vous devez ſoutenir le Jugement
le ceux qui l'élévent juſqu'au nuës, avec
uſte raiſon, j'ai quelques écrits qui ſont
les Lettres de pluſieurs Sçavans, conſiſ-
ans en Demande & Réponſe; & pour
endre cet Ouvrage plus parfait, il ſeroit
ecceſſaire d'y voir paroître le nom de
Schurmans: j'en ai tiré cette queſtion:
Après que le Sauveur eût guéri pluſieurs
Maladies incurables, les unes par une pa-
ole & d'autres par ſon attouchement, &
même reſſuſcité des morts, par quelle rai-
on s'eſt-il ſervi d'une eſpece de compoſi-
ion pour rendre la vûë à l'Aveugle? L'Evan-
eliſte S. Jean dit, *Comme le Seigneur ren-
lit la vûë à un Aveugle de naiſſance, en
ui ayant frotté les yeux avec ſa ſalive mê-
ée avec de la terre.* Je m'étenderai un peu
ur cette matiere, afin de vous exciter da-
antage d'entrer en raiſonnemens. M. Groſ-
ius, en faiſant ſes reflexions ſur ce qu'il
toit né aveugle, que naturellement ſon mal
toit incurable, puiſque cet homme n'a-
oit jamais joüi de la vûë & même étoit
rivé de toutes les membranes qui donnent
a vuë, ſuivant les ſentimens de pluſieurs
Peres de l'Egliſe, comme l'a fort bien
écrit l'incomparable Heinſius dans ſon

Aristarcho Sacro, & l'Evangeliste l'explique à peuprès de la même maniere ; Jean 9. & ceux qui l'avoient connu auparavant étant aveuglé disoient, *N'est-ce pas celui qui demandoit l'aumône*, les uns disoient *c'est lui*, autres disoient : *Il lui ressemble*, mais il leur dit : *C'est moy-même* ; Ils lui disoient, *Comment est-ce que vos yeux ont été ouverts*, il repondit, *Le nommé Jesus a frotté mes yeux avec de la boüe*, me disant, *Allez vous laver dans le Bain de Siloé, je me suis lavé & incontinent j'ai vû* : ils l'avoient vû aveugle, par où les SS. Peres entendent qu'il n'avoit point des yeux, apparemment que par la grandeur de leur foi, ils ont voulu élever davantage le Miracle.

Cependant le mot *Tuphlos* ou Aveugle, dont l'Evangeliste se sert, n'est jamais expliqué chez les Grecs pour *Anomatos*, qui veut dire, sans yeux, les Juifs ne lui demandoient pas d'où sont venus vos yeux, mais comment vos yeux sont-ils ouverts ; donc ils ne pouvoient être ouverts s'il n'avoit eu des yeux, & l'Aveugle dit, *il a frotté mes yeux* ; s'il n'avoit pas eu des yeux il n'auroit pas parlé en ces termes. Les SS. Peres croyent, comme Dieu a créé le corps de l'homme de la Terre, que pareillement le Sauveur pouvoit avoir créé des yeux de la Terre, mais l'Evangeliste n'en con-

vient pas, & nous ne lisons en aucun endroit que le Sauveur ait créé quelques endroits du corps, cependant S. Cyprien dit ; *Que le Seigneur s'est servi de salive, pour moüiller la terre*, qui étoit fort séche dans ce Païs là & qu'il n'y avoit point d'eau aux environs, & bien loin qu'il y pût avoir quelque vertu, dans une pareille composition, la terre est tout-à-fait contraire à la vûë ; c'est ce qui fait voir la grandeur du Miracle : Quoique le Medecin Espagnol Pereda, prétende que la terre, mêlée avec de la salive a la vertu de purifier, déssecher & dissoudre les humeurs ; & Pline dit pareillement 15. & 19 *qu'elle déssèche les humidités* ; Mais avec toutes ces vertus, ce remede seroit trop foible pour rendre la veuë à un Aveugle, je soumets cette question, Mademoiselle, à votre jugement éclairé.

A Dordrect le 21 Mai 1642.

CINQUE'ME LETTRE.

A M. De Bevervvyk, premier Medecin & Echevin de la Ville de Dordrecht.

MONSIEUR,

Vous m'accablez si souvent de vos presens, que j'ai hesité longtems si je devois vous en marquer ma reconnoissance simplement par une Lettre, mais m'étant souvenu des mots de Seneque, Qui s'empresse de rendre promptement n'a pas les sentimens d'un homme reconnoissant, mais d'un débiteur, mais j'espere que l'occasion se presentera que quoique je ne puisse rendre don pour don, du moins pourrai-je me laver de la tache d'ingratitude, ne croyez pas cependant que je prétende rester quitte avec vous, quoique par une honnêteté attirante vous cherchez à prévenir que je ne sois plus votre débitrice, c'est ce qui vous trompe, le même sçavant dit, que celui qui ne veut pas recevoir des nouveaux bienfaits, est faché de ceux qu'il a reçus; j'ai grand desir d'examiner votre introduction des Remedes d'Holande, que vous avez nouvellement composée, je ne doute pas que vous n'ayez trouvé

un grand plaisir à cet Ouvrage, puisque la Divine Providence se manifeste si visiblement & fait paroître aux hommes ses merveilles, vous me demandez à quoi je m'occupe, je vous dirai franchement que mon Jardin a été toute mon occupation cet été; vous me direz que ce n'est pas là pour établir un grand nom, à la vérité je n'en sçai rien, mais je puis vous dire que cela ne m'a pas seulement divertie, mais que j'en ai tiré de grandes utilités à examiner les admirables ouvrages de Dieu, je n'ai jamais ambitionné un grand nom, & si on me l'a attribué malgré moi, je n'aurai aucun regret de le perdre, pourveu que je me puisse attirer l'estime d'un petit nombre d'honnêtes gens, je m'estimerai assés glorieuse: vous mettez une nouvelle matiere sur le tapis pour exercer mon petit genie, ce qui est un pur effet de vos bontés à mon égard.

Vous réitérez la demande, puisque le Seigneur avoit gueri plusieurs Maladies incurables, par une parole ou par son attouchement, pour quelle raison il s'est voulu servir d'une espece de composition pour guérir l'Aveugle? Si je possedois la modestie de Socrate, je répondrois avec ce Sçavant; *Je n'en sçai rien de certain*, voilà tout ce que je sçai, puisqu'il paroît que ces marques exterieures, soit qu'on s'en soit servi,

soit qu'on les ait omises, n'ont point d'autres but que de nous manifester les pouvoirs de celui qui étoit envoyé du Ciel, par des marques visibles, & ce seroit battre l'eau, pour ceux qui prétenderont trouver des raisons sur chaque cause, quelques anciens ont donné lieu à ces disputes par leurs explications, ne se souvenant point de la remontrance de l'Apôtre, de ne point s'étendre au-delà de ce qui est écrit; j'aprouve fort ce que dit le Grand Scaliger.

Nescire velle quæ Magister maximus
Ti scire non vult, erudita insscitia est.

Ce que veut dire ne pas vouloir connoître ce que le plus grand des Maîtres n'a pas voulu que nous sçussions, est une sçavante ignorance : cependant s'il nous est permis de lâcher un peu la bride aux raisonnemens humains, nous pourions croire que comme il a plû au Sauveur de se servir de plusieurs manieres d'agir, parce que ces marques exterieures, s'ils avoient toûjours été les mêmes & auroient pû causer quelque superstition parmi les hommes, où ils étoient naturellement enclins, au lieu qu'on doit tout attribuer à la Puissance Divne; & pour toucher davantage au but, il faut croire que le Seigneur s'est servi d'un remede tout-

à-fait opposé à la guérison de la vûë, pour prouver visiblement qu'il agissoit par dessus la nature, & pour éprouver la foi du malade, à quoi on peut appliquer les paroles de l'ancien Pere Chrysostome lorsqu'il dit que quand il fut commandé à Naaman de se laver dans la Riviere du Jourdain si renommée par le Prophete Elisée, il ne crut point, mais, dit-il, l'aveugle ne manqua point de foi, & ne murmura point en s'imaginant que la bouë ne pouvoit point le guérir, & qu'elle étoit contraire à la vûë. Il y a des fameux Théologiens qui pretendent que cette maniere de guérir avec de la terre, a representé la premiere création de l'homme, je m'oposé moins à ce sentiment, qu'à celui de l'ancien Pere Cyprien, qui croit que le Sauveur à créé des yeux à l'aveugle, quoique nous convenions de plusieurs miracles sur la vertu de la Création & la guérison des maux de naissance, qui étoient incurables; mais je ne vois aucun sujet pour adherer au sentiment de Saint Chrysostome, qui decide de cette maniere; il n'a pas seulement fait des yeux, il les a ouverts, mais il leur a donné la vûë, ce qui prouve qu'il pouvoit donner l'ame; car si la vertu de l'ame n'agissoit point, quand l'œil seroit dans le meilleur état du monde, il ne verroit point, tellement qu'il

a donné à l'aveugle la vertu de l'ame avec les nerfs, les veines, le sang, & tout ce qui étoit necessaire à la partie ; qu'est-ce qu'il veut dire autre chose si non que cet aveugle n'avoit point des yeux dont je ne trouve aucune trace dans la Sainte Ecriture, & que même cette nouvelle création n'est aucunement necessaire pour relever la grandeur du Miracle ; c'est une assés grande merveille d'avoir ôté à l'instant les empêchemens de la vuë, soit qu'elles provinssent par des causes naturelles ou autrement ; d'avoir, par un Remede sur-naturel, donné la vuë à celui qui en étoit privé par la nature ; & bien loin de soûtenir ce premier sentiment, la Sainte Ecriture dit clairement, *Qu'il s'étoit allé laver dans les Eaux de Siloë pour s'ôter la bonë de dessus les yeux* : je ne comprends donc pas comment une si grande Lumiere de l'Eglise s'est pû méprendre si fort en ce point, à moins que le Siecle de ce tems-là ne permît des expressions si fortes & toutes extraordinaires, pour faire comprendre à ces nouveaux Chrétiens, nouvellement tirés du Paganisme, & pour leur apprendre la verité, par une éloquence recherchée, comme le dit S. Jérôme, en parlant de lui-même, *Nous avons plaidé*, dit-il, *& pour ainsi dire joué de l'Eloquence* : il seroit donc dan-

gereux de vouloir juger véritablement des sentimens de ces Grands Hommes.

Ils alléguent à la fin de leur dispute, s'il n'y a point dans cette composition quelque Remede pour la guérison, & entr'autres le Fameux Valesius, qui appelle souvent votre Art à son secours, comme une Déesse bien faisante, particulierement quand il parle de la guérison de Naaman: la vertu de Dieu a operé, ce qu'on n'auroit pas fait si l'on avoit confié la chose uniquement à la nature, pour un mal si enraciné qu'il étoit devenu incurable, cependant la guérison avoit quelques principes du naturel, car il n'y a pas de meilleur Remede pour la Galle & la Lepre, que de se baigner souvent dans des Rivieres courantes & rapides.

Mais pour donner quelque pouvoir à la cause naturelle, il faudroit qu'elle eût été devancée par des préparations, qui n'auroient rien de commun avec ce qu'il y avoit de merveilleux dans le Miracle, comme dit Pic dans ses Délices du Monde Sçavant, dans son 4me Livre contre les Astrologues; *Il y auroit une grande folie de croire, qu'il se puisse operer des effets au dessus de la nature, par la vertu de la nature même.* Et dans un autre endroit, *Car l'ordre que Dieu a établi, suivant le cours de la nature,*

est si borné dans ses Limites & si different des choses qui arrivent par la vertu & la volonté de Dieu, que si on ôtoit la force de cette même vertu, il ne resteroit rien de trop ni de trop peu. Et quoique nous pourrions convenir par l'Exemple de Naaman & d'Ezechias qu'il s'y seroit joint quelque vertu de la nature, je ne vois pas que ce sentiment puisse avoir lieu à notre sujet, & quelque raisonnement que nos medecins veüillent faire, sur la bouë & la salive, & de ses vertus pénetrantes, purifiantes & desechantes, ils resteront toûjours dans la bouë quand ils y voudront chercher un remede pour donner la vuë : Je ne citerai, pour les convaincre entierement, que la force de cette vertu, quand le Sauveur guérit le sourd en luy mettant ses doigts dans ses oreilles & le Muet en touchant sa langue avec de la salive, ce qui détruit entierement l'idée de la vertu Medecinale, tellement que si l'on accordoit ce different suivant mon sentiment, je conclurois avec S. Ambroise qui dit, *Que l'Aveugle né ait été guéri n'est pas un effet de l'Art mais de la Puissance* car le Seigneur a donné la santé, mais il n'a pas exercé la Medecine.

J'ay vû la Lettre de M. Shingelandt de même que les Vers Italiens qui ont été imprimés à Rome, dont je louërois beau-

cou

coup les belles expressions de l'Art Poëtique, si cet Appelles eût pris un objet plus digne de sa Science ; je ne dirai rien pour excuser mon long silence, puisque plusieurs petites Affaires m'empêchent souvent de satisfaire à mon devoir ; mais si cette faute se peut reparer par un grand caquet, je croi vous avoir pleinement satisfait. Je vous salue, Monsieur, avec tous vos amis.

A Utrecht ce 24 Octob. 1644.

INTRODUCTION AUX MEDICAMENS D'HOLANDE.

Par M. de Beeverwyk, Medecin, Chirurgien & Echevin de la Ville de Dordrecht, par où il prouve que chaque Païs eſt pourvû des Simples neceſſaires pour la guériſon de ſes Habitans, enſeignant en même tems la maniere de parvenir à la connoiſſance des vertus des Simples.

DIEU a donné à chaque Païs de quoi ſubſiſter, ſans le ſecours de ſes Voiſins : cette verité eſt éprouvée par toutes les Nations. Dans l'Orient, où les chaleurs ſont exceſſives, l'air eſt rafraichi par des Vents qui ſouflent en certains tems de l'année : dans l'Egypte où ils n'ont point de

Pluies, le Nil se déborde tous les ans pour arroser leurs Terres, après quoi il rentre dans son Lit. Lucain dans son VIII. Livre.

Terra suis contenta bonis, non indigna mercis,
Aut Jovis in solo tanta est fiducia Nilo.

C'est ce qui fait l'unique esperance des Egyptiens, & rend leurs Terres plus ou moins fertiles, suivant qu'il déborde peu ou beaucoup.

De pareils débordemens nous seroient très-nuisibles, ils ruineroient nos Terres : voilà pourquoi le Seigneur nous envoye des Pluyes en abondance. Dans le Nord, où les froids sont extrémes, ils sont pourvû de toutes sortes de Peaux de Bêtes Sauvages pour se vétir : ils ont du bois en abondance pour se chauffer ; dans nos Païs, où nous navons point de Forêts pour nous fournir de chauffage, nous avons des Terres dont nous faisons des Tourbes pour y suppléer, ce qui paroît si étrange dans les autres Païs, que j'ai trouvé à Bâle, en Suisse, chez le Docteur Plater, deux Tourbes qu'il conservoit dans son Cabinet de Curiosités, comme une rareté.

Dans les Païs où il ne croit point de Bled, ils ont du Ris ; d'autres font du Pain de Chataigne, ou de quelques Racines nourissantes.

La sauce du Pain & de toute autre Viande c'est le Sel qui nous est si necessaire, qu'on estime qu'on ne peut vivre sans le Sel & le Soleil, *Sol & Sal*. Le Poëte Homere nomme le Sel Divin, & le Sauveur dit, en S. Matthieu Chap. V. ℣. XIII. à ses Disciples, *Vous êtes le Sel de la Terre*, suivant les Remarques qu'en a fait Grotius, car le Sel conserve toutes choses & les purifie; l'on donnoit autrefois du Sel pour confirmer les Alliances, & dans nos Païs l'on mangeoit du Pain & du Sel, pour confirmer une chose; ceux qui ne sont point pourvûs de Sel chez eux, trouvent les moyens d'y suppléer, suivant ce que dit Varron, ce sçavant Romain, dans son premier Livre de l'Agriculture, au VII. Chap. dit, Qu'il y avoit dans son tems un Païs sur le Rhin, sur les Frontieres de France, où il n'y avoit aucune eau salée pour faire du Sel, que les Habitans avoient un certain Bois, dont le Charbon servoit de Sel: il faut croire qu'ils ne se servoient point du charbon, mais qu'ils en tiroient le Sel de la même maniere que nos Chimistes tirent le Sel d'Absinte, de Ruë, des Chardons benits & des autres Simples.

L'on prétend que la forme & la Figure des choses sont conservées dans leur Sel, ce qui est confirmé par l'Illustre S. Quercetan, Medecin du Roi Henri IV. il en cite

un exemple assés remarquable, arrivé au Sr de Luines, Conseiller au Parlement de Paris, il dit *Qu'étant logé quelques jours chez lui, à sa Maison de Campagne, vers l'Automne, & voulant faire un Remede contre la Gravelle, dont il étoit fort incommodé, il fit arracher des Orties, avec leurs Racines, qu'il fit brûler, & en ayant fait une Lessive, pour en tirer le Sel, il mit le soir la Terrine sur une Fênêtre pour refroidir, jusqu'au lendemain, mais le froid de la nuit ayant gelé sa Lessive, l'on y voyoit dans le fond toutes les Figures des Orties, avec leurs Feuilles & leurs Racines si distinctement, que le plus habile Peintre ne les auroit pû mieux representer : il appella son Hôte & toute la maison, pour admirer cette Curiosité* : Et le S. Quercertan a fait souvent depuis de pareilles épreuves.

Il ne se trouvoit autrefois aucuns Vins dans la Suede, la Norvvege, ni dans tous les Païs en deça du Rhin, il n'y en avoit pas seulement pour faire le Service Divin, comme on le voit dans le partage des Enfans de Charlemagne : Cependant nous ne lisons dans aucun endroit que leurs Habitans ayent souffert la soif, car où la Vigne ne peut pas croître, on use de Cidre ou de Poirée ; comme en Normandie & en Angleterre de la Bierre, chez nous de la

Bierre, & dans les Indes; & en Turquie, où Mahomet a défendu l'Usage du Vin, ils boivent du Jus d'autres Fruits. Diodore de Sicile marque dans son Premier Livre de l'Histoire Grecque, qu'Osiris a trouvé le premier la Vigne & l'Usage du Vin, & que dans le Païs où la Vigne ne venoit pas venir, il enseignoit aux Peuples là faire une Boisson avec de l'Orge, comme notre Bierre; après celà on pouroit se passer à ne boire que de l'eau, comme on fait communement en Italie & en France, parmi les femmes & la plûpart du menu Peuple, & même les gens les plus relevés. Le Poëte Lucrece dit dans son IV. Livre.

Namque Ceres fertur, Liberque liquoris
Vitigeni laticem mortalibus instituisse:
Cum tamen his posse rebus sine vita manere,
Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes.

Ce qui prouve qu'il n'y a point de Païs, qui ne soit pourvû de lui-même de tout ce qui peut soulager le Froid, la Chaleur, la Soif & la Faim.

Il y en a qui prétendent que l'Or & l'Argent sont necessaires pour le Commerce, par quelle raison ne pourions nous pas le faire, de la même maniere que les Anciens

& qu'il se fait encore aujourd'hui dans de certains Païs ? Plutarque & Justin racontent, Que Licurgue en avoit banni l'usage de l'Or & de l'Argent, comme une source de quantité de Maux, en sorte qu'on punissoit de mort les Lacedemoniens, quand on en trouvoit parmi eux. Diodore dit, Qu'il étoit pareillement défendu chez les Baleares. Solinus le défendit chés les Satarches & Athenée chez les Cordistes. Le Sage Platon ne souffroit ni Or ni Argent dans sa Republique, ni le Capitaine Spartacus dans son Armée.

Multa solent auro sæpe subesse mala.

Suivant les plaintes de Pline dans le XXXIII. Livre où il dit, Ah ! l'heureux Siecle, lorsque l'on troquoit Marchandises pour Marchandises & si l'Or pouvoit être banni du monde : Homere dit que du tems les Troyens, on troquoit le Vin contre du Fer, des Peaux & des Esclaves ; Le Roi Laerte donnoit 21 Bœufs pour une jeune Fille ; Et Pausanias de Lacedemone dit, Que la Maison de Polidore a été venduë, par la veuve pour des Bœufs ; Aristote dit que le Commerce a pris son origine du troc, sans qu'il y eût d'autres prix aux Marchandises, que suivant le besoin qu'on

en avoit, & suivant l'abondance des choses qu'on donnoit en retour.

Si les Peuples ont pû vivre autrefois de cette maniere & que nos Anciens l'ont pratiqué de même avec les Indiens, pour quel sujet ne pourions nous pas en user de même? je ne disconviens pas que l'Or & l'Argent ne soient d'une très-grande commodité dans le Commerce, puisqu'on n'a pas toûjours ce que les autres demandent, mais en cas de necessité nous pourions nous en passer, en retranchant un peu cette sensualité, qui a rendu nos Siecles si corrompus. Plutarque, dans la Vie d'Alexandre, dit, Que quand on portoit dans l'Armée de ce Prince de l'Argent, au lieu de Fourage, il le faisoit jetter devant les Chevaux, & disoit, Vous voyez bien qu'ils n'en veulent point manger, apportez du Foin; il faisoit emprisonner les Deputez, jusqu'à ce qu'on lui en eût apporté.

Si la Divine Providence n'a pas donné à tous les Païs une égale abondance, du moins il y en a suffisamment pour se nourrir: le Poëte Martial dit, Que la vie ne consiste pas seulement à vivre, mais à vivre en santé; la même Providence a pourvû chaque Païs, des Simples Medecinales, necessaires pour l'entretien de la Santé: l'Incomparable Plutarque raconte, dans la vie du Grand

Pompée, que se trouvant malade & dégouté sans pouvoir manger d'aucun Mets, son Medecin lui ordonna de manger d'une Grive, mais comme ces oiseaux n'étoient pas dans leur saison, on n'en trouvoit point à vendre ; on lui dit qu'il en trouveroit chez Luculle, ce Riche Romain, si renommé par sa grande sensualité, qu'il avoit fait tailler des Cavernes dans les Rochers, pour faire entrer l'eau de la mer, afin d'y conserver du Poisson, on en voit encore les Vestiges auprès de Naples, qu'on appelle *Piscina Mirabilo* : il entretenoit toutes sortes de Gibiers pendant toute l'année ; Mais, dit Pompée, & si Luculle n'étoit point sensuel il faudroit que je meurs ; il remercia son Medecin & tâcha de se ragouter avec des choses plus communes. Nous pourions parler de même, si l'avarice & l'avidité du gain n'avoient pas fait tenter les Voyages dans les Païs éloignés ; n'aurions-nous pû trouver des Remedes à nos infirmités ?

Nous trouvons que les Remedes, pour les Maladies communes croissent par tout, & pour les Maladies particulieres qui proviennent du Climat aux naturels d'un Païs ; que ce même Païs produit les Simples, qui guérissent leurs maux : nos Navigateurs de Groënlande ont remarqué que dans ce Païs

là, où il ne croît ni Arbre ni Plante, i
y vient flotter du Bois en quantité de l
Norvége, pour servir de Chauffage ; dan
les fentes des Rochers il s'amaſſe de l
fiente d'une certaine ſorte d'Oiſeaux, qu
y paſſent en quantité ; il croît de l'Oſeill
& du *Cotolaria*, qui ſont deux Simple
ſouveraines pour guérir le Scorbut, qui eſ
la ſeule Maladie de ce Païs là. Dans le
Païs chauds où il y a beaucoup de Serpens
on y trouve des Simples qui ſervent d
Contre-Poiſon à leur moſure. Dans les In-
des Occidentales, où régne la Vérole, il
ont une ſorte de Bois qui guérit ce Mal ;
nous voyons chés nous croître naturellement
dans les Bois tous les Simples qui guériſſent
du Scorbut ; & dans l'Italie où ce Mal n'eſt
point connu, on ne les ſçauroit faire ve-
nir qu'avec grand ſoin, encore ne peut-on
les conſerver, elles meurent au bout de l'an-
née, ſuivant l'épreuve qu'en a fait le Doc-
teur Provotius, Profeſſeur de Padouë, quoi-
que l'Italie ſoit jugée, ſuivant Columelle,
le Païs le plus propre à produire toutes ſortes
de Fruits, Baptiſte Porta, Napolitain, dit,
Que l'on a planté & ſemée à Rome quan-
tité de Simples Etrangeres, mais qu'ils pe-
riſſoient inſenſiblement ; nous l'éprouvons
de même ici : il faut croire que ces Sim-
ples ne ſont pas utiles aux Habitans, puiſque

eux qui leur ſont propres y viennent naturellement.

La nature eſt le meilleur Medecin, comme dit Gallien, elle ne fait rien d'inutile; l n'eſt pas à croire que tout ce qu'elle fait roître dans nos Prez, dans nos Dunes & anaux en ſi grande abondance tant de lifferentes ſimples, des fleurs qui ſont proluites naturellement, ne nous ſeroient d'aun uſage: ſi nous admirons un Jardin ue nous avons cultivé avec grand ſoin, o nbien plus devons nous eſtimer ce grand ardin, où la terre produit tout par elleême ſous la conduite de la ſimple nature? nous admirons la puiſſance de Dieu dans a vertu des ſimples, rendons lui graces en même tems de ce qu'il nous en a partagé omme les autres; car par quelle raiſon prénderions nous que la nature qui eſt l'inſtrument de Dieu; qui ne fait que ce qu'il y de meilleur, ne ſeroit bonne mere que pour es peuples de l'Orient, & qu'elle auroit rivé toutes les autres Nations comme une echante marâtre, de tout ce qui leur eſt eceſſaire pour les obliger de l'aller cherher avec bien du peril dans un autre monde?

Le Docteur Primeroſe, Medecin Franois, en Angleterre ſoutient que nous uſons ous les jours du Vin, du Sucre, du Poivre, & d'autres Epiceries étrangeres, & que Dieu

ne veut pas que chaque Païs produise ce dont il a besoin, afin de faciliter le Commerce & l'amitié des Nations. Je sçai bien qu'il seroit difficile à present d'ôter l'usage du Vin, du Sucre & du Poivre; mais ce n'est pas par la raison que nous ne pourrions nous en passer en nous servant de la Bierre au lieu du Vin, du Miel pour du Sucre, du Poivre long, au lieu du Poivre, &c. Les Indiens n'ont pas trouvé que l'Or, l'Argent, les Perles & les Epiceries qu'ils ont chez-eux leur ayent procuré une grande amitié avec les Nations étrangeres, mais plûtôt à les rendre malheureux esclaves; bienheureux est le Païs qui ne possede rien dont les étrangers ayent envie, & où il n'y a point de butin à trouver, on les laisse tranquilles sans qu'ils ayent aucune insulte à apprehender des autres Nations.

Apollonius dit, Philoitr, l. 2. la terre est une mere commune à tous; elle est juste; elle partage à chacun ses besoins, il n'est donc pas à presumer que notre part auroit été donnée aux Indiens. Columelle dit, au commencement du 18 Chap. du 3 Livre de l'Agriculture, Si nous regardons la nature avec toute la pénétration du bon sens, nous trouverons qu'elle a établi des regles sur la fertilité des plantes, comme sur les hommes & les animaux, & qu'elle n'a pas donné

donné à certains peuples des dons & des avantages qu'elle auroit refusés à d'autres s'il eût été à propos de les leur accorder.

Ce qui prouve cette verité, c'est la separation que la nature a mise à plusieurs Païs, par des vastes Mers, des fortes Rivieres, & des Montagnes inaccessibles; elle doit donc avoir pourvû que ces Nations puissent trouver leurs besoins; les Poissons nagent dans la Mer; les Oiseaux volent dans l'air, mais l'homme est un animal terrestre qui n'est pas né pour forcer les limites de la nature, & pour s'exposer à la merci des flots, & errer dans un nouveau monde.

Le Poëte Horace dépeint bien la temerité de celui qui osa le premier s'exposer avec un frêle Vaisseau à fendre les flots : envain, dit-il, le sage Createur a coupé la terre par de terribles Mers, puisque les hommes impies ont bien osé tenter de la passer.

Illi rebur & as triplex,
Circa pectus erat, qui fragilem truci,
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum,
Decertantem Aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti,
Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turgidum, &.

Infames scopulos, Acroceraunia?
Nequicquam Deus abscidit,
Prudens Occano dissociabili,
Terra: si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.

Nous ne trouvons dans aucun endroit que notre premier Pere Adam, après qu'il se fut rendu par sa chûte sujet à toutes les infirmitez, soit allé chercher des simples dans les Païs lointains, lui qui en avoit une connoissance parfaite; il est donc à croire qu'il trouva tout ce qui lui étoit necessaire dans le Paradis Terrestre, & que ses descendans n'en sont point aller chercher par delà les Mers, dans des Vaisseaux, où suivant Anacharsis, on est aussi loin de la mort, que le Vaisseau a d'épaisseur. Juvenal l'exprime bien par ces vers.

I nunc & ventis animam committe, dolato,
Confisus ligno, digitis à morte remotus,
Quattuor, aut septem, si sit latissima tæda,

Ou comme dit un autre Poëte: *ne moriare mori*, de mourir pour ne point mourir, s'exposer au peril de la Mer & des Pirates, pour se délivrer de la maladie.

Il est donc à croire que nos anciens ont resté chez eux, où ils ont trouvé à bon-

damment ce qu'il leur falloit pour l'entretien de leur santé & de la vie. Nous n'apprenons point par la parole de Dieu, que le Seigneur ait ordonné à Moïse de chercher dans les Païs Etrangers des Drogues Odoriferantes, pour composer l'Onction, pour sacrer le Grand-Prêtre; mais il lui dit de prendre de la Casse, de la Canelle, du Calmus & de la Mirthe, qui étoient des Drogues qu'on avoit dans le Païs; le même Prophete, pour ôter l'amertume des Eaux *de Mara*, usa de la vertu d'un Arbre, qui étoit sur le bord de la Riviere; Elisée purifia l'Eau de Jerico avec du Sel; Isaye guérit une Ulcere au Roi Ezechias, avec une Boulie, composée de nouvelles Figues, qui croissoient sur les lieux; le jeune Tobie guérit la vuë de son pere avec le Fiel d'un Poisson qu'il tira de la Riviere, & le Samaritain ne se servit d'autre chose que de l'Huile & du Vin, pour guérir le Blessé qu'il trouva sur le Chemin: pour les guérisons qu'ont fait le Sauveur & les Apôtres, on sçait que la vertu d'en haut y a operé plus que les Remedes, mais quant aux autres l'experience nous a appris que le Bois a la vertu d'adoucir l'amertume des Eaux: nous avons connu depuis la vertu purifiante du Sel, & que les Figues seches mûrissent & adoucissent: Nous convenons aussi que le Fiel d'un

certain Poisson, que les François nomment, suivant le Grec, *Collionimé* ou *Hyenne*, fait un fort bon effet pour la vuë : Le D. Forest vante beaucoup l'Huile qu'on tire du Foye d'un Poisson, qui approche assés de l'Anguille, excepté qu'il n'est pas si long : pour l'Huile & le vin, nous savons qu'ils nettoyent, adouciſſent & guériſſent toutes les Playes : Le Sage Salomon avoit une connoiſſance parfaite de la vertu des Simples, cependant nous ne lisons pas qu'il ait voulu connoître celles des Païs éloignés, il ne conſeilloit uniquement à ſes amis, pour la conſervation de leur ſanté, que de vivre ſobrement & de vomir quand on ſe ſentoit l'eſtomach trop chargé.

Hypocrate & Gallien, ni les Grecs qui ont ſuivi leurs traces ni les Arabes qui, ſur l'exemple des Grecs, ont enrichi l'Art de pluſieurs Remedes ſouverains, n'ont jamais enſeigné de ſe ſervir d'autres Drogues, que de celles que leur Païs produiſoit : Dieu nous a partagez auſſi liberalement que les autres Nations de tant de differens Simples : c'eſt une folie de les mépriſer, pour en aller chercher d'autres, avec tant de perils, dans les Païs éloignés.

On mépriſe ſans raiſon les Remedes, communs à cauſe de leur ſimplicité ; l'ancien Poëte Heſiode, raille, avec juſtice, ceux

qui ignorent qu'il y a de grandes vertus dans dans les Herbes cõmunes. Le *Dr. Carrighter* dit, *Que les Guérisons les plus heureuses sont celles qui se font par les Simples & les Racines*: l'Evêque *Guevara* le dit de même dans ses Lettres Espagnoles. L'incomparable Paracelse, qui a si fort penétré la nature, dit, *Que le plus pauvre Païsan a une Apoticairirie au tour de sa Maison, tant pour lui que pour ses Bestiaux.* Pline avoit dit, avant lui, *Que le plus pauvre Païsan a tous les jours sur sa Table & dans son petit Jardin des Remedes souverains, qu'il foule à ses pieds.* Je suis persuadé que nos anciens Hollandois avant que la Navigation eût fleuri chez eux, ont bien sçu trouver dans le Païs tous les Simples necessaires, pour la guérison de leurs Maladies, sans cela ils auroient été plus malheureux que les Animaux; les Chiens mangent de l'Herbe quand ils se sentent l'estomach trop chargé; les Chats se soulagent en mangeant de la *Calaminthe* Sauvage, qu'on appelle pour cette raison l'Herbe aux Chats; les Sangliers vont chercher les Ecrevisses dans la Riviere, qu'ils mangent pour soulager leurs douleurs de tête. Suivant Plutarque dans ses Questions Naturelles; Les Tortues mangent de l'Origan; les Belettes de la Ruë, lorsqu'elles sont piquées d'un Serpent; le Dragon

éclaircit sa veuë en frottant son œil malade contre du Fenoüil ; les Hyrondelles, pour redonner la vuë à leurs Petits, se servent de *Chelidoine* ou *Hyrondinaria* ; les Ours, quand ils sortent de leurs cavernes, où ils ont été retirés pendant l'Hyver, vont manger du Pied de Veau Sauvage, dont l'acide leur ouvre les boyaux, qui s'étoient fermez, par leur long jeûne ; quand ils sont dégoutés & sans appetit, ils léchent du Miel & tendent leur langue, couverte de cette douceur, vers les trous des Fourmis, jusqu'à ce qu'il s'y en soit amassé une quantité, qu'ils avallent pour se nettoyer l'estomach. Pline nous apprend que l'Oiseau *Ibis*, en Egypte, qui a la ressemblance d'une Cigogne, nous a enseigné l'usage des Clisteres ; l'on trouve, dans le même Païs, le Cheval Marin, qui se roule dans les Roseaux, jusqu'à ce qu'il se puisse blesser une vaine & se faire saigner, pour se décharger de sa trop grande plenitude, nous le voyons pareillement aux Chevaux de Lituanie, qui se mordent la veine pour se faire saigner, quand ils se sentent trop échauffés ; l'on prétend même que les Elephans exercent la Chirurgie, quand ils se trouvent auprès de quelque Animal blessé ; qu'ils ont l'adresse de tirer de leurs Playes les Dards, les Fléches, ou autres Instrumens avec lesquelles ils ont

été blessés, sans leur faire la moindre douleur ; Les Chévres de l'Isle de *Candie*, dès qu'elles se sentent blessées cherchent le *Dictamnus*, qui a la vertu de faire tomber les Fléches d'elles mêmes, d'abord qu'elles en ont mangé ; c'est ce qui a fait remarquer que le même Simple avance la délivrance des Femmes, qui sont en travail d'enfant. Si les Animaux sont pourvû d'un instinct naturel, pour trouver des Simples pour leur guérison, comment pourrions-nous croire que l'Homme, que Dieu a créé à son Image & qu'il a rendu sujet à tant d'infirmitez & de maladies, l'auroit privé des Remedes necessaires pour soulager ses Maux, & qu'il auroit fait naître plusieurs Simples & Plantes, qui ne leur seroient d'aucun usage? Cet exemple nous prouve encore la necessité de la Medecine, puisque les Animaux s'en servent par la seule voix de la nature.

Nous lisons qu'un certain Peuple de la Grece, portoit ses Malades sur le coin des ruës, pour apprendre des Passans, si l'experience ne leur avoit pas fait connoître quelque Remede pour de pareilles Maladies; l'on avoit dressé un Temple en l'honneur d'Esculape où chacun portoit par écrit les Remedes avec lesquels il avoit été guéri, c'est delà que l'Art de la Medecine a pris son origine parmi les Grecs ; Hypocrate en a tiré

la plus grande partie de ceux dont il a composé ses Ouvrages. Il y a de l'aparence que ces Remedes étoient simples & composés de Drogues, qu'ils avoient chés eux communement. Comme nos Ancêtres se sont passés des Remedes simples, qu'ils trouvoient dans leurs Champs & leurs Jardins ; ainsi que faisoient autrefois les Romains, & que les Turcs font encore aujourd'hui ; mais le Commerce avec les Nations Etrangeres a introduit leurs Medecins chez nous, qui ont commencé à y mettre leurs manieres en usage, l'on s'est insensiblement accoutumé à mépriser nos anciens Remedes.

Ce grand Maître de l'Art, Gallien, n'a jamais été de ce sentiment ; se trouvant un jour chez un Païsan, qui étoit tourmenté de la Goute, & qui avoit des nœuds sur toutes les jointures, il y appliqua du Fromage vieux, détrempé dans le Boüillon d'un Jambon salé, ce qui fit fondre les humeurs & percer les nœuds sans la moindre douleur ; il guérissoit les nouvelles playes avec du Fromage mou, en étendant par dessus une feuille de vigne, de la Poirée ou de Laituë ; il guérit pareillement une playe sur les nerfs avec de l'Onguent de *Propolis*, qui est une espece de Cire, qui s'attache autour des petits trous des Ruches à Miel ; il le méloit avec du Levain : il guerit encore une pa-

reille bleſſure à un Maréchal, avec du Goudron mêlé avec du Levain.

Buſbequius, Ambaſſadeur de l'Empereur en Turquie, raconte, qu'en revenant de ſon Ambaſſade, pluſieurs de ſes gens étant attaquez de la Peſte, il trouva dans ſon chemin du *Scordium*, qui eſt une Herbe avec laquelle ils furent tous guéris. Galien à compoſé un beau Livre des Remedes des Simples, où il prouve que toute la Terre eſt remplie d'Herbes Médecinales: l'Hiſtorien Juſtin rapporte, que les Scytes ſoutenoient que les Arbres & les Plantes étoient diſtingués ſuivant chaque Climat, & que le mêlange de pluſieurs choſes étoit inutile; il eſt donc bien plus ridicule de mêler tant de Drogues, qui coûtent beaucoup d'argent, pour guérir un mal qu'on pourroit ſoulager avec des Remedes ſimples & des plus communs, ſans ſe ruiner la bourſe & le corps, par des Mixtions de pluſieurs choſes, qui font un combat mortel, parce qu'elles ſont toutes oppoſées les unes aux autres.

Pline a fait autrefois ſes plaintes, au ſujet des Drogues qu'on alloit chercher ſi loin, comme d'une choſe ridicule, qui ſervoit plûtôt à enrichir les Apoticaires qu'à guérir les Maladies; il ſoutient que la nature produit par elle-même toute ſorte de Remede en abondance, mais que l'obſtina-

tion des hommes & l'interêt sordide, avoit établi des Boutiques où la vie de chacun étoit en vente; c'est là, dit-il, où l'on invente une infinité de Mixtions; les Indes & l'Arabie y sont produites, & pour le moindre petit abcès il faut chercher des Drogues de la Mer Rouge, quoique ce ne soit pas dans des Païs si éloignés que l'Autheur de la Nature a fait croître les Remedes pour guérir les Peuples de France & des Païs Bas.

De plus, qui nous garantira que les Drogues apportées de si loin, sont les mêmes qui sont marquées dans les Livres des anciens Medecins, par la diversité des noms qu'on leur donne, & que la description en est si mal expliquée, que les Droguistes sont souvent en dispute sur ce sujet; combien n'entre-t-il point de drogues dans la Theriaque faute de connoître celles dont elle doit être composée, ou par la difficulté de les trouver: les Apoticaires se servent tantôt d'une chose & tantôt d'une autre pour y suppléer, cela fait que nous n'y trouvons pas les mêmes vertus que les anciens luy ont attribuées; personne n'a encore sçû dire quel est le veritable *Amomum*: qui est-ce qui peut montrer le veritable *Opobalsamum* ou la veritable *Licorne*, qui fait tant parler de ses vertus? On ne connoît pas encore le veritable *Ambre gris*, l'on pretend que le bois

de Sandal jaune eſt beaucoup plus cher dans les Indes qu'ici; il n'eſt donc pas à croire que nous ayons le veritable.

Quand même nous aurions les marques certaines pour connoître les drogues, elles perdent leurs vertus avec le tems, puiſqu'après avoir été long-tems en chemin, & traverſé de grands trajets de Mer, elles ſont gardées un tems infini dans les boutiques à attendre les marchands, comme nous le trouvons au Poivre long, & à la racine de *China* que toute leur humidité ſe deſſeche, les vers s'y mettent, toutes leurs vertus ſe perdent avec la fraicheur.

Qui eſt-ce qui nous garantira encore que toutes ces drogues ſont dans leur pureté & non-falſifiées? Matthiole, ce fameux Ecrivain des ſimples, nous aſſure qu'on nous envoye à preſent très-peu de drogues dans leur pureté, puiſqu'elles paſſent entre les mains des Turcs, des Maures & des Juifs avant que d'arriver chez nous; ces Nations ſe font un grand mérite de tromper les Chrêtiens, & ſur-tout lorſqu'ils trouvent en même tems leur profit. On imite parfaitement le *Beſoar*, une pierre tirée du corps humain y a une ſi parfaite reſſemblance, que les plus habiles Apoticaires s'y trouvent trompez: on mêlange le Muſc, le Saffran eſt mêlé avec de la chair ſeche de cheval. Dioſcorides nous

assure que depuis long-tems l'*Aloës* est falsifiée du jus de prunes sauvages, l'*Opium* avec du jus de *Glacium* : dans la *Scammonée*, ils mêlent encore un autre jus avec de la farine de pois ; quand la Manne est fanée, ils y mettent de la *Scammonée*, ce qui cause souvent une violente dissenterie, au lieu de lacher simplement le ventre, comme le Docteur Foreſt se plaint qu'il lui est arrivé : les *Tamarindes* sont mêlées avec la chair & le jus des petites prunes aigres ; mais comme le mêlange n'y est aucunement contraire, il n'est pas si nuisible, sinon qu'on pourroit se passer de payer si cher des *Tamarindes*, quand on n'achete que des prunes qui font le même effet.

Outre cela les drogues étrangeres sont si cheres, qu'il n'y a que les riches qui en puissent supporter les frais, les pauvres sont obligez de languir, jusqu'à ce que la nature surmonte le mal, ou qu'elle y succombe ; ce qui est contraire à l'Ecriture Sainte qui dit, Eccleſiast. 38. que l'homme sage doit se servir des Remedes que Dieu fait produire sur la terre ; il faudroit donc croire que cette sageſſe seroit interdite aux pauvres.

Il faut encore remarquer que les drogues des étrangers ont aussi peu de raport à la constitution de notre corps, que leurs manieres de vivre avec notre esprit. Licurgue, suivant

ſuivant Plutarque, défendit à ſes peuples de voyager dans les païs étrangers, afin de ne point introduire de nouvelles méthodes dans leurs païs; il jugeoit auſſi neceſſaire de prevenir la corruption des mœurs, que d'empêcher qu'on n'apportât des maladies contagieuſes dans la Ville. Nous ſommes bien éloignez de la précaution de ce Sage Politique, puiſque nous riſquons nos corps & nos vies, en uſant des drogues, qui n'ont aucun raport à notre temperament, au lieu que ceux du païs reçoivent une même influence du Ciel, ainſi que notre nourriture; l'eau, l'air, tout ce raporte avec notre naturel. Le Docteur Primeroſe ne ſoutient que par de foibles raiſons dans ſon 7me Livre des erreurs de la Medecine, que les remedes ne doivent avoir aucun raport avec notre temperamment, puiſqu'ils le doivent changer entierement pour guérir; les changemens que les remedes doivent operer ſur la nature, ſe trouvent également dans ceux du païs, ſans qu'il ſoit beſoin de ſe ſervir de ceux qui y ſont entierement oppoſez.

Etienne Paſquier s'exprime mieux dans ſon 2me Livre de ſes Lettres Françoiſes, où il dit au ſujet de la Langue Italique que ſa pureté eſt corrompue par des mots que l'uſage y a fait gliſſer; il fait la même application au ſujet des Medecins, qui avoient

lû dans leur jeunesse les écrits d'Hypocrate, Gallien & Avicene, & alloient chercher des drogues dans l'Orient, mépriſant celles qui croiſſoient tous les jours devant eux, leſquelles, ſuivant le temperament de l'air, avoient un entier rapport à nos corps. Si, dit-il, nous examinons Hypocrate, nous ne trouverons pas qu'il en ait fait de même, chaque païs a ſon naturel, ſon temperament & ſon climat; c'eſt de quoi eſt compoſé notre corps & notre eſprit; la nature auroit été très-injuſte de nous envoyer des maladies qui proviennent du climat du païs, ſans y avoir fait naître des ſimples & des remedes pour les guérir; c'eſt à ce ſujet que Caton le vieux s'écrie contre les Medecins Grecs qui étoient établis à Rome, qu'ils ſe ſervoient de leurs nouveaux remedes, mépriſant les anciens qui croiſſoient en Italie, bien loin qu'il ait mépriſé la Medecine comme beaucoup l'ont pretendu; il en a compoſé un Livre pour ſa famille ſuivant l'ancienne méthode de ſes ancêtres, & ſur les Remedes qui croiſſoient en Italie, ſans en aller mandier dans la Grece: ſi nos Sçavans vouloient s'apliquer, à l'exemple d'Hypocrate à amaſſer tous les Remedes éprouvés, ſur les Simples qui croiſſent en France & ailleurs, je ſuis perſuadés que nous n'aurions pas beſoin d'en aller chercher dans l'Orient.

Ruel, Autheur François, qui a beaucoup traité des Simples, prétend que rien n'est plus incertain, que d'user des Remedes Etrangers : Villanova, Medecin de l'Empereur Frederic II. dit, que c'est un Fourbe ou un ignorant qui use des Drogues Etrangeres, lorsqu'il peut guérir avec des Remedes communs.

Ciceron ne peut comprendre d'où nous peut provenir ce dégoût de nos propres choses, *l. de finib.* Il l'attribue à la rareté & à l'usage, comme il dit dans son Traité de l'amitié : l'ancien usage a de grandes vertus, non-seulement dans ce que nous avons d'animal, mais même à l'égard de l'ame ; la coutume fait tout, puisque l'on aime mieux vivre sur des Montagnes desertes que dans le plus beau Païs, parce qu'on y est accoutumé ; on voit même dans les Gouvernemens Politiques, qu'on cite, comme une Loi & un Exemple, des choses qui ont été faites autrefois, comme si l'on devoit plûtôt observer ce qui arrive à Rome, que ce qui y devroit arriver ; comme dit ce sçavant Jurisconsulte. Et quoique le Proverbe dise que l'habitude est une seconde nature, nous devons suivre des Régles plus solides, que la tyrannie de l'usage : plus les fautes sont vieilles plus il y a de peine à les déraciner.

La rareté en eſt un ſecond ſujet ; tout ce qui eſt difficile à avoir eſt précieux, dit Platon.

Quiquid quæritur, optimum videtur.

Mais il excepte l'eau qui eſt plus commune & à meilleur marché, quoique ce ſoit la meilleure choſe, comme dit le Poëte Pindare. Pourveu que nous ayons de l'Eau & de la Farine, dit Epicure, nous ne devons pas envier le bonheur de Jupiter : le même Platon loue une certaine Loi, qui défend d'aller chercher de l'Eau, chez ſes Voiſins, qu'après qu'on aura fait creuſer fort avant dans ſes Terres, pour tenter d'en avoir par ſoi-même ; nous devons blâmer avec plus de raiſon ceux qui ont de belle Eau claire chez eux, & en vont chercher bien loin de la Bourbeuſe, dans des Terres Etrangeres.

De la même maniere que nous eſtimons les Drogues etrangeres ; les Peuples des Indes, ſurtout ceux qui ont des Medecins parmi eux, eſtiment pareillement nos Choux & notre Perſil ; au lieu de leur Racine de Salſepareille & de China ; nos Mathelots ont grand ſoin, ſur-tout ceux qui voyagent ſur les Côtes de Guinée, de ſe pourvoir d'Ail, on leur donne pour petite Gouſſe,

une quantité de Clouds de Gérofle & quelque fois de l'Or ; l'on le tient plus précieux qu'aucune de leur Drogue : nous nous moquons de la simplicité des Indiens, de ce qu'ils troquoient leur Tréfor contre nos Babiolles, mais ils nous rendent bien la pareille, en nous vendant bien cher des Drogues, qu'ils ne daignent pas regarder chez eux, que nous leurs troquons contre des bonnes Piaftres ; nous en aurions bien plus de fujet, fi nous leurs voyons paffer de grandes Mers pour venir chercher nos Orties, nos Racines & nos Piffenlis, car ce que nous allons chercher chez eux ne vaut gueres mieux, ils ne l'eftiment pas davantage & ne nous eft pas fi utile, mais l'abondance d'une chofe fait qu'elle n'eft pas eftimée ; nous laiffons perir nos Simples tous les ans, fans connoître ce qu'ils ont de précieux : comme le Cocq de la Fable qui foula aux pieds le Diamant qu'il avoit trouvé.

Si les anciens Medecins Grecs & Arabes, étoient nés en Holande, il eft certain qu'ils n'auroient pas été chercher leurs Drogues dans les Indes, l'Arabie & la Grece, ils fe feroient attachés à connoître les vertus de celles du Païs ; on pourra me répondre, que quoiqu'il nous eût été plus utile, fi la Medecine eût été établie fur les Remedes

du Païs, qu'il seroit très-difficile, à present que l'on a experimenté ceux des Païs Etrangers, depuis plusieurs Siecles, de se risquer à introduire l'usage des Simples, dont les vertus n'ont pas été éprouvées.

Je n'ai qu'à repliquer que nous n'avons qu'à suivre les traces des Anciens, qui ont appris à connoître les vertus des Remedes, de leurs Païs, par l'étude & l'experience, outre qu'il y en a beaucoup qui ont écrit sur les vertus des Remedes par Tradition, sans qu'ils en ayent fait les épreuves; l'on se fonde sur des erreurs, dont on ne connoît la fausseté, que quand on les veut mettre en usage, suivant ce que raconte Gallien *l. semp.* 27. d'un Medecin qui se vantoit d'avoir un Remede infaillible contre la Goute, sur ces assurances on lui mit un Gouteux entre les mains pour le traiter, mais au lieu de le guérir; il lui fit perdre entierement l'usage de ses membres, après avoir souffert des douleurs insuportables.

Lorsque les Grecs ont établi l'Art de la Medecine, il leur étoit aussi nouveau qu'il le seroit chez nous à present.

Quiquid novellum surgit, olim non fuit.

J'opposerai encore à ces Partisans des anciens Remedes, les Vers d'Etienne Pas-

que, qu'il recita même dans son Plaidoyer, pour les Paracelsistes contre les anciens Medecins, sur ce que ces Premiers usoient de nouveaux Remedes.

Dicitur esse novus Paracelsus, ob idque
Crimen, in obscurum pellitur exilium.
At novus Hyppocrates, novus & Chrysippus, & ipse
Romæ Asclepiades; tempore quisque suo.
Qui nova damnatis, veteres damnetis oportet
Aut ista nihil est in novitate novi.

Les Arabes ne se sont point contentés des anciens Livres Grecs, ayant trouvé chez eux plusieurs Remedes plus doux, & qui operent avec plus de facilité que ceux des Grecs, dont les vertus n'étoient point connues de ces derniers; pourquoi ne suivons-nous pas des exemples si loüables, en nous servant des Simples que Dieu nous donne si liberalement, dont la plus grande partie a été éprouvée, & dont nous éprouvons les effets tous les jours?

Plusieurs conviennent que nous avons chez nous quelques Simples, que nous appellons *Alterantia* ou Changeants, parce qu'ils operent, avec la Chaleur, le Froid, l'Humide & le Sec, qu'ils rafraichissent les Chaleurs & qu'ils réchauffent les Froi-

deurs, déſeichent la pituite, & humectent la trop grande ſéchereſſe, ils ont même la faculté de fondre les humeurs, de lacher & de déboucher, mais ils prétendent que nos Païs ne produiſent point des Remedes qui purgent.

C'eſt une erreur qu'il me ſera très-facile de combattre, par la raiſon & l'experience. Nous avons déja trouvé des Simples qui déchargent le Cerveau, & qui en chaſſent la Pituite, par l'éternument ou par le cracher, qui dégagent la poitrine, qui déchargent l'eſtomach par le vomiſſement, qui provoquent les urines & déchargent la Gravelle, qui provoquent les mois; par quelle raiſon voudroit-on ſoûtenir que nous ſerions privés de ceux qui purifient & nettoyent les entrailles? pourquoi cette nature ſi juſte & ſi parfaite, qui donne à chacun ce qui lui eſt neceſſaire, comme dit Gallien, nous auroit-elle refuſé les Remedes qui purgent? Dans ſon Livre, de l'uſage des membres, il dit qu'il n'y a rien dans le corps humain de trop ni de trop peu, & que tout ce que Dieu a formé, avec tant d'art, dans le petit monde (c'eſt ainſi que les Sçavans appellent notre corps) il a établi la même perfection dans le grand monde, ayant répandu ſa Bénediction ſur tous les Païs de la Terre.

Pour les Remedes purgatifs il y en a

trois degrez, le premier ne fait qu'adoucir & amolir le ventre, sans faire un grand effet, à moins que d'en user d'une quantité, on se sert pour cela des Prunes Etrangeres, des Tamarindes, de la Casse & la Manne, au lieu de cela nous avons ici les Choux rouges, les Roses pâles, les épinards, les Poirées, l'Oseille, la Patience, les Violettes, & dans les Champs les Mauves & Guimauves, les Orties, les Rejettons du Houblon, l'Absinte, l'Hydromel, le petit Lait aigre & doux, dans lequel on fait boüillir ces Herbes ou dans le boüillon d'un vieux Cocq. Au lieu de *Sené* on peut se servir des Rejettons & des Racines de *Brionia* ou de la Vigne Sauvage; les Rejettons, Boutons, Graines, Fleurs & Feüilles du Sureau, & sur-tout la seconde Ecorce des Branches, qui peut bien tenir lieu de Scamonnée & de Turbit, comme étant un des plus forts Remedes pour purger & quantité d'autres Simples dont le Jus & les Feüilles font les mêmes éfets; je sçai que parmi ces Remedes il y en a de très-violens; mais ceux des Indes ont le même défaut, cela se peut moderer en y mêlant un peu de Beurre ou de Boüillon, qui emporte l'acide: il faut dire à ce sujet, ce qu'un certain Grec disoit de l'es-

prit ; les uns ont besoin d'éperons & les autres de bride.

Comme on me pourroit alléguer que pour composer des Sirops & des Conserves de ces Simples, on ne peut se passer de Sucre qu'on est obligé de prendre dans les Païs Etrangers : il faut sçavoir que le Sucre n'est mêlé avec les Remedes, que pour en rendre le goût plus agréable & pour les conserver, afin de les avoir prêts en cas de besoin ; pour cet effet notre Miel est plus propre que le Sucre, comme étant plus doux, il a à la verité quelque Acide, mais cela se corrige par l'eau avec quoi on le clarifie, avant que de le mêler dans les Remedes ; l'eau se rend commune avec toutes choses, elle n'échauffe pas les matieres chaudes, ni ne refroidit pas les froides, ainsi que le prouve le Docteur Fernel au S. Montanus : elle diminue & modere plûtôt la violence des Drogues chaudes & dissolvantes, en les faisant boüillir dans l'eau ; nous l'éprouvons par la Theriaque & le Mithridate, que le Miel conserve mieux qu'aucune autre chose ; tout ce qui est mêlé avec le Miel se garde un tems infini, pourvû que la préparation en ait été faite suivant les Régles ; il a même la vertu de préserver les Corps de la corruption ; celui d'Alè-

xandre le Grand, ne fût embaumé qu'avec du Miel.

Outre cela le Miel apporte cet avantage aux remedes que s'il est mêlé avec ceux qui lachent par sa vertu purifiante, il en augmente les qualitez, & d'un autre côté il dégage les oppressions, fait fondre les glaires, les piruites & autres humiditez superfluës; & comme la plus grande partie des Sirops où l'on employe le Sucre ne tendent qu'à ces deux effets, le Miel y est plus utile que le Sucre, mais on me pourra dire qu'il seroit nuisible dans les Sirops que l'on donne dans les fiévres chaudes & autres maladies pareilles pour rafraichir; mais le Sucre a pareillement une chaleur pénétrante, comme les Chimistes le prouvent par l'esprit qu'ils en tirent, & n'est pas plus propre pour rafraichir que le Miel, cela fait que ceux qui usent de Sirops Violar pour l'inflammation de la gorge, se plaignent qu'il échauffe, comme s'ils avoient avalé du poivre; il vaut mieux pour ces sortes d'inflammations user des gargarismes rafraichissans ou de lecher du beurre frais, ou bien faire bouillir legerement dans l'eau les racines rouges d'oseille, ce qui leur donne une couleur de vin, & est très-agréable à boire; le petit lait aigre est encore bon, en le faisant rechauffer &

y presser dedans du jus d'oseille au travers d'un linge.

De la même maniere que nous pouvons nous passer du Sucre par le moyen du Miel ; nous pouvons nous passer de l'Huile en usant du Beurre qui n'a pas moins de vertu pour adoucir & mûrir, & se peut conserver long-tems, si l'on observe de le mettre dans un verre au Soleil, & de laisser écouler le lait qui vient par dessus, qu'on ôte à mesure, qui le fait corrompre ; étant ainsi preparé, on s'en peut servir dans toutes sortes d'Emplâtres & Onguens, de la même maniere que l'Huile.

On pourra encore m'objecter que les Simples des Païs étrangers pourront être plantées dans nos Jardins, sans que nous ayons la peine de les chercher si loin ; c'est un abus : le sage Platon dit que chaque Païs produit differentes choses : dans la Création du monde lorsque les Plantes prirent leur commencement, Moïse, dit *chacune portoit de la graine suivant sa nature.* Cette nature consiste dans le temperament de l'air, de la terre & de l'eau, & suivant le degré où les Païs sont situez. Anaxagoras dit que la terre est la mere des plantes, & le Soleil le pere, qui est le Ciel & les quatre Elemens, parmi lesquels la terre fournit les principales matieres & produit d'elle-

d'elle-même les plantes, suivant sa nature. On trouve dans l'Isle de Candie qu'en remuant simplement la terre, elle produit d'elle-même le Ciprès; la Judée produit naturellement le Baume; l'Arabie la Myrrhe; les Indes les Epiceries, nos Païs ont de même leurs plantes naturelles. Le Poëte Virgile a très-bien exprimé les mêmes sentimens par ses vers.

Divisæ arboribus patriæ. Sola India nigrum
Fert ebenum, solis est turea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno,
Balsamaque, & baccas semper frondentis acanthi?

Et suivant cet air naturel, il est impossible que toute sorte de plantes & les arbres de ce païs là puissent être transplantez ici: il y en a quelques-unes qui y viennent, mais elles n'ont plus les mêmes vertus: il y en a même beaucoup qui ne produisent ni fleurs ni fruits, & meurent à la fin, comme je l'ai éprouvé de l'Aoës: les Pêches sont un poison mortel dans la Perse, & dans nos païs, où elles ont un air plus doux, c'est un des plus agréables fruits: la Ciguë, dont on se servoit à Athenes pour faire mourir les coupables, dont Socrate fut empoisonné, a très-peu de force chez-nous. Dans l'E-

gypte, les choux ont une amertume si grande, qu'il est impossible d'en manger ; chez nous c'est une des meilleures legumes : les Capres de l'Afrique sont si piquantes, qu'on n'en peut pas gouter ; celles d'Espagne & de Provence sont très-agréables dans les sausses : nous remarquons même que le *Cocolaria*, & le *Becabonga* & autres simples perdent beaucoup de leur force lorsqu'elles sont transplantées hors des lieux où elles croissent naturellement ; Virgile a fait les mêmes remarques dans son second Livre de l'Agriculture.

Sponte sua quæ se tollunt in luminis auras,
Infœcundaquidem, sed Læta & fortia surgunt,
Quippe solo natura subest.

Voilà pourquoi Porphire dit que les endroits aussi-bien que la Patrie donnoient un cõmencement à la production des Plantes, & que c'est par cette raison que toute sorte de choses ne croissent pas par tout, & que si elles y croissoient, ce n'étoit que par contrainte, étant nourries d'une substance opposée à leur naturel, & qu'avec tous les soins qu'on s'y donnoit, elles n'avoient pas la même force ni la même vertu.

La vigne croît fort bien chez nous, & produit des raisins bons à manger ; cepen-

dant nous n'en pouvons pas faire du vin. On se donne de grands soins pour faire venir les melons, & quoiqu'ils y parviennent dans toute leur grandeur, ils n'ont pas à beaucoup près le même gout qu'ils ont dans les Païs où ils sont produits naturellement : tous les Ecrivains de l'Agriculture, & surtout Virgile, recommande fort aux gens de campagne d'observer de ne rien semer dans un terrain que ce qui lui est propre, ils disent que depuis le commencement chaque Païs avoit son naturel propre par les regles de la nature ; cette regle n'a pas seulement lieu dans les Plantes, & tout ce que la terre produit, mais aussi dans les animaux, les oiseaux, les lapins & autres, on trouve qu'avec toute la bonne nourriture qu'on leur donne, ils n'ont pas le gout que quand ils sont nourris de ce qu'ils amassent eux-mêmes : l'on voit de même que les personnes qui sont transportées dans des Païs éloignez de leur lieu natal, changent insensiblement par l'air nouveau qu'ils y respirent. Fazelli dans son Histoire de Sicile fait une remarque assez singuliere à ce sujet, il dit que dans la Ville de Mazara, les poules étoient d'une grandeur extraordinaire, cette Ville ayant été saccagée par les Espagnols en l'an 1517. de sorte qu'ils en avoient chassé tous les Bourgeois, ils y ha-

biterent pendant cinq années, pendant lesquelles l'on n'y vit point de poules; & qu'après ce tems là les anciens habitans y étant rentrez, amenerent avec eux des poules ordinaires de l'endroit d'où ils venoient, & que par la suite du tems, par l'influence de l'air, elles devinrent de la même grandeur des premieres: si ce changement a lieu jusque dans les animaux, il le doit bien avoir davantage à l'égard des Plantes qui sont attachées dans la terre.

Après avoir prouvé par de bonnes raisons le veritable usage des drogues du Païs, il me reste à enseigner de quelle maniere on peut parvenir à connoître leurs vertus & leur force. Cette connoissance ne se peut trouver que de chacune en son particulier sans les mélanger: on n'en doit pas juger sûr les effets qu'elles peuvent produire sur quelques animaux, ni par leurs propres qualitez; soit en réchauffant, rafraichissant, humectant ou dessechant, il faut apprendre à connoître si elles produisent les mêmes effets sur le corps humain.

Les remedes simples & sans mélange ont leurs vertus, suivant ces trois facultez: en premier lieu suivant qu'un élement y predomine sur un autre; c'est ce qui rend un Simple chaud ou froid, sec ou humide: la seconde si la matiere est fine & pene-

trante ou épaisse & grossiere : la troisiéme faculté ne consiste point dans son temperament ni dans sa matiere, mais dans sa propre consistance & ses vertus secrettes. Comme il y en a qui lachent & qui resistent au poison, il est facile de juger des deux premieres ; mais pour cette troisiéme faculté, il n'y a que l'experience qui puisse la faire connoître.

Hypocrate, Gallien & Teophraste, de même que Dioscoride & les Arabes, ont tiré la connoissance des Vertus des Simples par le goût, puisqu'il est produit de leur matiere & temperament ; il peut donner à connoître ce qui est froid ou chaud, subtil ou grossier : on distingue le goût en neuf sortes, piquant, aigre, gras, salé, aigret, doux, amer, restringent & fade, dont les trois premieres proviennent d'une matiere subtile, les trois secondes d'une plus moderée & les trois dernieres d'une matiere grossiere & terrestre. Le goût picquant pique sur la langue, réchauffe & brûle ; comme le Poivre, l'Ail & le Cresson, tout ce qui produit ce goût a un naturel du feu, quoiqu'on mette leur force en quatre degrez, comme le Fenoüil, le Persil & l'Isope, ont les vertus de pénetrer jusqu'au dedans du corps, d'ouvrir les conduits & de fondre les humeurs grossieres,

étant appliqués en déhors, ils ouvrent les pores, attirent les humidités en déhors & les dissipent; mais la Moutarde surpasse le troisiéme degré, en la goutant elle mord sur la langue, donne des vapeurs qui montent à la tête & brûlent, jusqu'à causer des boutons.

L'Aigre picque la langue, mais sans aucune chaleur: ce goût provient d'une matiere fine & seche, dont la chaleur est évaporée par la corruption, comme le Vinaigre; ou que le froid a eu communication avec l'intemperance de la matiere dès son commencement, comme le Citron & l'Oseille, & par cette raison l'Aigre est aussi pénetrant que le piquant, sur-tout le Vinaigre distillé, qui ronge & consomme les Métaux, mais il n'a pas la même qualité que le piquant, d'attirer & d'évaporer les humidités, quand il est appliqué en déhors, au contraire il les fait rentrer, répousse les fluxions, arrête le saignement du nez & le flux de sang, en le buvant avec de l'eau, & même par ses Vapeurs, en le repandant sur un fer chaud.

Le goût gras n'a proprement aucun goût; mais Theophraste l'a mis au nombre des gouts, il ne laisse aucune chaleur piquante sur la langue, mais uniquement une certaine colle gluante, comme nous le trouvons

dans le Beurre, l'Huile & la Graisse, il consiste dans une matiere legere & fine, qui est temperée entre le froid & la chaleur, sans secheresse, & par cette raison il a la vertu d'humecter & d'adoucir.

Le Goût salé n'échauffe pas beaucoup la langue, mais on y aperçoit plus de sécheresse que de chaleur, il ratisse la langue, comme on le trouve dans le Salpêtre & le Sel commun. Ce qui est salé consiste dans une matiere moderée, comme étant mêlée de Parties Aquatiques & Terrestres; il nettoye dissout & déseche les humiditez superfluës, préserve de la corruption, quand on en use avec moderation, sans cela il devient nuisible, en desséchant trop.

Le Goût doux, on n'y trouve pas de qualité distinguée, quoiqu'il tire un peu sur le chaud, & de même que l'eau chaude réchauffe agréablement nos Membres refroidis, sans y introduire une chaleur incommode; ce qui est doux réchauffe sans aucun Acide, en se restraignant dans les bornes de la douceur, ainsi que nous le trouvons dans le Miel, le Sucre, les Pommes douces, la Réglisse, les Figues & autres Fruits doux; ce Goût a beaucoup de rapport au gras, comme produisant tous les deux une chaleur moderée, mais il ya difference des Matieres, car le Gras est

moins grossier que le Doux, & par cette raison il adoucit davantage, & a la vertu d'apaiser les douleurs & de mûrir.

Le Goût amer est désagréable & répugne, c'est ce qui se distingue sur-tout dans l'Absinthe, la petite Centaurée & autres; cette amertume provient d'une Matière terrestre & grossiere, qui est desséchée & brûlée par la grande Chaleur, & par cette raison tout ce qui est amer est chaud & sec, & a une vertu particuliere pour nettoyer & purifier, entrainant & raclant tout ce qu'il trouve dans son chemin, & plus l'Amertume est grande, plus elle débouche, empêche les corruptions & nettoye les abcès, dessèche les humidités qui s'y engendrent & préserve toutes choses de la corruption.

Le Goût restringent resserre sur la langue, il en est de deux sortes, comme le Verjus & autre Fruit qui n'est pas mur, il consiste dans une matiere médiocre, entre l'aquatique & le terrestre, parmi lesquels le froid prédomine, puisque ces mêmes Fruits deviennent doux en mûrissant, ce qui nous fait connoître que la Douceur provient de la chaleur & l'Astringent du froid; sur ces principes l'Astringent rafraichit & dessèche, empêche les Fluxions; c'est ce même Goût qu'on nomme en Latin *Aus-*

terus & que nous pouvons nommer Aigret. Le second Astringent, comme les Noix de Galle & l'Ecorce de Grenade, n'a aucune partie d'humide, mais entierement sec & terrestre : comme Froid & Astringent, il empêche les Fluxions : comme Sec il a la vertu de fermer les Playes & d'y faire venir des croutes ; & comme terrestre il épaissit les humidités qu'on appelle en latin *Acerba*.

Le Goût fade ou insipide n'a proprement aucun Goût & ne marque aucune qualité sur la langue : comme la Citrouille, le Froment, l'Amidon ; mais parce que la matiere est gluante & qu'elle colle, elle bouche les conduits, tant en dehors qu'en dedans, adoucit les crudités & ferme les Playes.

Tout ce que nous venons de dire à l'égard des Goûts purs & non mixtionnez, mais les choses qui ont differents Goûts ont differentes Vertus : comme dans l'Absinte, où nous goûtons, outre l'amertume qui se presente d'abord, quelque Restringent : voilà pourquoi il a outre la vertu de purifier, celui de fortifier.

On tire la seconde connoissance des drogues de l'odorat, quoique Galien s'oppose à ce sentiment, dans son 2.de Livre des remedes simples & sans mélange, au 3.me Chap.

disant que c'est une erreur, & que tout ce qui a bonne odeur, n'est pas chaud, & tout ce qui est chaud n'a pas bonne odeur ; cependant il paroît se contredire dans son 10me Livre, où il marque qu'il s'étoit apperçû par l'odorat d'un vieux fromage qu'il étoit fort & piquant, & qu'il l'avoit appliqué sur une jambe goutteuse, & sur-tout quand il recite dans le 18me Chap. de son 4me Liv. qu'il y a des simples dont l'odorat repugne à la nature & paroît opposé au corps humain, comme le jus de Cigue, les têtes de Pavots & autres : il marque encore qu'il a trouvé une herbe en Egypte d'un odorat si répugnant & si mauvais, qu'il n'osa jamais la goûter, & qu'il jugea être mortelle. A la verité l'odorat n'est pas si certain que le goût, parce que ce dernier s'éprouve par l'atouchement de la langue, sans que rien ne s'y entremêle, mais dans l'odorat l'air se glisse entre deux, ce qui l'altere subtilement & nous trompe souvent ; outre cela l'existence d'une chose consiste souvent dans plusieurs parties differentes, comme je le prouverai à l'égard de quelques fleurs ; & par consequent nous ne pouvons tirer aucune connoissance parfaite de leurs vertus par l'odorat. Les choses qui n'ont point d'odeur ne nous donnent aucun indice remarquable de leurs qualitez froides ou chau-

des, mais uniquement une consistance grossiere : la plûpart des simples ont differens goûts, mais très-peu d'odeur ; celles qui n'ont point de goût, ont encore moins d'odeur, pareillement les Astringentes, les ameres & les salées, leur matiere étant terrestre & grossiere, ne peut donner aucune odeur ; s'il y a quelques ameres qui ont de l'odeur, c'est par la raison qu'il y a quelqu'autre goût mêlé, qui consiste dans une matiere plus subtile comme l'écorce de Citron. Malgré l'opinion de Gallien, beaucoup des anciens & modernes ont crû que tout ce qui a une agréable odeur est chaud & sec, voilà pourquoi les Païs chauds produisent plus d'herbes odoriferantes que les froids ; mais si ce dernier sentiment a lieu, que dirons-nous des roses, des violettes & autres, qui, quoiqu'elles ont une bonne odeur, ne laissent pas de rafraichir : mais il faut considerer qu'il y a diverses parties dans les fleurs dont les unes sont chaudes & les plus grandes parties sont froides ; c'est suivant ces principes qu'on regle leur temperament : les parties chaudes produisent une vapeur par leur finesse ; elle consiste dans les extrêmitez des feuilles qui sont les plus proches de l'air ; car nous voyons que ces fleurs étant pillées, ne donnent plus aucune odeur, par la raison que les parties ter-

reſtres & groſſieres étant mêlées avec les ſubtiles, les font évaporer. Baptiſte Horta écrit que les Simples d'une même odeur produiſét les mêmes effets, & citant quelques exemples à cet effet dont nous en connoiſſons quelques-unes comme le Zodoar & le Conſile de grain qu'on appelle auſſi *Citrago*, a l'odeur du Citron, fortifie le cœur, reveille les eſprits, & reſiſte au poiſon, & pareillement *Occymum Citratum Caryophilate* & le Baſilic, toutes ces drogues ont l'odeur du Citron: le Cariophilate, a l'odeur & la force des clouds: la Lavande a l'odeur du Nardus, & le *Scordium*, *l'Allaria* de l'ail: le Creſſon, de la Moutarde: le Ciprès des Champs, le Pin, le Moron pillé, a l'odeur des Concombres, & pluſieurs autres.

Les modernes joignent encore à ces deux marques de la connoiſſance des ſimples une troiſiéme, qui eſt la figure exterieure & la couleur, pretendant qu'on peut connoître par là les qualitez de leur matiere, & ſurtout par la couleur, mais Gallien ni Averroës ne ſe fondent aucunement ſur la connoiſſance qu'on peut tirer des couleurs, puiſqu'elle conſiſte dans l'exterieur, ſans avoir aucun raport à la qualité ni à la conſiſtance de la choſe. Par exemple on voit une blancheur dans la neige, le Canfre, le Sel, la Chaux, cependant ces choſes n'ont aucun rapport enſemble

enſemble: les fleurs de *Hypericum* ou l'herbe de S. Jean que les Apoticaires nomment *Perforata*, ſont de couleur d'or, les feuilles d'un verd pâle, & quand on les écraſe ou qu'on les pille, elles ont la couleur du ſang brulé.

Quoiqu'on trouve effectivement que les drogues qui évacuent & travaillent ſur les humeurs du corps humain ont du raport à leurs couleurs, le ſang ſe purifie & ſe fortifie par les roſes, les violettes, les fleurs de bourache, le bois de Sandal rouge, la langue de Bœuf; & pour arrêter le flux de ſang, on ſe ſert de racine de Tormentille, langue de Cerf, Roſes rouges, bois de Sandal rouge, Sang de Dragon, Terre rouge, Corail rouge, Pierre Sanguine.

Pour la Bile, le jus de Citron, Saffran, grande & petite Centauré, Ciprès les Champs, Chelidoine, Rhubarbe & Aloës.

La Teinture de la Bile noire ſont les Capres, Fougeres, Fougeres des Chênes, la Vigne noire, du Sené & la Racine d'Ellebore noire.

Pour la Pituite, ſes Teintures ſont l'Aaric, la Graine de Saffran ſauvage, Racine d'Ellebore blanche, Turbit, Pomme de Coloquin, leſquelles chaſſent la Pituite du corps, comme les Fleurs blanches des Or-

ties arrêtent les Fleurs blanches des Femmes.

Mais quoique Baptiſte Porta cite pluſieurs exemples d'une infinité de Simples, qui ont du rapport à la couleur ; il eſt bon de ſuivre les leçons de Galien, *l. ſimp.* IX. Je ne m'oppoſe point à ceux qui veulent tirer des conſequences & des preuves de l'exterieur des choſes, mais il faut agir avec prudence & attention, puiſque ce n'eſt pas un chemin ſi aſſuré, qu'on ne s'y puiſſe aſſés facilement égarer ; & le même Porta convient que les Simples changent de couleurs, ſuivant le terrain & ſuivant qu'elles ſont vieilles ou fraiches.

On fait encore une quatriéme Remarque, qui eſt la figure & la reſſemblance que les Simples ont avec les Parties de nos corps & les infirmités qui y peuvent ſurvenir, dont je citerai quelques-unes, qui nous ſont connus & qui croiſſent chez nous.

Les Noix ont la figure de la Tête, l'écorce verte celle de la Peau qui couvre le Crane ; voilà pourquoi le Sel qu'on en tire eſt merveilleux pour en guérir les bleſſures. Les Coquilles reſſemblent au Crane ; étant pillées elles en guériſſent les bleſſures. Les deux petites peaux qui enveloppent le Fruit en dedans, ont la figure de celles qui renferment le Cerveau & la chair celle du Cerveau ; on les pille en les arroſant

d'Eau-de-Vie, puis on les applique sur la Tête pour fortifier le Cerveau.

Les Têtes de Pavots ont pareillement de la ressemblance de la Tête, elles en soûlagent la douleur, dans plusieurs Maladies & lui procurent le repos.

Les marques de la Tête & des cheveux se trouvent dans les petits boutons qui croissent aux Rosiers sauvages, qui sont comme des petites Eponges chevelues; ils provoquent le sommeil, & leurs Cendres mêlées avec du Miel, empêchent que les Cheveux tombent; ainsi que Pline le témoigne. 15. Nat. 2. Et pareillement sont les Duvets, qui croissent autour des Coins, la Mousse des Arbres, les Cheveux de Venus, qui sont des Simples pour les Cheveux.

L'Herbe d'Epervier, ainsi nommée, parce que les Eperviers s'en servent pour s'éclaircir la vuë. Les Soucils, l'Anémone ont de la ressemblance avec la Prunelle; leur jus égoûté dans les yeux en soulage l'obscurité, & les autres incommodités.

Les Oreilles d'Homme ainsi nommées, par la ressemblance de leurs feüilles; la Conserve de ces Fleurs soulage & fortifie l'oüye.

La Gomme qui distille du Sureau, nommée Oreille de Sureau ou Oreilles de Judas parce qu'on prétend que Judas s'est pendu à un Arbre de Sureau, soulage toutes les enflures des Oreilles.

Les Colimaçons à longues Cornes, étant boüillis avec de l'eau & du sel, après les avoir écumez on les seche & on les fait tremper dans de l'Huile d'Ambre, puis on les passe dans un Alambic, l'Huile qui en sort soulage les surdités.

Les Pissanlits, autrement dits Dents de Lion; leur Huile ou la Décoction dans du Vinaigre, soulage les Maux des Dents en se lavant la bouche avec.

Racines des Fougeres, qui ont une figure dentelée, soulagent les Maux des Dents, les affermissent & sont très-utiles dans le Scorbut, & pareillement les Pepins de Grenade

Les Pignons ont de la ressemblance avec les Dents de devant; leurs Feüilles boüillies dans du Vinaigre en soulagent les douleurs.

La Langue de Cerf, ou Bistorta, Langue de Chien ou *Cenogloßum* ressemblent, par leurs feüilles, à la Langue; Elles sont très-utiles pour des Gargarismes, pour soulager l'Inflammation de la Langue & des Amidales.

La Campanelle, qu'on nomme de cette maniere en Latin, parce que les Fleurs, en forme de Cloche, ont de la ressemblance avec la gorge, elles soulagent les maux de gorge, tant en dedans qu'en dehors, quand on en fait une décoction, après les avoir

écrasées pour en gargariser, ou bien un Cataplame : l'on s'en sert aussi contre les Amidales enflées, & contre la Luette; on l'apelle aussi *Valaria*, faisant allusion à *Vvala*, qui signifie petite Peau de la Luette.

Il y a pareillement quantité d'Herbes qui ressemblent aux Poulmons, entr'autres l'Herbe qu'on apelle Poulmonaire & toutes Croissances Spongieuses & veloutées, qui ont beaucoup de Chaleur legere : comme la Mousse des Arbres & autres : elles soulagent davantage les Poulmons & la Poitrine, en la dégageant ; empêchent les Fluxions & operent mieux que tous les Sirops qu'on met communément en usage.

Nous avons pareillement *l'Herbe de Foye*, qui a des feüilles comme des grands Trefles representant le Foye, elle le soulage quand il est échauffé & affoibli ; les Poires y font pareillement un bon effet.

La Scolopendre, qui à la figure de la Ratte, en guérit les maux ; de même la Langue de Cerf, Herbe de Ratte : & le Gingembre, Racine d'Angelique, l'Oignon & l'Ail ont les marques de réchauffer un Stomach refroidi.

Oranges, Citrons, Coins & Grenades ont la ressemblance du Cœur, & ont la vertu de le fortifier, même par leur odeur.

Les Féves blanches, nommées *Haricots*, ont la figure des Oignons; elles fortifient cette Partie.

Le Houblon a la figure du Torbillement des Boyaux, sa Décoction soulage la Colique.

Le *Vesicaria*, ainsi nommée par la ressemblance qu'elle a avec la Vessie, provoque les Urines & évacue la Gravelle.

L'Aristolochie ronde a la figure de la Matrice, elle la soulage dans la délivrance & la purifie.

Le *Palma-Christi*, qui a la ressemblance des Nombrils de Venus, le pied & les mains, y a du raport, & à des grandes vertus, contre les Sciatiques qui viennent à ces endroits, ainsi que l'Hermodate a la figure des nœuds, causés par ces Maux; elle tire les humidités qui s'y engendrent & dans les jointures.

La Queuë de Cheval & la Feugere femelle ont la marque de l'Epine du dos, elles en guériſſent les Maux, ainsi que la Sciatique qui vient dans les Hanches.

L'*Hypericum* ou l'Herbe de S. Jean, qui a les feüilles pleines de petits trous imperceptibles, a la vertu d'ouvrir les Pores & de provoquer les sueurs.

Les Muguets, qui pendent comme des Goutes, sont très-utiles contre les Flu-

xions & incommodités du Cerveau.

La Pierre qui se trouve dans la Tête, au dessus de l'œil de la Carpe, est reputée pour un Remede souverain contre l'Apoplexie, qui commence par une retraction des Nerfs au dessus des yeux.

Sondeau & Herbe de l'Homme a la marque du Cancer. Le Docteur *Carricheter* écrit qu'il a guéri tous les Cancers avec ces deux Simples.

Les petits Vermisseaux qu'on trouve dans les Boutons des Roses, étant mis en poudre, sont un bon Remede contre les Vers.

L'Agarie & autres croissances des Arbres, guérissent les croissances qui viennent aux Membres.

Quoique plusieurs rejettent la connoissance qu'on tire de la ressemblance : comme étant une chose qui paroît du hazard ; on ne doit pourtant pas mépriser ces remarques, car les figures des Simples ne leur ont pas été données par hazard, mais par le Créateur, qui n'a rien formé en vain, leurs vertus n'en sont pas moindres, quoique les marques de leur figure & de leur couleur nous soient inconnues, puisqu'il y a une infinité de choses que nous ignorons, comme dit Lactance, nul ne doit présumer tout sçavoir ; c'est une qualité Divine : tout ignorer est de l'animal, l'esprit de l'Homme

fait un milieu entre ces deux extrémités, il posséde quelque Science mêlée de beaucoup d'ignorance ; beaucoup de personnes mépriſent les choſes parce qu'ils les ignorent ; comme ſi la verité dépendoit de leur ſçavoir.

Avec tout ce que nous avons marqué de l'uſage des Simples, il faut obſerver qu'on ne peut pas juger d'une Maladie par un ſeul indice, comme une perſonne qui auroit un Aſthme, une Toux, ou qui cracheroit des Flegmes de Sang, ou qui auroit un violent Mal de côté, ne doit pas croire qu'il a une Pleureſie, il n'en peut juger que quand toutes ces choſes ſe rencontrent enſemble, on ne doit pas non-plus juger de la vertu d'un Simple par une ſeule marque, mais quand pluſieurs ſe rapportent ; par exemple la Muſcade a le goût & l'odorat fort, la couleur jaunâtre, ayant la reſſemblance de la Tête, ce qui la fait juger propre à rechauffer le Cerveau, mais il faut s'en ſervir avec diſtinction, & ne point donner le même Remede dans tous les Maux qui proviennent de la chaleur & du froid, à quoi l'experience eſt neceſſaire, comme nous voyons tous les jours aux Chimiſtes, qui attribuent des vertus merveilleuſes aux Remedes qu'ils découvrent, mais quand ils en viennent à l'éxperience,

ils donnent du nés en terre.

Tous les Arts ne se perfectionnent que par un usage continuel ; l'on ne doit pas se contenter de deux ou de trois épreuves, il en faut plusieurs avec des observations très-exactes ; & sur-tout, dans les Remedes, il faut sçavoir régler la quantité, & si les choses ont été cueillies dans leur saison, & pour cet effet il seroit très-necessaire que les Medecins connussent les Simples par eux-mêmes, c'est à quoi ils ne s'attachent pas beaucoup ; ils font comme ceux qui crient un enfant perdu, en dépeignant toutes les Marques & la ressemblance qu'on leur en a donné, s'il se presentoit devant eux ils ne le reconnoîtroient pas ; Galien les compare aux Navigateurs, qui voyagent sur la Carte ; l'on doit éprouver les Remedes sur les hommes, car souvent ce qui sert de Medecine aux Animaux est mortel à l'homme, & que l'épreuve se fasse par un Simple à la fois, car d'abord qu'ils sont mêlés avec l'autres, on n'en peut plus distinguer les vertus, ni si il a produit la guérison ; suivant l'avis d'Avicenne, les Remedes sont nuisibles à ceux qui sont en santé, il les faut éprouver sur les Malades, quand ils n'ont qu'un seul Mal ; par exemple, si l'on donnoit de la Chicorée à une personne qui auroit une Opression de Foye avec la

Fiévre, si la Fiévre le quitte on ne pourra pas distinguer si la Chicorée l'a guérie en débouchant le Foye ou en le rafraichissant: il faut encore observer si le Remede a operé par lui-même, ou bien que quelqu'autre incident s'y soit joint par hazard. L'on a trouvé souvent qu'on use d'un Remede pour une chose, dont le hazard nous a fait connoître un tout autre effet: Pline en raporte plusieurs exemples. Gallien écrit qu'un Lepreux fut guéri pour avoir bû du vin, dans lequel une Vipere s'étoit noyée & étouffée par hazard; ce qui a fait qu'on a mis depuis ce Remede en usage.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le Livre intitulé, *Eloge de la Medecine & Chirurgie*; Je penſe que l'impreſſion n'en peut être qu'agréable au Public.

Ce 6 Janvier 1730. VERNAGE.

PERMISSION SIMPLE.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Sénechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. Salut, notre bien Amé le Sieur BOISSON, notre Ingenieur ordinaire : Nous ayant fait suplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un ouvrage qui a pour Titre, *Eloge de la Medecine*, *Défense de la Medecine contre les calomnies de Montagne & Lettres traduites du Hollandois de Jean Beevervvyk, par Madame Boisson Jeãne Dorothée Zutelande*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux Caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des presentes ; Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit ouvrage ci-dessus specifié en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément & autant de fois que bon lui semblera sur papier & Caracteres conformes à à la feuille imprimée & attachée sous notre contre-scel, & de le vendre & faire vendre

& debiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Imprimeur se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des pre-

sentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'original, commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-septiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent trente, & de notre Regne le quinziéme. Par le ROY en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No.* 522. *Fol.* 472. *conformement aux anciens Réglemens, confirmez par celui du* 28. *Fevrier* 1703. *A Paris le vingt-huit Février mil sept cent trente.* P. A. LE MERCIER, Syndic.

Le Sieur Boisson a cedé la Permission

qu'il a obtenuë pour un Livre intitulé, *Eloge de la Medecine & de la Chirurgie, &c.* à Madame la veuve Rebuffé, Imprimeur-Libraire à Paris, pour en jouir suivant les conventions faites entre elle. Fait à Paris le 22. Février 1730. en foi de quoi j'ai signé, BOISSON.

Lyon. vente Monnaret
1869 – 6.